

LA LANGUE

1. Des plus brillants exploits (1969)	3
2. Les téléromans au Québec (1983)	13
3. Quand on y pense (1974)	21
4. La Loi 22, le franglais et la schizophrénie (1974)	37
5. Devant la pollution mentale, tous concernés (1984)	52
6. La poésie libère de la pensée et du style croque-mort (1991)	64
7. Interaction entre langue et pensée (1984)	68
8. Retour de Babel (1984)	78
9. Toujours ce fameux programme-cadre de français!	87
10. Le programme-cadre en question (1974)	98
11. Faut-il enseigner le français? (1983)	128
12. Oh! La langue? (1992)	140
13. Rattraper, mais quoi? (1987)	144
14. Les larrons font la foire I(1969)	154
15. Aragon ou Grevisse? - Pourquoi pas les deux? (1989)..	162
16. Un petit peuple de grands thaumaturges? (1988)	171
17. Langue maternelle, outil d'apprentissage des autres disciplines (1987)	183
18. La maîtrise du français (1987)	187
19. Au temps béni des gadgets (1988)	212
20. Lettre (1989)	220
21. La langue, critère impitoyable (1980?)	230
22. Quelques fleurs vivaces (1980?)	234
23. Prévenir le crime. Mais lequel? (1985?)	249
23. Tirez-leur la langue (1985)	252
25. Pour changer la langue, changer le cerveau	258

26. Le nouveau programme de français au collégial	275
27. La langue et l'homme	293
28. La langue dite maternelle	299
29. Itinéraires de la honte	312
30. Un Québec allophone ou francofun?	317
31. Grain de poivre pédagogique	320
32. Québec, pluralité linguistique et identité	324
33. Lettre	328
34. <u>Le Petit Guérin Express</u>	322
35. La pavane des francogènes	343

1. « ... DES PLUS BRILLANTS EXPLOITS » ?

Les jumeaux Staline et Hitler parlaient-ils leur langue maternelle d'une façon criminelle? Je ne sais. Je sais que leur conduite fut souvent criminelle, que des bandits notoires ont une langue châtiée et que, en définitive, il ne faut juger ni les individus ni les peuples sur la qualité de la langue qu'ils parlent ou écrivent.

Pourtant, la langue demeure un instrument privilégié de formation intellectuelle, culturelle et morale. Un infirme peut avoir de très nobles qualités; un malade aussi. Il ne faut pas en conclure que l'infirmité physique est sans importance, et qu'il faut encourager la maladie. Mal parler, mal écrire sa langue, ce n'est pas seulement une impolitesse à l'endroit des autres; c'est commettre une faute contre son âme, dit Platon, qui n'avait rien d'une précieuse ridicule ou d'un homme pour qui la chevelure et l'éclat des dents importent davantage que l'amitié ou le courage.

La qualité de la langue est liée étroitement à la vie économique et politique d'un peuple. Il est sûr que notre fédéralisme actuel est une menace grave pour notre culture et notre langue. Parce que, centralisateur forcené et de plus en plus forcené malgré nos protestations, il tend de toutes ses forces conscientes et inconscientes à faire l'unité dans l'uniformité. La majorité anglophone ne peut que vouloir bâtir un pays à son image et transcendance.

La mélodie est chantée par les ténors anglophones; les Canadiens-Français, les Inuits et les autres sont priés de ne pas empêcher la musique, ou d'apprendre la bonne musique. Si nous voulons chanter notre propre mélodie, on nous dira

d'abord que nous chantons faux et deuxièmement que nous devons leur faire confiance, « car, disent-ils, nous aimons bien votre « Alouette, gentille alouette » et nous jurons de la faire respecter d'un océan à l'autre et même sur la scène internationale. À une seule condition: que vous n'alliez pas chanter autre chose pendant que nous enseignerons « Alouette » dans les prairies, à la Terre de Baffin et dans nos ambassades all over the world. »

Mais je ne m'attarde pas ici, à cet aspect de la question, bien qu'il soit d'une importance extrême. Quel que soit le statut politique du Québec, nous aurons toujours à faire un effort gigantesque pour sauver la langue française en Amérique du Nord. Elle sera sauvée ou définitivement perdue d'ici quelques années. Et qu'on tienne pour fermement acquis que si Ottawa nous tend la main, c'est pour la saisir ensuite à deux mains et nous imposer son rythme de danse. Si nous dansons bien, au pas anglais, on permettra aux Canadiens-Français hors du Québec de conserver leur folklore.

Quelles mesures prendre pour que notre bateau ne devienne pas une épave, et notre alouette, un ténor anglais? Il n'y a pas de remède magique, et je n'ai pas la prétention de proposer des formules infaillibles capables de tout transformer. Pourtant, celles qui suivent, peuvent être considérées, je crois, comme des mesures de salut public.

Personne ne niera qu'un problème d'une telle ampleur et d'une telle importance ne concerne au plus haut point le Gouvernement du Québec. Il doit être nettement entendu, par

exemple, que la langue prioritaire au Québec est le français, comme en Colombie très britannique il est évident pour tous que la langue prioritaire c'est l'anglais.

Que tous les immigrants qui s'installent au Québec adoptent la langue officielle du Québec; ils n'ont aucun droit à venir chez nous augmenter la pression que l'Amérique du Nord exerce déjà sur nous.

Ce gouvernement peut aussi et doit prendre des mesures radicales pour balayer tout ce qui, affiches, publicité, raisons sociales, contribue à donner à nos villages, à nos routes, à nos villes, à nos journaux, à notre télévision, cette allure bâtarde dont s'enorgueillissent les peuples et les gens sans âme. Les Matane News, les St-Laurent électrique, les Rimouski Chain Saw, les R.C.M.P. Recruiting Center doivent disparaître de la carte d'ici quelques mois.

Seulement, voilà, soyez tranquilles: ils ne disparaîtront pas. Les Alexandre Taschereau, les Maurice Duplessis et leurs successeurs on eu tout le temps nécessaire, au cours de règnes souvent interminables, pour débarbouiller la Belle Province. Ils ne l'ont pas fait; ils ne le feront jamais. Pourquoi?

Quand les chefs d'un peuple élèvent des monuments à ceux qui l'ont vaincu; quand, pour fêter le tricentenaire de la fondation de Québec, ils laissent les impérialistes faire l'apologie de Wolfe, n'attendez pas de ces chefs qu'ils commettent l'imprudence de changer des affiches ou de déboulonner des monuments anglais: ils ont trop de respect pour la Royal Canadian Mounted Police.

Et l'on chante, sans sourire: « Ton histoire est une épopée des plus brillants exploits ». Il est sûr que ni les Gabaonites (à

ne pas confondre avec nos collègues du Gabon), ni les Amalécites, ni même les Philistins n'ont accompli de plus brillants exploits.

Que le ministère des Affaires culturelles reçoive les moyens nécessaires pour aider efficacement l'édition, la diffusion du livre. La bière et l'automobile se vendent; le livre aussi peut se vendre et se lire, si on croit que les Québécois ne sont pas des abrutis. Des millions passent à satisfaire la manie de changer les manuels scolaires le plus souvent possible; des centaines de millions sont engloutis dans la construction d'écoles dont les principaux mérites sont la grosseur et l'inhumanité; d'autres centaines de millions sont donnés aux autobus, à l'unique fin de permettre aux grosses écoles d'être encore plus inhumaines.

Ces sommes fabuleuses, intelligemment utilisées à des fins culturelles, serviraient à autre chose qu'à nourrir l'ambition bête de ceux qui veulent avoir la plus grosse école polyvalente de la région. Ambition que l'on peut bien comparer à celle d'un homme qui se fixe comme objectif de peser ses huit cents livres; et qui s'en vante; et qui en crève.

Comme le reconnaissent désormais les économistes, l'amélioration des conditions des peuples actuellement démunis dépend, dans une large mesure, du progrès de l'éducation et de la culture, lui-même conditionné par la diffusion des oeuvres.

Au ministère de l'Éducation revient la tâche la plus lourde. Il peut ruiner à peu près tout; il peut aussi opérer les redressements les plus salutaires. On doit pouvoir trouver sur

notre territoire dix justes ayant la passion de leur langue maternelle. Ces justes, il faut les chercher parmi les poètes, les romanciers, les dramaturges, parmi ceux qui ont une connaissance vivante du français, et non parmi les théoriciens stériles. Rina Lasnier, Gilles Vigneault, Anne Hébert, Félix-Antoine Savard et d'autres de même qualité peuvent nous donner des programmes de français équilibrés.

Ils diront très rapidement, je crois, ce qu'ils pensent de la trahison des universités et des cégeps qui adoptent massivement des volumes scolaires anglais. Ils diront non moins rapidement ce qu'ils pensent des programmes, des méthodes et des manuels scolaires qui changent tous les ans, à l'Élémentaire et au Secondaire. Ils n'attendront pas cinq ans pour condamner comme criminels les examens dits objectifs, les devinettes, les programmes encyclopédiques.

J'ai parlé de dix justes: ce pourrait être les membres de l'Académie canadienne-française. Pourquoi faut-il qu'en une matière aussi importante les décisions soient toujours prises par des gens pour qui l'anacolithe, la parémiologie, l'hypallage et la paronymie ont des charmes souverains, et qui croient qu'en Secondaire V, par exemple, on peut voir en profondeur la littérature française du Moyen Âge à nos jours, sans omettre d'étudier à fond, entre autres choses, les incidences de l'économie et de la politique ¹ sur l'évolution du lyrisme et la structure interne du vers?

Est-ce que je rêve en couleur? Non. Qu'on donne à des hommes compétents en français, c'est-à-dire aux créateurs, les pouvoirs que d'autres ont eus pour imposer à tout un peuple

¹ René Maheu, directeur général de l'Unesco.

des écoles monstrueuses et démolir en quelques années les seuls cours qui étaient valables, et l'on obtiendra, en une décennie, une réforme impressionnante, non en quantité, cette fois, mais en qualité. Et pour obtenir des résultats honnêtes à des examens sérieux, il ne sera plus nécessaire d'avoir recours à cette machine à miracles que le ministère de l'Éducation utilise depuis quelques années pour « normaliser » les catastrophes aux examens de 11^e année.

Ces justes verraient l'importance capitale du cours secondaire dans un système d'éducation. C'est là qu'on y apprend pour toujours ou qu'on y perd à jamais non seulement son latin, mais son français et cette autre chose, considérée aujourd'hui comme honteuse à l'école secondaire: apprendre à penser et à dire exactement ce qu'on pense, autrement que par des exclamations et ce qu'on appelle, pour se donner bonne conscience, « l'expression globale », c'est-à-dire globalement creuse .

Les universités du Québec veulent exiger de tous les candidats, en plus de leurs autres qualités brillantes, celle, fondamentale, d'avoir une connaissance honnête de leur langue maternelle. Qu'on l'exige au plus tôt, et qu'on ne l'oublie pas quand l'étudiant marchera à la conquête de ses diplômes. Qu'il ait à conquérir d'abord sa langue maternelle!

On diminuera ainsi le nombre scandaleux des licenciés et des docteurs barbares, que ce soit en mathématiques, en théologie ou en français.

Je souligne en passant que l'un des procédés les plus efficaces pour tuer la langue française à l'université, ou du moins pour la rendre stérile, c'est la méthode, dite scientifique,

des thèses. Il n'existe qu'une autre méthode aussi admirée des stériles: celle des examens dits objectifs.

Que les professeurs, de quelque discipline que ce soit, aient à faire la preuve qu'ils ne sont pas des démolisseurs systématiques de la langue parlée ou écrite.

Faut-il demander aux syndicats de commissaires et de professeurs de mettre l'enseignement de la langue maternelle au premier rang de leurs préoccupations, imprécations et revendications ? Ne se trouve-t-il donc personne dans ces syndicats pour voir et dire que l'une des choses les plus urgentes au Québec, dans le domaine de l'enseignement, est le sauvetage de la langue maternelle? Il n'est jamais question de cela dans le jeu de souque à la corde que les deux équipes pratiquent avec ferveur depuis plusieurs années.

Conditions de travail, participation, salaires, bien sûr; et c'est important. Mais comme le débat s'élèverait, gagnerait en noblesse et en sincérité, si commissaires et enseignants se donnaient pour objectif de sauver la langue maternelle, la leur et celle des élèves! De toute façon, ce serait plus passionnant que de s'impoisonner mutuellement l'existence en essayant d'imposer de façon draconienne la grande loi du minimum.

Si les commissaires donnaient en cadeau à chacun de leurs professeurs un bon dictionnaire français; si les professeurs, avec la même gentillesse, offraient une bonne grammaire française et un petit recueil de poésie à chacun de leurs commissaires, ce beau geste marquerait une étape décisive dans les négociations. Car, dans la situation actuelle, la très grande majorité des professeurs n'ont pas de dictionnaire, et la plupart des commissaires sont laissés sans grammaire, sans

poésie et même sans prose. Et alors on se déteste, presque gratuitement.

Le jour où l'on détestera tel professeur ou tel administrateur parce qu'il est un Wisigoth ou un Ostrogoth, un Philistin ou un Béotien, on aura beaucoup fait pour repérer les vrais ennemis de la race.

La conclusion, c'est qu'il fut un temps où le temps, peut-être, travaillait pour nous. Il travaille maintenant contre nous. Il nous faut avec vigueur remonter le courant. Sinon, très bientôt, le Québec ne se distinguera plus de l'Alberta et du Wisconsin que par la géographie, le don inné de ses habitants pour les jurons, son ébahissement héréditaire pour les Bleus ou le Rouges, et par quelques autres particularités sans intérêt, sinon pour les archéologues.

(L'Action nationale, octobre 1969)

2. LES TÉLÉROMANS AU QUÉBEC

Les téléromans québécois, je les trouverais supportables, peut-être, s'ils ne parlaient pas. Mais vous savez qu'ils sont bavards, très bavards. Ce qu'ils ont à dire est si peu important qu'on peut, à tout bout de champ, leur couper le sifflet par un message publicitaire infantile qui laissera intact le déroulement insipide de leurs intrigues et de leurs dialogues.

Quand une conversation est creuse, il est assez impertinent de se demander à quel niveau de langue elle se situe. Des niaiseries, délivrées en joual ou en français international, restent fondamentalement niaisées. Si on me dit: « Le champagne canadien dégage un arôme aussi envoûtant que le multiculturalisme oecuménique d'un océan à l'autre », ce langage élégant et pédant est creux, parce qu'il ne décrit pas la réalité; pour bien parler de la réalité du Canadian Champagne, il faudrait un langage cru, vert.

En voilà assez sur la qualité de la langue des téléromans. J'évalue cette langue comme j'évalue l'arme du crime dans les films policiers québécois: avez-vous déjà vu un film québécois où le criminel n'avait pas l'air idiot avec son revolver ? Ces films vous font nager en pleine invraisemblance criminelle, comme si vous découvriez, quelque part près de Mont-Laurier, un canard jaune de plastique Zeller en train de couvrir les oeufs frais des sarcelles de la rivière Mingan. (Les bouleaux de Vigneault s'en rappellent-ils?)

Écoutez comment parlent les personnages de nos téléromans, surtout les enfants, et si vous avez quelque

aptitude pour le tir, dites-moi si vous n'avez pas la tentation impérieuse de sortir votre fusil à deux coups de calibre 12?

Autrement dit, avant de se demander si une langue est bonne ou mauvaise, il faut d'abord se demander si elle transmet un message intelligent ou insipide et creux.

On demande aux téléromans de jouer le même rôle que Pepsi numéro uno, que les super couches Pampers, et que le duvet soyeux de Delsey et de Cotonnelle. Ce n'est évidemment pas sans conséquences pour la langue. La langue des téléromans est insipide, artificielle et banale, parce que leur contenu est insipide, artificiel et banal. Je m'explique.

La plupart des téléromans veulent nous présenter la vie quotidienne telle quelle; même quand ils vous proposent des hystériques de gros calibre comme ceux du clan Beaulieu. Ils ont la prétention de coller à la vie avec leurs naissances, leurs mariages, leurs funérailles et leurs petits drames intermédiaires. La bonne vieille salade quotidienne des journaux à potins et des petits romans d'amour à 25 cents.

Et comme par enchantement, toute cette prétendue réalité devient fausse. Fausse comme la psychologie du cher Oncle Bill ou de Tarzan; fausse comme le fameux cinéma-vérité qui avait la prétention d'enregistrer la vie toute nue, toute crue; fausse comme les personnages du roman Kamouraska, s'ils étaient évalués par l'économiste Bourassa, au lieu d'être analysés et vécus en profondeur par Anne Hébert.

La vie quotidienne n'est pas fatalement superficielle et banale: ce sont les apparences qui sont superficielles et banales. Malheureusement, l'instinct profond du téléroman, c'est de s'en tenir au niveau des apparences; il nous abreuve

d'apparences, et veut nous faire croire que « c'est ainsi que les hommes vivent. »

Permettez-moi un parallèle entre les téléromans, qu'on nous présente comme d'authentiques échantillons de la vie québécoise, et les concerts qu'on nous présente parfois à Radio-Canada ou ailleurs. Voyez Radio-Canada nous offrant une symphonie. Bon, enfin, autre chose que du sport ou des annonces publicitaires ! On va écouter de la musique ! Détrompez-vous, chers téléspectateurs avertis: tout au long de l'émission, on va s'ingénier à vous faire oublier que vous écoutez de la musique.

Les caméramans sont de fins spécialistes de la diversion: ils vous montreront vingt fois comment le pianiste utilise ses doigts pour faire de la musique; ils vous montreront aussi plusieurs fois ses pieds, c'est important; l'oeil de la caméra et le vôtre voyageront à l'intérieur du piano pour voir comment les petits marteaux frappent les cordes, car si le marteau ne frappait pas les cordes, il n'y aurait pas de musique, n'est-ce pas?

Après quoi, le caméraman vous invitera à la contemplation des archets des violonistes: quelle danse, ou langoureuse ou frénétique, mais toujours passionnée et toujours gracieuse! Puis il prendra plaisir à vous convaincre, par un gros plan, qu'il faut souffler très très fort dans l'énorme tuba pour qu'il en sorte quelque chose. Tous les instruments auront ainsi droit à une remarque émue ou amusée de la part du virtuose de la caméra.

Si l'oeuvre musicale dure un peu trop longtemps à son goût, le caméraman continuera à tuer le temps, et la musique,

en vous décrivant l'architecture, les peintures et les boiseries de la salle de concert. Il aura aussi tout le temps nécessaire pour vous montrer les réactions de l'auditoire, et cherchera à repérer parmi les spectateurs les plus photogéniques ceux qui semblent les plus sympathiques à sa cause.

Bref, on aura tout fait pour vous convaincre que la musique, écoutée avec la seule sensibilité auditive et l'intelligence, c'est absolument indigeste et insupportable: il faut agrémenter, étoffer, excuser tout ça pour que ça passe. Eh oui! la musique, passe-temps des sourds!

Le téléromancier saisit la vie à peu près comme le caméraman de Radio-Canada saisit la musique.

Il en est de même pour tous les arts, tout ce qui suppose autre chose qu'un esprit potinier. Après dix, quinze émissions de télévision sur Gauguin ou Balzac, vous aurez appris sur Gauguin et Balzac ce que peuvent vous en dire les journaux à potins et les commères du quartier; mais vous n'aurez rien appris sur l'art de Gauguin et de Balzac. Ou bien parce que l'art, l'essentiel, n'intéresse en rien les responsables de ces émissions, ou bien parce qu'ils ont décrété que cela n'aurait aucun intérêt pour les téléspectateurs. Le résultat est le même dans les deux cas: vous volez en rase-mottes, au niveau du cancan, du couin-couin et du foin.

S'attendre à ce que la limonade des téléromans contribue à l'évolution du peuple québécois, c'est comme espérer que Nathalie Simard sauvera la poésie québécoise ou que Serge Joyal et Serge Laprade marcheront un jour comme Frontenac, d'Iberville, Churchill et de Gaulle. C'est comme demander à

Émile Genest et Roger Lemelin d'incarner la résistance du peuple québécois. Non, le téléroman a pour mission première de transformer les idées en plat de spaghetti, d'anesthésier tout sentiment critique, de ramollir les colonnes vertébrales en boudins de guimauve. Plus le peuple québécois se gavera de téléromans, plus il deviendra débile et flasque.

Je ne nie pas que nos téléromans soient des documents culturels intéressants. Forcément, ce sont des témoignages, des pièces à conviction. Un linguiste et un sociologue peuvent trouver là une matière inépuisable pour des recherches passionnées. Exactement comme l'eau polluée offre au biologiste consciencieux un domaine d'exploration illimité.

Reste à savoir si l'eau polluée contribue puissamment à la santé des peuples. Avant les téléromans, il y avait les romans-feuilletons; personne n'en est mort. TVA et Radio-Canada pourront donc sereinement nous abreuver de téléromans et de messages publicitaires débiles sans que le ministère de l'Environnement ne signale d'épidémie.

Le chercheur de l'an 3,000 qui tombera sur ces documents, se demandera avec stupeur quel plaisir pouvaient bien prendre les gens de la fin du vingtième siècle à cette bouillie mentale. Mais si l'humanité se laisse porter (emporter) par le courant actuel, il est probable que ce chercheur aura perdu toute possibilité de juger. Lui aussi dira: « C'est super, génial! Ya rien qui la batte! »

Même les téléromans ou les films créés à partir d'oeuvres littéraires authentiques laissent habituellement échapper l'essentiel. L'essentiel, c'est-à-dire l'analyse de l'homme et de la

vie, est dilué dans le décor, dans le bric-à-brac superficiel. Ainsi, les meilleures pages du roman Kamouraska n'ont laissé aucune trace dans le film Kamouraska; imaginez ce qui arrive quand le texte du téléroman a été écrit par des p'tits Simard en puissance.

Bien sûr, on mobilisera d'authentiques comédiens pour incarner cette sauce: Jean Duceppe peut donner du piquant, de l'arôme et de la consistance au gruau le plus insipide et délavé. Il pourrait jouer dans des téléromans muets, et ces téléromans ne s'en porteraient que mieux. La solution serait que de grands écrivains produisent les scénarios des téléromans; mais pour le moment, ils s'en gardent comme de la peste.

Le présent exposé influencera le cours de la production téléromanesque au Québec à peu près comme un sifflement de merle à Sept-Îles influence le débit des chutes Niagara. Le téléroman est là pour rester: « J'y suis, j'y reste ». slogan des fédéralistes, lors de notre premier référendum.

Mais un peu d'entraînement et de lucidité permet à tout homme de bonne volonté de savoir si la boisson qu'on lui sert dans les téléromans, c'est du champagne ou de la pisse de jument. Sauf votre respect, mesdames et messieurs !

(L'Action nationale, avril 1983)

3 . QUAND ON Y PENSE

1. Aux têtes de nos chefs

Quand on y pense, on s'explique très bien pourquoi notre langue les laisse si indifférents.

Voyez leur généalogie: Lomer Gouin engendra Alexandre Taschereau, Alexandre engendra Adélarde Godbout, Adélarde engendra Maurice Duplessis, qui engendra Jean Lesage, lequel engendra Jean-Jacques; Jean-Jacques Bertrand n'engendra rien, puis Paul Desrochers engendra Bourassa. Nous en sommes rendus là!

Regardez bien cet arbre généalogique, et dites, en toute franchise et simplicité: lequel de ces engendrés avait une tête capable de comprendre ce que la langue représente pour un peuple? « Je dis que la langue est le fondement même de l'existence d'un peuple. » Qui a dit cela ? Alexandre Taschereau? Jean-Jacques Bertrand? Robert Desrochers? Non. C'est Gaston Miron, simple et honnête citoyen jeté en prison par Robert Bourassa. Ce Robert avait de bonnes raisons généalogiques: son arrière-grand-père spirituel, le gros Lomer Gouin suintant l'infamie, en 1910, faisait jeter en prison Jules Fournier, le meilleur écrivain québécois d'alors (et encore parmi les meilleurs aujourd'hui).

À la même époque, quand Jules Fournier lui demandait pourquoi les petites institutrices du Québec ne gagnaient que \$150 par année, pension non payée, le gros Lomer levait les bras au ciel, disait que les temps étaient durs, que la Province de Québec n'avait pas d'argent.

À la même époque toujours, le gros Lomer valait ses 5 millions, alors que dix ans plus tôt, quand il était entré en politique, il valait sa chemise et ses souliers. Quand Fournier, en toute simplicité et honnêteté, demandait à ce gros millionnaire où il avait bien pu trouver 5 millions à lui tout seul dans une province aussi pauvre, Lomer (comme, de nos jours, les deux gros Alfonso Gagliano et André Ouellet des Commandites) levait au ciel ses gros yeux pleins de scandales et disait que les nationalistes avaient un langage violent et qu'ils ne respectaient rien. Vous connaissez cette chanson. Jules Fournier avait bien raison d'écrire:

**Je ne parlerai plus que par périphrase; je dirai,
pour désigner un voleur: M. le député; en parlant
d'un parfait crétin: l'honorable ministre.**

Et ailleurs, en parlant de ses loisirs en prison:

**Et quand on ne peut jouer au billard avec les
ministres, on joue au base-ball comme on peut, avec
des voleurs ordinaires.**

De Gaulle, Churchill, Malraux, Senghor comprenaient, avec leur instinct et leur raison, que la langue est le fondement de l'existence d'un peuple. Mais il est évident qu'un Robert Bourassa et un François Cloutier se trouvent perdus à ce niveau de la pensée. Autant demander à Jérôme Choquette d'initier son chef Hallman à la poésie d'Alain Grandbois !

Comprenez-vous pourquoi des gens de cette race s'intéressent à la langue des Québécois à peu près comme moi je m'intéresse aux jarretières de M. Cloutier?

Demandez à l'Honorable Premier ministre, à l'Honorable ministre et à leurs 100 collègues, quelle est la langue des Québécois, et vous m'en direz tant. Moi, je connais bien leur réponse: « Le français et l'anglais sont la langue des Québécois. »

(Au milieu du XIX^e siècle, Sir Georges-Étienne Cartier disait fièrement : « Un Canadien-Français, c'est un Anglais qui parle français. » Là tu parles ! C'est avec des propos si percutants que Georges-Étienne mérita d'être *siré* par le British Empire.)

Quant à savoir si le français est la langue nationale, officielle, dominante, prioritaire, indigène, d'usage, comment voulez-vous qu'ils le sachent? Les commissaires du Rapport Gendron, après d'interminables consultations locales, régionales, provinciales, internationales, et disposant d'un joli budget de 4 millions, n'ont pas réussi à le dire. Et tu voudrais, misérable, qu'un député, un ministre ou même un premier ministre puissent trouver ça tout seul? C'est bon pour les peuples grossiers, comme les Japonais ou les Français, d'avoir tranché, au sabre ou à l'épée, et depuis plus de mille ans, une question si délicate et complexe; Québec, lui, sait faire. Plus précisément: il attend de savoir quoi faire.

Est-ce à dire que les hommes politiques d'ailleurs soient plus passionnés que les nôtres par les problèmes de la langue? Sans doute se trouve-t-il passablement de peuples où les hommes politiques sont plus civilisés que chez nous, où les débats à leur Assemblée nationale ont une autre tenue intellectuelle que celle de notre Journal des débats. Mais enfin, l'homme politique d'ailleurs brille rarement par son amour du langage.

S'il est attaché à sa langue, c'est à la manière d'une remorque attachée à un camion. Au total, il se préoccupe moins de sa langue que de sa nourriture et de son vêtement. Dispensé de réfléchir à sa langue, il peut consacrer toutes ses énergies aux choses sérieuses: la voirie, la pollution, le commerce, la crise du pétrole... Ce n'est pas lui qui éprouvera jamais les scrupules d'un Mallarmé travaillant quinze ans à un petit poème, ou les angoisses de Miron s'interrogeant sur l'à-propos de boucane dans un poème.

Cet homme pratique-efficace-rentable des autres pays n'est donc pas très différent de nos Louis-Philippe Lacroix, Jérôme Choquette, Camil Sanson, Donald Gallienne, et je vous en passe. Comme ces derniers, il est tout à fait étranger aux problèmes de la langue. La différence n'est donc pas là.

La différence, c'est qu'au Japon et presque partout ailleurs, la langue est une chose acquise, indiscutable comme les frontières, les montagnes, les fleuves; alors qu'ici, au Québec, la langue est en état de crise, comme aux Indes ou en Égypte l'alimentation est en état de crise.

La différence, c'est qu'au Québec la langue est menacée, comme au Chili, en Grèce et en Tchécoslovaquie, la

démocratie est étranglée. Comme en Russie, la pensée de Soljenitsyne est menacée par Staline et Kossyguine Incorporés. Comme aux États-Unis et au Canada les multinationales menacent la liberté des gouvernements.

Devant cette menace, comment réagissent les Québécois? Comme partout ailleurs dans le monde, la majorité silencieuse se tient tranquille, pense le moins possible, se préoccupe de survivre au jour le jour: le frigidaire, la bière, les factures, les assurances, le tapis mur à mur. (« Tant qu'yura quequ' chose dans l'frigidaire./ J'prendrai l'métro, j'farmerai ma gueule/ Pis j'lais'rai faire... »)

Une minorité débrouillarde, besogneuse, cynique, intelligente, vorace, s'affaire à faire de l'argent, à contrôler les manettes du pouvoir rentable. Ces rusés se moquent sereinement de la langue; en période électorale, ils parleront de la langue, si la langue est électoralement rentable.

Une autre minorité, plutôt minable, faite de gens sans prestige - les prestigieux, eux, se mouillent rarement les orteils -, se sent atteinte dans son âme et proteste. À la façon dérisoire des gens de Prague protestant contre les blindés fédéralistes russes, à la façon des Noirs protestant avec des negro spirituals contre les barbares enrichis de leurs sueurs.

Ce qui veut dire que notre gouvernement actuel est très représentatif: il représente cette accablante majorité pour qui le pain et le beurre sont autrement impératifs que la langue. Et c'est vrai que ventre affamé n'a pas d'oreilles. C'est non moins vrai qu'un peuple de millionnaires n'aurait pas d'oreilles, parce qu'il n'aurait pas de coeur, et parce qu'il aurait prostitué son intelligence aux soucis les plus vulgaires. Nos

députés et nos ministres, pour la plupart, ne sont pas millionnaires; mais plusieurs sont en bonne voie de le devenir et la plupart des autres sont sur la voie qui mène aux millions et autres alléchantes futilités.

Alors, si on voit bien un De Gaulle, un Malraux lisant avec ferveur et intelligence les meilleurs écrivains de leur race et des autres races, on n'arrive pas, sinon par un pur jeu gratuit et frivole de l'imagination, à se représenter un Bourassa, un Dupuis, un Loubier, un Cloutier annotant Gaston Miron ou Baudelaire.

Et ce serait le comble de l'in vraisemblable, sinon du ridicule, de s'imaginer un Bourassa traduisant l'oeuvre de Platon pour améliorer « la qualité de la vie » des Québécois. Pourtant, Ben Gourion, un homme peut-être aussi pratique et efficace que Bourassa, traduisait Platon en hébreu dans ses loisirs, avec cette conviction qu'il était aussi urgent d'irriguer les esprits que d'irriguer les déserts de la Judée.

Ce qui précède suffit, je crois, pour expliquer suffisamment pourquoi nos « élites » politiques ou autres se montrent si obstinément bouchées aux problèmes de la langue des Québécois. Dans une république normale, ces « élites » seraient reléguées au niveau du ventre, comme le voulait Platon.

Voilà ma protestation inutile contre l'inertie des politiques gouvernementales face à « la qualité de la vie ».

2. Aux têtes bien faites

J'aborde maintenant un point plus délicat: examiner de plus près ce que veut dire « qualité de la vie ».

C'est un slogan creux de Desrochers-Bourassa. C'est aussi autre chose. Pour un homme, pour tout homme, avoir une vie de qualité, c'est, je pense, vivre intensément, c'est-à-dire avec intelligence et avec coeur. Toute la dignité de l'homme est dans la pensée, a dit Pascal. Il n'oubliait pas le coeur, puisqu'il disait que le coeur a ses raisons que la raison ne comprend pas. Autrement dit, il n'était pas un logicien sec, qui croit tout régler avec la raison « ordinatrice ». Pour lui, être intelligent, c'était l'être suffisamment pour comprendre qu'il y a d'autres certitudes que celles données par la raison. La poésie, l'amour, la foi, par exemple, ne contredisent pas la raison, mais la dépassent et lui donnent une nouvelle dignité.

Cela, pour situer le débat à son vrai niveau, au risque d'égarer les petits spécialistes murés dans le cercle et le puits de leur concentration.

Partons de ce point, mais sans le perdre de vue, pour nous poser une question bien prosaïque et hors du sujet, semblera-t-il à plusieurs: quel objectif fixer à l'enseignement de la langue maternelle? Autrement dit, Monsieur Bourassa, que faisait la petite institutrice de votre aïeul Lomer, et que fait le petit enseignant de 1974 quand il enseigne aux petits Québécois cette langue que vous n'arrivez pas à définir ? Ça vous étonnera sans doute d'apprendre qu'ils donnent au petit Québécois son outil de pensée, qu'ils travaillent à en faire un homme libre, dont toute la dignité sera dans la pensée.

On demandait un jour à un vieux professeur grec pourquoi, avec toute sa science, il se limitait à enseigner l'alphabet aux enfants; et le vieux fou fit une réponse qui ferait bien rire notre Assemblée nationale, la FCSQ et peut-être même une bonne partie de la CEQ: « Mais ce n'est pas l'alphabet que je leur enseigne: je leur enseigne à être des hommes. » Apparemment, il avait réfléchi plus longuement sur son métier que bien des ministres de l'Éducation. Et plus longtemps que beaucoup d'enseignants, hélas !

La langue, outil principal de la pensée, de la dignité de l'homme. En être convaincu provoquerait de salutaires rajustements dans les activités de l'Assemblée nationale, à tous les niveaux de l'enseignement, dans toutes les disciplines et dans chacune des classes de français.

Apprendre à parler, c'est beau. Mais pas besoin d'écoles pour cela. La cuisine, la rue, les champs, les tavernes suffisent largement à cette initiation. C'est pourtant devenu l'un des objectifs principaux de l'école, avec toutes sortes d'activités primaires. Bientôt, on confiera à l'école la tâche d'apprendre à marcher; déjà la télévision d'avant-garde signale aux abrutis comment ne pas marcher sur les dents d'un râteau, s'ils veulent conserver les leurs.

Apprendre à écrire? Pour quoi faire? Bientôt l'ordinateur pensera dans tous les domaines et produira tout ce qu'on veut, même de la poésie, sereine comme le Tang ou ahurissante comme un discours d'Yvon Dupuis. Et Power Corporation n'a-t-il pas tout l'argent et toutes les compétences nécessaires pour subvenir aux besoins d'écriture de tout un peuple? Alors, pourquoi les étudiants de nos écoles secondaires, de nos

collèges et de nos universités devraient-ils perdre un temps précieux pour apprendre à écrire? Qu'ils apprennent à écrire pour subvenir à leurs besoins primaires, assez, par exemple, pour réussir les examens objectifs débiles du foutu ministère de l'Éducation. « Et tout le reste est littérature »!

Mais si un jour, dans nos écoles de tous les niveaux, on se donnait pour objectif l'entraînement à la pensée, je crois qu'il se produirait une révolution scolaire dont on pourrait, cette fois, se glorifier. La tendance actuelle est tout à l'opposé. Des préoccupations de tous ordres relèguent au dixième rang la formation de l'esprit. À elle seule, l'organisation matérielle de nos babels démocratiques, décroisées et modulaires, mange le meilleur des ressources financières, physiques et intellectuelles. On prend pour acquis que cette formation s'acquiert automatiquement par le seul pouvoir des écoles millionnaires, des bulletins cumulatifs, des examens mécanographiques, des promotions automatiques et de la scolarisation obligatoire et massive. Le tout sur le modèle américain, imité avec une génération de retard. Je caricature un peu, pour accuser les difformités.

Dans une telle confusion, comment espérer que la langue maternelle ne soit pas sacrifiée? Quand une école devient médiocre, c'est toujours la langue maternelle qui est d'abord sacrifiée; et quand une école veut sortir de la médiocrité, c'est d'abord sur la langue que doivent porter ses efforts de redressement. Si on ne voit pas le rôle privilégié de la langue comme outil de formation et d'expression de la pensée, en un mot: de l'homme, on la met au même rang que toutes les

autres disciplines; on la soumet aux impératifs des organigrammes, des autobus et de la mécanographie.

Apprendre à penser, cela s'apprend dans toutes les disciplines, pourvu qu'on ne les réduise pas, comme on le fait généralement dans les écoles, à des gymnastiques visant à rendre l'esprit habile dans l'utilisation des trucs, des formules. Mais cela s'apprend, d'une façon toute particulière, par l'étude intelligente de la langue maternelle. Non seulement parce qu'elle sert de point de contact avec la pensée des autres, mais aussi, surtout, parce qu'elle met de l'ordre dans le sujet pensant lui-même. Parce qu'elle amène à réfléchir sur les mécanismes mêmes de l'esprit.

Comprendre ce qui se passe dans mon esprit quand j'emploie un attribut ou le subjonctif au lieu de l'indicatif, c'est une opération plus noble, plus humanisante, plus pratique, que celle d'apprendre le fonctionnement des gaz ou de la fusée Apollo. L'affirmation peut faire sourire; mais qui? Platon et Einstein, ou les petits forts en efficacité primaire?

Et j'en arrive au point qui me semble l'essentiel de cette réflexion. À savoir que l'école, et tout particulièrement la langue maternelle, devraient avoir pour objectif premier de libérer l'homme, en lui donnant cet outil premier de libération qu'est une intelligence souple, forte, donc personnelle et autonome.

Il n'est rien de plus urgent, si du moins on croit suffisamment en l'homme pour le préférer aux régimes, au

nombre de médailles gagnées aux jeux olympiques, aux réussites spectaculaires des plans quinquennaux, au niveau de vie, au revenu national brut.

Des régimes pour enrégimenter l'homme, pour le réduire à son rôle d'humble serviteur de l'idéologie dominante, il y en a toujours eu, et il y en aura toujours, jusqu'à la fin des temps. Et ce serait une belle illusion de croire que les régimes contemporains sont moins voraces, chatouilleux et pointilleux que ceux des temps passés.

Certes, l'intelligence et le coeur exigent parfois que l'on remplace un régime pourri par un autre. On le change. Et six mois, deux ans après, s'installe un nouveau conformisme, aussi féroce et jaloux que l'ancien. Le Régime, de toute la masse de ses montagnes et de ses rouleaux compresseurs, avec toutes les fanfares de sa propagande, avec toutes ses mangeoires offertes à qui veut s'engraisser, avec tout son terrorisme de répression, tend à tout couler dans des moules uniformes. Son idéal, effrontément affiché ou hypocritement camouflé, c'est que le citoyen respectueux achète les uniformes du Régime, uniformes conçus, dessinés et fabriqués par le Régime avec les impôts des citoyens respectueux.

Alors, pour sauver leur âme, leur intelligence et leur coeur, les hommes normaux refusent de se laisser immatriculer sur les fesses comme du bétail; et ils entrent dans la Résistance ou d'autres formes de sauvetage. Minoritaires, certes, toujours minoritaires; même si parfois, à l'aide d'une équivoque, ils sont comptés dans les rangs de la majorité.

C'est cette subversion permanente de l'esprit en santé qu'il faut surtout développer dans les écoles, si on décide de les

garder. Favoriser l'éclosion d'intelligences libres, capables de se défendre efficacement contre toutes les formes actuelles et futures de l'embrigadement, de l'alignement, de l'abrutissement collectif.

De tels hommes intelligents seront tout le contraire de détraqués anarchistes. Un homme en santé, équilibré, n'a pas plus le goût du sang et de la dynamite que le goût de l'insignifiance démocratique. Soljenitsyne n'est pas un anarchiste quand il marque Staline du signe de la bête et quand il dit: « Tout homme a de nombreux problèmes que la collectivité ne peut résoudre; l'homme est une unité physiologique et spirituelle avant d'être membre de la société. L'écrivain n'a pas moins de devoirs envers l'individu qu'envers la société. » Tacite ne fait pas oeuvre d'anarchiste quand il marque au fer rouge les bandits, empereurs de Rome; ni Victor Hugo quand il lève le fouet contre Napoléon Le Petit; pas plus que Socrate ou De Gaulle ne furent des subversifs gratuits et sans coeur.

L'homme libre dont je parle, c'est le plus humain, le plus aimable des hommes, du moins pour ceux qui trouvent leurs plus grands plaisirs au niveau de l'intelligence et du coeur.

Parmi les actions nationales urgentes, celle-là en est une. Mais elle ne sera probablement jamais inscrite au programme d'un parti politique, ni même sur les murs du Complexe G du ministère de l'Éducation. Elle restera la tâche obscure des obscurs petits professeurs de français méprisés des Lomer et des Robert. Des petits professeurs, des petits poètes, des petits penseurs qui mettent l'homme pensant au-dessus de l'animal

économique, embrigadé, consommateur averti,
scandaleusement majoritaire.

(L'Action nationale, avril 1974)

4 . LA LOI 22, LE FRANGLAIS OU LA SCHIZOPHRÉNIE

Le franglais est une langue souple; souple comme les réflexes d'un schizophrène hésitant entre deux personnalités, sans avoir jamais besoin de faire un choix entre ces deux aspects de son personnage déséquilibré, fendu en deux.

La française Loi 22 perpétue la schizophrénie du peuple québécois; mieux: elle l'institutionnalise. Elle veut consacrer juridiquement que le Québec est bilingue. Hypocrite, elle commence par déclarer solennellement que le français est la langue officielle du Québec; exactement comme le mot franglais, par ses deux premières lettres, donne la priorité au français, pour ensuite se transformer en mot hybride où l'anglais reprend tous ses droits et impose à son partenaire un accouplement monstrueux.

**

Il ne sera pas inutile, dans un rapport qui vise à dénoncer la schizophrénie de la Loi 22, de rappeler en bref les caractéristiques de cette maladie mentale. Ceux qui veulent faire voter cette loi en vitesse, seront probablement agacés par ces considérations qu'ils jugeront hors de propos. Mais après avoir attendu 214 ans pour décider quelle langue est la sienne, un peuple peut sans doute se permettre d'examiner pendant quelques mois la loi qu'on lui propose pour régler ce problème bicentenaire.

Le défunt Bill 63, imposé de force au Québec par un gouvernement majoritaire, soutenu en cette circonstance par

une opposition aussi étrangère que lui aux intérêts du peuple québécois, a connu un avortement historique, qui a contribué pour beaucoup à la mort du parti politique qui l'avait engendré. Le Rapport Gendron, engendré par la même mentalité hybride et gélatineuse, passera lui aussi à l'histoire comme un sous-avorton du Bill 63. La Loi 22 peut connaître le même sort.

Évidemment, il est possible de l'injecter de force dans l'organisme du peuple québécois. Avec deux conséquences prévisibles: ou bien le Québécois injecté assimilera le virus et deviendra plus bâtard; ou bien il le vomira à la suite d'une crise salutaire.

Ceux qui veulent injecter trop vite le patient québécois doivent prendre en sérieuse considération que ce patient est devenu singulièrement impatient sur cette question de la langue. Son impatience réclame une intervention rapide; mais pas n'importe quelle intervention, surtout pas une piqûre supplémentaire de schizophrénie.

Mais qu'est-ce donc que la schizophrénie? C'est une maladie mentale « caractérisée par la dysharmonie et l'incohérence mentale. » L'incohérence mentale, elle est partout évidente dans la Loi 22. Cette loi donne d'une main, et retire de l'autre, louche à gauche, louche à droite, sans parvenir à regarder le problème bien en face.

Sans compter que les multiples règlements prévus par la Loi 22 instaurent l'imprévisible ou l'arbitraire en règles de conduite. Après deux, trois ans, la Loi 22, d'incohérente qu'elle était dans son principe, deviendra un monument

historique d'incohérence, aussi éloquent ax yeux des nations que la démocratie des colonels grecs.

Dans la schizophrénie telle que décrite par Le petit Larousse, « l'affectivité est toujours diminuée ». Autrement dit, le schizophrène a des passions engourdies, pour ne pas dire endormies. Les promoteurs de la Loi 22 aiment-ils passionnément leur peuple? Ont-ils même un peuple? Sont-ils des engourdis qui se décernent les titres de modérés, de réalistes? Falstaff dirait d'eux qu'ils ont le sang froid et engendrent des femmelettes, comme cet avorton de Loi 22.

Ils sont de la race qui perpétue l'image, et la réalité, d'un Québec inconsistant, d'un peuple inconscient et mou, incapable de dire un oui ou un non francs. Élite de nouilles qui nous vend depuis plus de deux cents ans.

Des promoteurs de cette loi, on peut dire ce que Jules Fournier, en 1908, disait dans une lettre ouverte au Prince de Galles. Le gouverneur général du temps, de concert avec nos politiciens québécois et nos autres corps d'élite, avait réussi, sur le dos des Québécois, un exploit comparable à celui de la Loi 22 : il avait réussi à transformer le tricentenaire de Québec en apothéose de Wolfe et de l'impérialisme anglais.

C'était pas mal trouvé. Aussi bien trouvé que ce que les gens de Kingston ont imaginé, l'an dernier, pour fêter le tricentenaire de Cataracoui ou Fort Frontenac : ils ont invité Elizabeth II. Il ne leur est pas venu à l'idée d'inviter la France ou le Québec à ces fêtes du souvenir. Toujours la même arrogance, le même mépris pour notre peuple; et toujours le même concours empressé de nos « élites » à gage.

Fournier pouvait donc écrire:

Mais il y a une chose que vous ne pouvez pas savoir: c'est que ces Canadiens français avec qui vous avez causé et que vous avez décorés, ne reflètent à aucun degré les sentiments ni le caractère de leurs concitoyens de même origine. Quand vous les aurez vus, il ne vous faudrait pas croire que vous nous connaissez.

Dieu merci! nous valons mieux que ces gens-là!

Ce n'est pas eux, la race.

Dernière caractéristique de la schizophrénie: « Les fonctions intellectuelles sont également perturbées, entraînant rapidement l'aliénation. » Le petit Larousse n'a rien de marxiste, que je sache. Pourtant, il parle ici d'aliénation. La Loi 22 est une loi d'authentiques aliénés culturels, un produit authentique d'aliénation et un facteur authentique d'aliénation. Avec elle, nous serons encore ce peuple qu'a décrit Gaston Miron:

... Je sais, comme une bête dans son instinct de conservation, que je suis l'objet d'un processus d'assimilation, comme homme collectif, par la voie légaliste (le statu quo structurel) et démocratique (le rouleau compresseur majoritaire). Je parle de ce qui me regarde, le langage, ma fonction sociale comme poète, à partir d'un code commun à un peuple. Je dis que la langue est le fondement même de l'existence d'un peuple, parce qu'elle réfléchit la totalité de sa

culture en signe, en signifié, en signifiante. Je dis que je suis atteint dans mon âme, mon être, je dis que l'altérité pèse sur nous comme un glacier qui fond sur nous, qui nous déstructure, nous englu, nous dilue. Je dis que cette atteinte est la dernière phase d'une dépossession de soi comme être, ce qui suppose qu'elle a été précédée par l'aliénation du politique et de l'économique. Accepter CECI c'est me rendre complice de l'aliénation de mon âme de peuple, de sa disparition en l'altérité. Je dis que la disparition d'un peuple est un crime contre l'humanité, car c'est priver celle-ci d'une manifestation différenciée d'elle-même. Je dis que personne n'a le droit d'entraver la libération d'un peuple qui a pris conscience de lui-même et de son historicité.

Ainsi parle Miron. Ainsi parlent au Québec d'aujourd'hui tous les poètes et les penseurs vivants. Des poètes, des artistes, des penseurs, ça ne pèse pas lourd dans les balances des petits politiciens; et ça peut les faire rire, de ce rire pesant, épais, satisfait, majoritaire, sous lequel le gros Lomer Gouin voulut enterrer Jules Fournier et tout ce qui pensait librement au Québec vers 1910.

Ce rire pesant, satisfait, majoritaire dont notre actuel Journal des débats nous apporte chaque semaine les échos humiliants.

Ceux donc des Québécois qui ne sont pas encore aliénés attendent d'un gouvernement québécois qu'il restitue le peuple québécois dans son autonomie politique, économique, linguistique. Mais une fois de plus, une élite artificielle veut

trahir ce peuple par une loi qui maintient l'aliénation. « Sa Majesté, de l'avis et du consentement de l'Assemblée nationale du Québec, décrète ce qui suit... »

L'aliénation, elle est là, écrite en majuscules et couronnant la Loi 22 comme toutes les lois de cette Assemblée nationale servilement soumise à la bonne volonté d'une domination étrangère dont Sa Majesté, symbolique tant qu'on voudra, nous rappelle continuellement la présence. (Si ça ne signifie rien, « Sa Majesté », pourquoi donc tient-on toujours à en chapeauter « La province de Québec »?) « Sa Majesté » décrète donc que notre aliénation culturelle doit continuer et, cette fois, avec toutes les garanties de la loi.

**

Avec une telle conception abâtardie de la langue d'un peuple, il est naturel qu'on qualifie d'« extrémistes » tous ceux qui sont mécontents de l'hybride Loi 22. Les immigrants non anglophones, parce que, comparés aux immigrants anglophones, ils sont, disent-ils, l'objet d'une discrimination. Les anglophones, parce que, bien loin d'être majoritairement disposés à accepter un Québec français, ils ne le sont même pas à devenir bilingues. Ce qu'ils veulent, encore et toujours, c'est de rester Anglais dans une province bilingue, bilingue à l'image du Canada anglais hypocritement bilingue. Quant aux « extrémistes » francophones, ils ont l'impudence de réclamer que le Québec soit français, comme l'Ontario et la Colombie dite britannique sont anglais. Aux yeux des esprits schizophrènes, une telle revendication apparaît d'une intransigeance comparable à celle des terroristes, des Orangistes ou des Ku-klux-klanistes.

**

Un Québec bilingue, avec le français comme langue officielle, c'est pas mal trouvé comme formule souplement bâtarde! (Ça rejoint la proclamation bicéphale de Sir Georges-Étienne Cartier: « Un Canadien français, c'est un Anglais qui parle français. »

Voyons, entre autres, les articles 11. et 43. et tirons-en les conclusions , si notre esprit n'est pas aussi schizophrène que cette bâtarde de loi.

11. Toute personne a le droit de s'adresser à l'administration publique en français ou en anglais, à son choix.

Si toute personne a le droit de s'adresser à l'administration publique en français ou en anglais, il en résulte, il me semble, que cette administration devra nécessairement être bilingue. Les ministres, les sous-ministres, les députés et les secrétaires devront être bilingues, non? Autrement, comment pourront-ils répondre au citoyen qui choisira de s'adresser à eux en anglais? Auront-ils toujours des interprètes? N'importe quel Anglais du Québec ne pourra-t-il pas engueuler n'importe quelle secrétaire, si elle lui dit qu'elle ne parle pas l'anglais et que la langue officielle du Québec est le français? Et si tout ce beau monde n'est pas bilingue, il faudra dédoubler tout le personnel pour répondre aux exigences de la Loi 22. Si ce n'est pas là institutionnaliser le bilinguisme, je me demande ce qu'il faudra faire pour le rendre institutionnel.

Affichage, annonces publicitaires écrites, panneaux-réclame et enseignes lumineuses pourront être bilingues; et, soyez sans crainte, ils le seront, d'un bout à l'autre du Québec.

43. L'affichage public doit se faire en français, ou à la fois en français et dans une autre langue, sauf dans la mesure prévue par les règlements. Le présent article s'applique également aux annonces publicitaires écrites, notamment aux panneaux-réclame et aux enseignes lumineuses.

Tout le monde comprend que tout cela sera bilingue. Là où, présentement, ils sont uniquement en anglais, ces affiches et panneaux deviendront bilingues; là où, actuellement, ils sont en français (ou plutôt en petit nègre), ils deviendront bilingues, c'est-à-dire en anglais et en petit nègre: Simard Esso Service, Champlain Tremblay Service, Lévesque Break and Clutch...

Pour cette dernière opération, on peut compter sur la servilité mercantile de ceux qui font de la réclame. On peut aussi compter sur les pressions de l'élément anglophone pour que tout devienne bilingue. Oh! la belle province que nous aurons alors, barbouillée, bicolore et bisexuelle! Aussi belle que le Nouveau-Brunswick dit bilingue.

Encore une fois, nous aurons voulu jouer à la largeur d'esprit, sans nous rendre compte que nous jouons à la bouillie mentale. Encore une fois, nous aurons voulu donner l'exemple de la bonne entente, du réalisme nord-américain, en y mettant le prix de notre identité.

La même démarche, parfois généreuse, le plus souvent irresponsable ou basement servile, qui nous a portés jadis à vouloir un Canada bilingue - avec le résultat que l'on voit - , portera à faire du Québec, le seul point sur lequel nous avons encore une prise réelle, le lieu privilégié de notre assimilation.

Et toute cette opération de génocide, menée, non plus par des Craig, des Colborne ou des Diefenbaker, mais par ceux des nôtres élus pour nous protéger.

Au début du siècle, on a vu Laurier et la députation québécoise à Ottawa voter pour la suppression des écoles françaises en Ontario et dans l'Ouest. Au nom de la bonne entente, et parce que l'unité du parti, d'un océan à l'autre, l'exigeait.

Nous avons donné, sur le continent nord-américain, des preuves éclatantes d'une générosité collective imbécile; nos politiciens, eux, ont donné, de façon presque continue, sur ce même continent, l'exemple d'une servilité à toute épreuve, au service d'une minorité ou d'une majorité étrangère arrogante, sûre de sa position dominante, et assurée, avec Lord Durham, qu'elle pouvait nous assimiler grâce à deux facteurs surtout: en nous noyant sous une immigration anglophone massive et en s'assurant les bons offices de notre « élite ». On appelle ça « ton histoire est une épopée des plus brillants exploits ».

En ces jours où l'on discute de la Loi 22, il faut relire le Rapport Durham. Les Anglais du Canada et du Québec ne l'ont pas oublié, eux, ce fameux rapport: c'est le premier article de leur credo politique depuis 1840. Il est fort utile de nous rappeler ce que pensent de nous ceux de « la race supérieure »

et les moyens qu'ils entendent prendre pour nous intégrer en douce à cette race très supérieure.

Craig, Colborne, Lord Durham, Diefenbaker voteront pour la Loi 22; avec des amendements, bien sûr, pour assurer davantage les privilèges anciens et nouveaux de la minorité dominante. Eux aussi feraient semblant d'être égorgés par la Loi 22. Eux aussi, on les taxerait d'Orangistes; pour la forme. Ils feraient semblant d'être indignés, mais sauraient fort bien, dans leur sagesse politique, qu'on les sert grassement.

Leurs députés, avec un certain nombre d'autres députés libéraux, pourront même aller jusqu'à voter contre la loi, mais avec cette tranquille assurance que la majorité libérale l'emportera tout de même haut la main. Ces mascarades démocratiques impressionnent la galerie des badauds, sont électoralement rentables et sauvent les apparences de la vertu. Elles ne sauvent pas le peuple québécois, mais le perdent.

Sans compter que nos politiciens, députés, ministres, premier ministre, s'ingénieront à faire comprendre aux Anglais d'ici et d'ailleurs que la Loi 22 n'a rien de compromettant. Ces politiciens iront leur dire, en anglais, naturellement, que la Loi 22, est très réaliste, très souple, qu'elle demande aux anglophones un tout petit effort d'adaptation; moyennant quoi, le Québec sera bilingue, comme la ville d'Ottawa est bilingue anglaise, sans déranger personne; sans autre obligation pour les politiciens anglophones en quête du vote québécois que celle de baragouiner le français.

Et les anglophones comprendront.

Ils comprendront, par exemple, que pour se faire élire dans un comté anglophone du Québec, un Québécois devra faire son élection en battant le tambour anglais, tout comme dans l'bon vieux temps.

Ils comprendront que le ministre québécois de l'Industrie et du Commerce devra, après tout comme avant l'adoption de la Loi 22, s'adresser en anglais uniquement à un auditoire bilingue d'hommes d'affaires québécois et canadien réunis en congrès à Montréal. Ces messieurs distingués, pratiques, accommodants et à l'ouverture d'esprit légendaire, sont pour le bilinguisme. Pourvu qu'il soit à sens unique et ne concerne que ces cons de francophones.

Ils comprendront qu'au soir des élections le premier ministre élu devra s'adresser au peuple québécois en français d'abord, mais obligatoirement en anglais ensuite. (Parce que, s'il parlait uniquement en français, les anglophones comprendraient-ils qui a remporté la victoire, hein?)

Ils comprendront qu'avec les budgets ridicules accordés à l'immigration et aux affaires culturelles le gouvernement du Québec est très souple et très réaliste quand il parle de « souveraineté culturelle ».

Ils comprendront, les anglophones, qu'un Anglais monophone pourra continuer à être président de l'Orchestre symphonique de Montréal, groupant une majorité de musiciens américains affiliés à un syndicat américain.

À mille autres signes de ce genre, ils comprendront que la Loi 22 a été conçue pour calmer ces énervés de Québécois francophones, sans rien changer à la situation.

Enfin, quand un ministre québécois les mettra en garde contre la possibilité d'une rupture de la Confédération si la Loi

22 n'est pas adoptée, ils comprendront, les anglophones, que pour conjurer ce péril, il suffira que l'électorat anglophone du Québec vote en bloc pour ce ministre et ses collègues hypocritement alarmés.

Autrement dit, les anglophones monophones du Québec savent que, grâce au lien confédératif, ils sont majoritaires, même au Québec. Ils savent, pour les avoir vus à l'oeuvre depuis 1841, que les politiciens québécois ne les « trahiront » pas. Ils savent qu'avec l'argent on contrôle la langue de bien du monde.

Ils savent tout cela. Et nous, Québécois, avec notre Bill 63, notre Rapport Gendron et notre Loi twenty-deux, nous patinons sur l'asphalte ou dans les bancs de neige, donnant ainsi au monde l'un des spectacles les plus bouffons du XX^e siècle.

5 . _DEVANT LA POLLUTION MENTALE, TOUS CONCERNÉS

(Note de la rédaction de Québec français. - « En réaction aux rapports qui, sous couvert scientifique, livrent à la hargne populaire les dix-huit fautes par page de nos étudiants, les 40% qui n'ont jamais lu un livre, les 80% qui ne connaissent même pas Mère Marie de l'Incarnation et Louise Labbé, Viateur Beaupré, visière levée, mène une autre charge, autrement plus dévastatrice.)

Quand il s'agit de sauver de l'inondation ou du feu les meubles, les animaux et les immeubles, la plupart des hommes se sentent directement concernés, et les uns jusqu'à l'héroïsme.

Quand il s'agit du sauvetage des hommes, plus précisément, ici: de la pensée et de la langue chez les étudiants, on devrait trouver la même ardeur, du moins chez les professionnels de l'enseignement. Professeur de français, je veux bien tout faire pour sauver du naufrage ce qui peut l'être; et ce n'est pas par lâcheté que je demande à tous mes collègues de toutes les autres disciplines de « se mouiller » dans ce sauvetage d'envergure nationale.

Y a-t-il naufrage ?

Mais qui donc voit une telle catastrophe d'ordre mental, non seulement à l'horizon, mais là, sur son gazon, dans son

salon? Tous ceux qui corrigent encore des copies d'étudiants, de la maternelle à l'université inclusivement. (Ou qui lisent les circulaires de leurs patrons.)

La barbarie a toujours eu pour elle les promesses du plus bel avenir; mais il arrive, comme aujourd'hui, qu'elle submerge les digues. Quand la moitié ou plus de nos diplômés, chômeurs ou non, n'arrivent plus à écrire des textes intelligibles par du monde, on peut parler de catastrophe, de naufrage, d'inondation, d'épidémie, de pandémie, appelez ça comme vous voudrez. Et tout le monde un peu lucide en parle.

Mais il ne suffit pas d'en parler. Tout le monde doit « plonger ». Car si les professeurs de français ont bien raison de s'arracher les cheveux, tous les professeurs, dans toutes les disciplines, ont exactement les mêmes raisons de s'arracher la barbe ou quelque autre accessoire aussi futile que glorieux. Pourquoi? Parce que, s'ils sont lucides, eux non plus ne comprennent pas les gribouillis, fritures, borborygmes ou gargouillis que beaucoup de leurs étudiants leur servent comme réponses orales ou écrites. T'sé z'veu dire?

Que faire individuellement et collectivement ?

1. Se convaincre de cette vérité première, s'en faire un axiome, mais démontrable: Telle pensée, telle langue. Telle langue, telle pensée.

Mais pour ne pas l'avaler et surtout la digérer, on trouve d'excellentes excuses. Qui n'excusent rien, mais accusent. « C'est clair dans ma tête, mais chus pas capab' de l'dire ». C'est là un autre de ces slogans inventés par les paresseux et diffusés par l'inertie populaire.

Car la paralysie ou le cancer de la langue, c'est le signe évident, dans le cas des scolarisés diplômés, que la pensée, source du langage, est elle-même paralysée ou cancéreuse.

Une pensée vivante et lumineuse qui s'exprime par le langage informe, ça ne s'est jamais vu. Si donc vos étudiants baragouinent sur leurs copies, concluez vite, même si vous n'êtes pas psychiatres- et surtout si vous ne l'êtes pas - , qu'ils baragouinent en pensée et en oeuvre.

Et s'ils baragouinent en pensée, quels progrès feront-ils en philosophie, en électronique, en physique, en administration, dans le soin des malades, en langage Fortran et dans tous les autres langages qui découlent tous de la pensée humaine?

2. Se convaincre d'une autre évidence: La langue a été inventée pour mieux communiquer entre humains. Pour communiquer quoi? Tout ce qu'un esprit veut faire entendre à un autre esprit. Quand donc j'envoie un message, oral ou écrit, je dois me préoccuper avant tout:

- a) de communiquer des choses sensées;
- b) de les communiquer clairement;
- c) de tenir compte de la capacité du récepteur à comprendre ce que je lui dis.

Ce qui veut dire que les fautes majeures contre la langue et la pensée, c'est:

- a) dire, clairement ou confusément, des choses insensées, avec ou sans « fautes de français »;
- ou
- b) dire confusément des choses sensées, avec ou sans « fautes de français »;

ou

c) parler en l'air, avec ou sans « fautes de français » sans se préoccuper si l'autre comprend ou pas.

Malheureusement, si on invite tous les enseignants de toutes les disciplines (et tous les autres dans toutes leurs interventions écrites ou orales) à se préoccuper de la langue écrite des étudiants, la plupart penseront d'abord, et presque exclusivement, à surveiller ce qu'on appelle « les fautes de français », en limitant ces fautes à la ponctuation, à l'orthographe, à la grammaire.

Il ne leur vient pas à l'esprit que toutes les langues ont été inventées, non pas d'abord pour surveiller et éviter les fautes de ponctuation, d'orthographe ou de grammaire, mais tout bonnement pour permettre aux humains de mieux communiquer entre eux, autrement que par des oeilades, des *oreillades*, des mimes, des coups de poing ou des coups de pied.

Par contre, si on abordait par le bon bout ce problème de la qualité de la langue, tous les enseignants, quelle que soit la spécialité qu'ils enseignent, se sentiraient directement concernés: ils comprendraient que surveiller la qualité de la langue, ce n'est pas une petite spécialité des professeurs de langue, mais une préoccupation que doit avoir tout humain préoccupé par la qualité de la pensée, c'est-à-dire par la dignité de l'homme. Car « toute la dignité de l'homme est dans la pensée » a dit Pascal. Et il n'était pas un professeur de langue.

Le mathématicien, ou le physicien, ou le philosophe, le Directeur pédagogique ou quiconque bousille sa langue et laisse ses étudiants bousiller la leur en disant n'importe quoi

n'importe comment, est un criminel. Criminel qui s'affaire efficacement à bousiller, non seulement sa propre pensée et celle des étudiants, mais la discipline même qu'il a la prétention d'enseigner.

Tous ces inconscients deviennent les spécialistes ou porte-parole autorisés de l'incohérence, les publicistes enthousiastes de la bouillie mentale.

Quelques applications pratiques

1. Un enseignement trop abstrait, mal abstrait, enflé plutôt qu'élevé, est éminemment propre à vider la pensée. Cette boursouffure mentale entraîne fatalement une enflure verbale: on parlera et on écrira une langue qui se donne l'illusion de la profondeur par le chemin royal de la confusion lyrique.

Cette inflation verbale guette, et attrape, la plupart des universitaires, des enseignants et de ceux qu'on appelle « les communicateurs ». Pour tenir son rang, on respire, et on donne à respirer, un air raréfié ou les séraphins eux-mêmes y perdraient leur sens de l'orientation et leur bon sens céleste.

Langage pédant-creux très efficace, si on veut être admiré, si on veut être recherché comme conférencier; et si on veut occuper des postes qui commandent le respect. Mais ça stérilise la pensée et la parole: ça fait des bavards, des Trissotins, bref, des creux pompeux. Et cela, dans toutes les disciplines; pas uniquement, pas surtout peut-être, en français.

2. La surcharge des programmes est aussi éminemment propre à neutraliser, à dynamiter la pensée et partant la langue. Sur un terrain inondé, on récolte peu de patates, de

choux ou de pommes. Semer à la volée une multitude d'idées disparates, centrifuges, c'est un excellent moyen de stériliser l'esprit. C'est comme nourrir son patient avec un gros recueil de proverbes. En procédant ainsi, on ne suscite même pas la jungle: on installe le désert.

3. Les étudiants ont déjà l'esprit dispersé entre six, sept disciplines différentes qu'ils doivent « couvrir » en même temps. Combien d'adultes normaux seraient capables de rester normaux avec un pareil régime de travail intellectuel?

Pour pallier cet éclatement mental, il faudrait au moins que les enseignants de ces différentes disciplines aient des objectifs communs; ce qui amènerait l'étudiant à ne pas oublier tout ce qu'il vient d'apprendre dans une discipline, quand il passe à une autre.

Il verrait, par exemple, que l'étude d'un texte d'histoire, ou de philosophie, ou de poésie, que l'analyse de la circulation du sang ou du fonctionnement d'un moteur exigent, en somme, les mêmes qualités d'esprit; et que, si on en parle par écrit, ces écrits auront fondamentalement les mêmes qualités. Et que ces qualités, c'est tout autre chose que la ponctuation, l'orthographe et la grammaire.

Nous sommes très loin, entre enseignants des diverses disciplines, de cette concertation lucide sur l'essentiel: chaque département mène sa barque en solitaire. Les étudiants, eux, vont d'une barque à l'autre, sans que jamais ces différentes excursions leur apparaissent avoir des objectifs communs. La seule synthèse, c'est leur bulletin cumulatif: là se trouvent miraculeusement regroupé le contenu des tiroirs imperméables.

Autrement dit, l'aviation bombarde au hasard, l'artillerie se fout des consignes du général, les fantassins chargent à tort et à travers. Et tout le monde est heureux.

4. Dans toutes les disciplines, si on insistait fortement sur les principes; si on exigeait de soi-même et des étudiants cette compréhension de l'essentiel, et non la simple application de trucs, de recettes, on ferait beaucoup pour structurer la pensée, pour la rendre féconde, au lieu de la transformer en distributeur automatique. Et quand l'étudiant aurait à écrire, il présenterait autre chose qu'un cortège abracadabrant d'idées déboussolées s'en allant au diable vauvert.

5. Exiger que l'étudiant comprenne d'abord par lui-même, à l'aide des outils dont il dispose, un texte philosophique, un phénomène de physique, un problème économique, un roman, une période d'histoire, n'importe quoi; le professeur intervient après, pour préciser, rectifier s'il y a lieu, ouvrir de nouveaux horizons.

Aucune création possible, sans cette atmosphère de recherche, d'incertitude, de défaillance, de doute et de risque. Mais marcher avec ses propres jambes, c'est tellement plus intéressant, et efficace, que marcher avec les béquilles du professeur!

Seulement, voilà: pour beaucoup, enseignants et étudiants, les béquilles et la cuiller, c'est sacré. C'est indispensable pour obtenir « de bonnes notes ». Si au moins on exposait ces deux prothèses comme des ex-votos, témoins éloquents de la maladie vaincue. Mais non : on en fait des symboles de santé mentale!

Un « bon professeur » , c'est celui qui « mâche » bien la matière; et un « bon étudiant » est celui qui, au moment de l'examen médical, « restitue » bien la matière ingurgitée à la petite cuiller d'argent du professeur.

6. Les plans de cours, les travaux proposés, les questionnaires d'évaluation devraient tendre au même objectif: porter sur l'essentiel, obliger à la réflexion structurée et en profondeur.

Deux questions essentielles, par exemple, avec développement convenable, au lieu de dix, quinze, cinquante questions superficielles et centrifuges. Deux pages, où l'étudiant doit expliquer la circulation du sang, au lieu de cinquante bisouneries auxquelles l'étudiant répond par une exclamation, un chiffre, un vrai ou faux. Comment, avec un tel régime imploré et explosé, abrutissant et persévérant, espérer que l'étudiant aura de la cohérence, de la suite dans les idées, et prendra l'habitude de présenter par écrit sa pensée?

Si vous me dites que c'est là une conception élitiste de la formation de l'esprit, que c'est une conception du Moyen Âge, bonne peut-être avant l'invention du cinéma et de la télévision, mais complètement démodée et inopérante à l'ère de l'informatique, de la culture de masse et de la pensée fast food par flashes, je vous salue.

Pour ma part, je continue à croire sereinement que plus on va vite, plus on doit avoir le contrôle de son bolide, et plus on doit savoir où l'on s'en va.

Il importe assez peu que l'homme marche vers son destin à la vitesse des boeufs ou qu'il file à la vitesse de la lumière: si sa pensée est confuse au point de ne pas savoir où commencent et où finissent ses phrases et ce qu'elles contiennent, où s'en vont ses boeufs langoureux ou ses bolides lancés à la vitesse de la lumière, le voilà bien avancé! Et s'il « progresse » au point de ne plus savoir s'exprimer de façon sensée par la parole et l'écrit, d'où tirez-vous la sereine assurance qu'il est en avance sur le Moyen Âge ?

Et si les professeurs de science, et tous les autres, ne sont pas en même temps des professeurs de pensée et de langue, au sens où, il me semble, tous devraient l'entendre, eh bien! les enquêtes savantes qui aujourd'hui révèlent aux naïfs qu'environ le tiers seulement des étudiants de nos cégeps sont capables de penser sensément et de l'exprimer clairement, ces mêmes enquêtes, menées dans vingt ans, étonneront toujours les mêmes naïfs et leurs héritiers par leurs conclusions scandaleuses.

S'il est urgent de combattre le cancer, l'inflation, le chômage, la pollution de l'air et de l'eau, la bombe atomique, les dictatures de droite et de gauche, d'ici et d'ailleurs, il est non moins urgent, juste et salutaire de combattre la pollution mentale qui conduit à penser et à écrire comme on pense et écrit aujourd'hui dans les polyvalentes, cégeps et universités multimillionnaires du Québec. T'sé z'veu dire, man?

(Québec français, octobre 1984)

6. LA POÉSIE LIBÈRE DE LA PENSÉE ET DU BEAU STYLE CROQUE-MORT

La poésie, n'étant pas l'Absolu, n'est pas le salut de l'homme. Elle n'est pas la seule à pouvoir libérer partiellement l'homme; mais elle peut y contribuer efficacement. À la condition d'être poésie authentique. Cette poésie existe, en abondance. La fausse poésie aussi, en surabondance. Se former le goût au contact de la poésie authentique permet de voir la différence.

Libération globale

Chez le créateur, la poésie fait appel à toutes ses facultés: à l'intelligence, certes, mais aussi, et impérieusement, à la sensibilité, à l'imagination, au coeur, au sens de la Beauté. Le lecteur, pour entrer en contact avec cette oeuvre créée dans un état de tension et d'exaltation de tout l'être, doit à son tour battre le rappel de toutes ses facultés.

Ce qui n'est pas facile, si l'enseignement prosaïque reçu antérieurement a anesthésié presque systématiquement toutes les facultés « inutiles », au seul profit d'une intelligence transformée en outil primaire comme un tournevis. Comment, à partir d'intelligences devenues madriers, refaire des arbres dont les tendres feuilles vertes puissent encore s'émouvoir aux souffles subtils des vents? Ce sera l'un des rôles de la poésie d'irriguer peu à peu de sève nourricière ces facultés racornies et ankylosées.

Libération de l'intelligence

Les élèves, comme la plupart des adultes, pensent que pour faire de l'art, de la poésie, il suffit de ne pas pouvoir faire autre chose de plus sérieux. D'où un électrochoc, salutaire ou mortel, quand ils prennent conscience qu'un texte poétique intelligent exige autant d'intelligence chez son créateur et chez le lecteur que la fabrication d'une navette spatiale ou de toute autre merveille scientifique. Les images, les mots, le rythme d'un poème ne sont pas plus arbitraires que les millions de fils et boulons indispensables, si la navette veut atteindre son orbite, et non « péter » pas loin du sol.

Certes, la pensée du poète étonne beaucoup ce jeune: pourquoi diable le poète ne pense-t-il pas comme ON pense? Pourquoi employer cinquante images disparates et obscures pour dire une chose toute simple comme « Je t'aime »? Pourquoi cette façon singulière de voir les hommes et la vie? Le jeune qui s'imaginait avoir une pensée audacieuse, une intelligence libérée, prend conscience, avec terreur peut-être, que son intelligence s'est déjà coulée dans les moules du grand ON anONyme et cON.

Ce réveil de l'intelligence ne peut évidemment s'opérer qu'au contact de poèmes intelligents. Et que si on fait l'effort de comprendre l'intelligence qu'ils contiennent. Par exemple, pour comprendre que les cinquante images disparates et confuses de tout à l'heure sont en réalité très cohérentes et claires; qu'elles sont toutes centripètes, et non centrifuges comme celles d'un esprit éclaté.

Entreprise épique, car ces jeunes, sous la direction bienveillante de maîtres bonasses et confus, ont appris à faire dire n'importe quoi à un texte. Ils se sont longuement formés à

lire entre les lignes, plutôt qu'à comprendre ce qui est dit sur les lignes.

Et ils s'imaginent qu'en poésie surtout, l'important, ce n'est pas de comprendre ce que le poète veut dire, mais de « triper » en inhalant le pot de l'ineffable poétique contenu entre les lignes du texte. Vision « poétique » des choses qu'encouragent d'ailleurs puissamment les poètes médiocres: C'est d'autant plus triplant qu'il n'y a rien à comprendre. L'ineffable, le non-dit, c'est ça qui fait tout le charme d'un poème. Soyez obscurs: on vous dira profonds.

Libération du langage

L'élève entraîné à penser comme ON pense, est, du même coup bas, convaincu qu'il doit parler et écrire comme ON parle et comme ON écrit. Un beau style de notaire, ou celui du bottin téléphonique et des formulaires d'impôt! Avec quel étonnement, ici encore, il constatera que le poète ne parle pas comme ON parle. L'élève n'en revient pas, et il se scandalise: jamais ON n'a parlé comme ça dans sa famille! Jamais lui et ses chums ne sont allés jusque-là dans la liberté de l'expression!

Il faudra un certain temps pour que, peut-être, il en arrive à voir qu'il vaut beaucoup mieux parler comme le poète que parler comme ON parle. Que le langage vivant comme la vie est plus « normal » que le beau langage croque-mort loué dans les écoles à la fois par la majorité silencieuse et par la majorité bavarde.

Et peut-être en arrivera-t-il à vouloir désormais parler et écrire lui aussi en s'inspirant du violon, plutôt que du bidon de

sa tant fameuse concentration efficace-pratique-rentable. Ces concentrations qui sont autant de camps de concentration, des puits creusés à la verticale, d'où l'on perd de vue tout ce qui n'est pas concentré dans le puits.

Alors que le poème vivant, lui, est un bouche à bouche enivré avec la vie globale.

(Colloque 1991: Le français au collégial)

7. INTERACTION ENTRE LANGUE ET PENSÉE

En période de disette, on ne s'affaire pas à stocker le caviar ou le champagne: on se procure l'essentiel: le pain, le beurre, les patates. Et si la disette se transforme en famine, on se nourrira de racines et on se contentera du vin Saint-Georges, si on ne l'a pas déjà tout fait boire aux derniers chevaux comestibles.

Quand la langue écrite est dans l'état où elle se trouve dans nos cégeps et nos universités, ce n'est pas le temps de nourrir nos étudiants de théories linguistiques d'avant-garde: il faut revenir au pain, aux vérités élémentaires, aux aliments de base. Je n'entends pas par là le langage des primates; j'entends, par exemple, le verbe être au subjonctif présent ou des phrases qui aient un commencement et, si possible, une fin.

Cet atelier n'est donc pas un atelier d'avant-garde; bien que rappeler les vérités premières soit toujours le meilleur moyen d'être à l'avant-garde du bon sens.

L'une des premières vérités premières devrait nous enjoindre de rappeler, à temps et à contretemps, l'équation

suiivante: telle pensée, telle langue; ou - ce qui revient au même - telle langue, telle pensée.

Une pensée de qualité qui s'exprime par le charabia, cela ne s'est jamais vu, ni chez les Babyloniens et les Égyptiens, ni chez les Grecs et les Romains, ni au Moyen Âge, ni, probablement, dans la Préhistoire. Et demain, ceux qui penseront comme pensent la moitié de nos cégépiens et universitaires d'aujourd'hui, écriront, que ce soit en langage fortran ou macluhanien, comme écrivent la moitié de nos cégépiens et universitaires d'aujourd'hui, c'est-à-dire au son de casseroles difficilement recyclables.

Une pensée déboussolée se traduit fatalement par une langue qui a perdu le nord. Une langue en compote est le signe éclatant d'un pensée en compote, pour ne pas dire: en compost.

Bref, si la langue humaine n'est pas la seule à exprimer la pensée humaine, elle reste, jusqu'à ce jour, l'outil le plus efficace et le plus nuancé pour traduire cette pensée. Et tous les nuages de fumée que soulève la paresse pour masquer cette évidence, sont à prendre pour ce qu'ils sont: des écrans pour masquer le vide d'une pensée paresseuse.

Et entendons-nous sur une autre vérité première: une langue de qualité n'est pas synonyme de langage universitaire. Il serait peut-être exagéré de dire que c'est tout le contraire du langage universitaire, mais ce serait sans doute plus près de la vérité. Les marins, les agriculteurs, les trappeurs intelligents et délurés, ont une qualité de langue qui, pour être plus simple et moins corsetée que celle des intellectuels, a cet avantage de

signifier davantage, et de le signifier d'une façon souvent plus efficace, savoureuse et vivante.

Car une pensée vivante, une personnalité vivante élèvera un matériau linguistique relativement simple à la dignité de l'expression éloquente. Ce n'est pas nécessairement avec des matériaux dits « nobles », comme l'or, le bronze ou le marbre, qu'un sculpteur crée une oeuvre sculpturale signifiante: la qualité d'une sculpture, comme celle d'une « parlure », vient non pas du matériau utilisé, mais de la qualité créatrice de ceux qui s'en servent. Brassens n'a jamais été couronné par l'Académie française, mais il est probable que son bois fruste (apparemment fruste) fera plus long feu que le bois verni de la plupart des académiciens de son temps. Parce que Brassens avait un esprit plus vivant que le leur, il a donné, avec ses outils d'artisan, de la noblesse et du style au nombril d'la femm' d'un flic et aux fesses de sa Vénus Callipyge.

Soulignons une autre et dernière de ces vérités élémentaires. Si c'est l'esprit qui délie la langue, la langue, à son tour, contribue à délier l'esprit. Le plus souvent, nous avons accès aux connaissances humaines par l'intermédiaire de la langue. Un professeur de mathématiques, ça parle beaucoup, et un philosophe aussi, même s'il ne parle pas intarissablement comme Socrate ou Réal Caouette. Et dans le domaine social, l'efficacité de l'action relève en bonne partie de l'efficacité de la pensée et de la parole, qu'on soit Jésus-Christ, César, Hitler, Mère Teresa, Castro, René Lévesque, l'Abbé Pierre, un directeur du KGB, un propagandiste de Toyota ou des hautes entreprises humanitaires White Swan.

Comparée à la puissance des bombes atomiques, celle de la pensée parlée ou écrite est infiniment supérieure; elle pousse beaucoup plus loin que les fusées spatiales; elle cherche beaucoup plus efficacement que les missiles à tête chercheuse; elle est infiniment plus futée que les ordinateurs les plus sophistiqués.

Si l'étudiant veut se délier l'esprit au contact des diverses connaissances, il doit en même temps se délier la langue qui permet d'avoir un accès plus facile à ces connaissances. Sinon, il joue à l'autruche qui croit, en exhibant ses cuisses, sauver sa tête enfouie dans le sable.

Et les prophètes à rebours, qui veulent libérer les Québécois en leur conseillant de se limiter aux niveaux les plus rudimentaires de la langue parlée ou écrite en vue d'être plus vrais, plus authentiques et plus près de la nature, s'emploieraient plutôt à prophétiser la libération par le haut, si précisément ils avaient un peu plus de plomb dans la tête, si leur tête était d'aplomb. Il faut avoir assez de plomb dans la tête pour marcher sagement la tête en haut, au lieu de vouloir faire l'original libéré en marchant tout le temps la tête en bas.

Voyons quelques applications pratiques découlant de ces vérités premières.

A) L'une de nos priorités pédagogiques devrait être de rappeler aux étudiants, toujours et en tous lieux, pourquoi l'homme a inventé la parole et l'écriture. Et pourquoi donc? Pour communiquer de façon plus efficace que par le code gestuel des sourds-muets, que par les oeuillades, les caresses, les cris, les coups de pied, la danse, la trompette ou le dessin. Les autres formes de communication sont toutes limitées par leur

spécialisation même. Avec la parole et l'écriture, l'homme peut parler de tout; et s'il a créé cet outil polyvalent, polyphonique, c'est parce que son esprit est polyvalent, polyphonique, et qu'il veut parler de tout.

Ce qui conduit à des applications très pratiques. Si la langue est faite pour communiquer plus clairement la pensée, il s'ensuit que, si je parle de philosophie, de football, de pollution, de physique, de métaphysique, de n'importe quoi, je devrai, pour qu'il y ait communication véritable:

- 1° dire des choses sensées;
- 2° les dire clairement;
- 3° les dire en tenant compte de celui qui reçoit le message.

Exiger, en toutes circonstances, que soi-même et l'étudiant tiennent compte de ces qualités premières du langage, c'est contribuer puissamment au maintien et au progrès de la civilisation. Ne pas en tenir compte, ou considérer que tout cela va de soi, c'est contribuer non moins puissamment à la dégradation du langage et, conséquemment, à la dégradation de la pensée elle-même, de l'homme lui-même.

Sur cette charpente solide, on peut greffer tout le reste. Il peut sembler farfelu de dire que l'homme n'a pas inventé la langue pour éviter les fautes de ponctuation, d'orthographe et de grammaire. Pourtant, si vous invitez les enseignants - et les autres - à tenir compte de la qualité de la langue, la plupart d'entre eux penseront à surveiller ce qu'on appelle « les fautes de français »; et par fautes de français, ils entendent ponctuation, orthographe et grammaire.

Les crimes majeurs contre la langue, ils n'appellent pas ça des fautes de langue ou de français; ils pensent plus ou moins vaguement que ces crimes relèvent de la Justice ou de la psychiatrie. En conséquence, ce n'est pas leur boulot d'amener les étudiants et eux-mêmes à dire clairement des choses sensées. Ils se contentent de « passer » leur matière et que leurs étudiants la leur « repassent » ou *restituent* en surveillant la ponctuation l'orthographe et parfois la grammaire.

B) Si on a compris que la langue est au service de la pensée, communique cette pensée, on ne s'étonnera pas qu'elle soit infiniment complexe et subtile, comme la pensée elle-même. C'est un instrument beaucoup plus raffiné qu'un orchestre symphonique, et la maîtriser n'exige pas moins d'effort que la maîtrise d'un orchestre.

C'est le travail de toute une vie, jamais terminé, toujours à parfaire. Et l'utiliser en virtuose ne suppose pas moins d'intelligence que tous les calculs nécessaires au lancement des fusées, à la compréhension du cancer, à l'organisation du débarquement des Alliés sur les plages de la Normandie en 1944.

Un poème bien construit et signifiant ne suppose pas moins de logique que la construction d'un stade olympique. Et il suppose beaucoup plus d'imagination et de sensibilité.

La langage fait appel à tout l'être humain, à tout ce que l'homme a de plus caractéristique en tant qu'homme. Pour les Grecs, faire de la poésie, c'est faire; c'est l'action de faire par excellence; l'action de faire, et aussi de se faire. À leurs yeux de gens équilibrés, l'homme d'affaires, l'homme qu'on appelle

un homme d'action, celui qui « brasse de grosses affaires », cet homme ne brassait pas grand-chose, comparé au poète qui modelait l'homme, qui faisait l'homme, en modelant sa parole.

Cette échelle de valeurs monte passablement plus haut que l'Empire State Building, la Sun Life et l'American Way of Life. Et encore infiniment plus haut que les cosmonautes en apesanteur dans les espaces infinis.

Comme tout l'art, mais mieux que tous les autres arts, la langue peut exprimer l'homme dans sa totalité d'être créatif, logique, imaginatif et sensitif. La langue a ce merveilleux privilège de pouvoir être d'une précision de bistouri ou de rayon laser quand il s'agit de greffer un coeur, de réparer un cerveau, et par ailleurs elle peut être d'une riche et subtile imprécision de printemps quand il s'agit de suggérer un peu du mystère de la vie et de l'homme.

Sensibiliser l'étudiant à toutes ces possibilités du langage, c'est le sensibiliser à toutes les richesses de son être. Quand il aura compris que le langage parlé ou écrit révèle toutes les qualités et toutes les déficiences de sa personnalité, il sentira le besoin de ne plus parler uniquement comme il marche et d'écrire avec la belle personnalité d'un notaire, d'un annuaire téléphonique ou d'un créateur de guide pour déclaration de revenus.

Il comprendra, par exemple, que le langage poétique fait partie de sa nature, tout autant et beaucoup plus que le langage algébrique ou informatique. Car le langage humain peut parler de tout, alors que le langage des autres sciences ne peut parler que de choses fort limitées et secondaires. Les choses les plus importantes pour l'homme, ce ne sont pas les

mathématiques, les finances, l'administration, la médecine et tout ce qui, pour être important, est tout de même fort secondaire. L'amour, la tristesse, la joie de l'homme sont, en somme beaucoup plus importants que l'électricité, l'administration, la médecine ou le Revenu national brut. Précisément parce que l'homme n'est pas un animal brut.

À ceux qui exigent des trucs pédagogiques, pratiques-efficaces-rentables comme des tournevis, des poteaux, des bretelles ou des brouettes, cette réflexion au niveau des racines apparaîtra bien terre à terre. Reste à voir si la terre, les racines, ne sont pas d'une importance capitale quand on veut obtenir des plantes et des fleurs un peu plus raffinées et productives que les tournevis et les poteaux. Nous errerions de le mieux voir dans les échanges qui vont suivre...

(Présenté au 6^e CONGRÈS MONDIAL de la Fédération internationale des professeurs de français, juillet 1984)

8. RETOUR DE BABEL

Babel, c'est la confusion des langues. Au Québec, la confusion du langage fut sûrement l'un des plus beaux fleurons qui ceignirent nos fronts glorieux. C'est pourquoi Sir Georges-Étienne Cartier, l'un des nôtres que le British Empire fleurit abondamment pour services rendus, disait, sans rire, et le front haut, à la Trudeau: « Le Canadien français est un Anglais qui parle français. » - Et ta soeur ? Est-elle une Anglaise qui ne parle qu'en mongol?

Au Québec toujours, ces dernières années, l'enseignement du français au collégial a connu des chantiers aussi impressionnants que celui de Babel. Les projets de programmes s'accumulent et se contredisent; les propositions des coordonnateurs de la DGEC et de l'assemblée des enseignants, s'entassent et s'annulent. Bref, c'est la pagaille. Annonceuse des lendemains qui chantent ou qui continueront à vagir? La tour s'élève de jour en jour, a fini par se perdre dans les nuages. Le temps est peut-être venu d'en redescendre. Pour se mettre en route vers quelque part.

J'essaierai ici de jeter quelque lumière sur cette Babel. Non pas pour prophétiser, mais pour rappeler quelques vérités simples, révolutionnaires comme le retour à la nature dépolluée et à la marche la tête en haut.

La lante et la pensée

Si on rappelle que l'homme a inventé les langues pour pouvoir communiquer sa pensée et ses sentiments plus efficacement que par les caresses, les grimaces, les soupirs et

les grognements, le mime et les coups de pied, cela peut en étonner plusieurs. D'autres diront que c'est là un truisme indigne de leur considération distinguée et diplômée.

Pourtant, cette idée simple est terriblement exigeante. Comprendre ce qu'un autre me dit; bien comprendre ce que je veux lui dire, et le dire efficacement, voilà un idéal qui ne laisse plus de repos à la paresse et aux voies d'évitement, quand on l'a bien compris; et cela, qu'on soit apprenti ou virtuose. Ce pourrait être l'idéal de Camil Samson, comme ce fut l'idéal de Napoléon et de Shakespeare.

Il bafoue cet idéal-truisme, l'étudiant qui fait dire n'importe quoi à un texte et qui dit lui-même n'importe quoi n'importe comment, avec la sereine illusion qu'il se comprend bien, lui, et que les autres finiront bien par le comprendre, avec un peu de bonne volonté et en lisant entre les lignes plutôt qu'en s'obstinant à lire sur les lignes. La paresse et la confusion mentale érigées en vertu, devenues militantes, et souvent revendiquées de façon agressive au nom de la personnalité et de la liberté!

Mais « l'intellectuel », bien diplômé, qui utilise un vocabulaire pédant et creux, qui cherche à éblouir les simples par d'élégants cercles vicieux où la confusion se déguise en profondeur, lui aussi oublie que le langage a été inventé pour dire. Il parle bien (?), mais ne dit rien, ou brasse de la brume. Belle réussite!

Or, ce crime capital contre le langage, vous le retrouvez partout, et partout en haute estime. Vous voulez être respecté et pris au sérieux? Arrangez-vous pour être incompris: on en conclura que vous êtes profond. À ce niveau sublime et pourri

du langage, un chat n'est plus un chat: ce peut être un ours, Claude Ryan, ou n'importe quoi. Et avec les schizophrènes, tu pourras dire fortement et fièrement: « Mon pays, c'est le Canada; ma patrie, c'est le Québec. » - Et ta soeur?

Voici à ce propos une réflexion salée de Pierre Baillargeon dans Le choix:

En fait, le titre est doublement ironique. Les Médisances de Claude Perrin contiennent surtout des vérités. Ces vérités sont dites poliment, mais en français. Dites en français, elles ne semblent pas sortir de la bouche de l'un d'entre nous et nous blessent d'autant plus. Encore le sens n'en est-il pas saisi par tous. Tant l'esprit et la langue qui en est le véhicule naturel ont été chez nous dissociés.

Relisez « Le bon sens du non » de Laurent Dubois dans Québec français de mai 1980. Lui, M. Dubois, est bien « l'un des nôtres », et sa confusion spectaculaire lui a sûrement mérité l'estime d 60% de ses compatriotes. C'est un énorme succès pour un écrivain.

Si les enseignants du collégial réclament à grands cris de n'enseigner que la littérature; et si le Rapport Lacroix réduit dangereusement les « besoins langagiers » des étudiants à ceux du commerce, de l'industrie, de « la vie courante », ils se font une conception rabougrie du langage humain, les uns par outrecuidance, l'autre par un pseudo-idéal démocratique où la

vente des bottines l'emporte d'emblée sur la poésie de Shakespeare et la musique de Mozart.

Et quand les enseignants ne veulent pas entendre parler d'enseignement correctif ou qu'ils réduisent cet enseignement à des cours de « rattrapage », de « récupération », de « mise à jour », préparatoires ou parallèles aux cours dits sérieux, ils se font de la langue une conception aussi étriquée que dangereuse. Dangereuse parce que étriquée. Aussi étriquée que celle du ministère de l'Éducation qui voudrait, grâce à ces cours de « récupération », guérir les cancers de la langue. Des cataplasmes sur les mollets pour guérir la paralysie du cerveau!

La même aberration se retrouve chez la plupart des professeurs des autres disciplines pour qui corriger la langue, c'est avant tout, et presque exclusivement, tenir compte de l'orthographe et un peu de la syntaxe. C'est ce qu'ils appellent, avec tant d'autres, « les fautes de français ».

Qu'un texte soit obscur ou illogique ne relève pas de leur compétence: ça relève du professeur de français qui souvent, à son tour, croit que ces déficiences relèvent de la philosophie, de l'API (aide pédagogique individuelle), du laboratoire de langue ou du psychiatre.

C'est grâce à cette confusion qu'on a bâti ces dernières années des tests d'évaluation de la langue et des exercices dits correctifs bien plus préoccupés des bobos épidermiques du malade que de ses cancers.

Dans la même logique aveugle, on considérerait comme criminel de dispenser d'un cours complémentaire les étudiants

sérieusement handicapés en français, pour qu'ils consacrent les heures ainsi récupérées à l'apprentissage de leur langue maternelle . « Vous y pensez pas: ces étudiants ont droit à la culture! » C'est ça: la culture, considérée comme un amas de connaissances hétéroclites soutenu par des fondations en ruine!

Ce qui explique aussi que des étudiants puissent « passer » honorablement « à travers » la philosophie, l'histoire, la biologie ou toute autre discipline, alors qu'ils sont presque nuls en français et sont incapables de « passer à travers » un paragraphe de Saint-Exupéry ou du Devoir. C'est à croire que pour comprendre les sciences pures et humaines, il n'est pas nécessaire de comprendre ceux qui en parlent ni non plus de dire soi-même clairement quelque chose de sensé quand on en parle.

Les ravages de la spécialisation

Les étudiants du niveau collégial - dont plus de la moitié baragouinent en pensée et en langue) ont-t-il besoin d'oto-rhino-laryngologistes distingués et de pédicures, ou au contraire de praticiens de la médecine générale? C'est-à-dire: ont-ils surtout besoin de professeurs spécialisés en linguistique, en roman québécois, en poésie, etc., ou de professeurs capables de les initier aux différentes incarnations du langage humain, mais avec toujours une attention particulière accordée à la langue, véhicule de la pensée ?

La spécialisation, fort déplacée à ce niveau des études, fait bien l'affaire des enseignants spécialisés, ainsi sécurisés par les

limites même de leur champ clos : s'ils sortaient de leur ruelle, ils perdraient le nord.

Elle fait beaucoup moins l'affaire des étudiants. Ces derniers sont-ils si avancés qu'ils aient besoin de ce cloisonnement calqué sur l'enseignement universitaire? Et un professeur du niveau collégial qui, après un temps de préparation raisonnable, ne peut passer de l'enseignement de l'essai à celui du roman, du théâtre ou de la poésie, mérite-t-il une mention honorable pour sa spécialisation ou un prix citron pour son cloisonnement?

Cet amour des bornes spécialisées aura des effets désastreux. Pour l'étudiant, à qui on donnera une nourriture très spécialisée, alors qu'il est incapable de conduire sa pensée au terme d'une phrase. Pour l'enseignant qui, tout imbu des prestiges de sa spécialisation, croira indigne de lui d'avoir à réparer les déficiences « primaires » et « secondaires » comme l'incohérence mentale et la dystrophie syntaxique. Magni passus extra viam, dirait saint Augustin: ce qui pourrait se traduire en québécois: de maudites grandes enjambées spectaculaires en dehors de la traque.

Ce qui veut dire, entre autres choses, que le futur programme de français du niveau collégial devrait être conçu en fonction des besoins réels des étudiants et non des besoins spécialisés des enseignants.

Dans ce programme, on pourra étudier tous les genres de messages que l'homme a inventés depuis la nuit des temps. En même temps, on se convaincra de plus en plus que pour communiquer efficacement sa pensée, on a besoin de toutes les ressources de sa langue. Ainsi, on accordera de l'importance à

l'enseignement de la littérature, mais aussi à l'enseignement de la langue dans sa totalité, à l'occasion de tout. Ni spécialisation hors de saison et de raison, ni réduction de la langue à ses aspects les moins importants, ceux que le patronat appelle efficaces-pratiques-rentables.

Dans un tel programme, tout professeur de ce niveau devrait être en mesure de donner, à quelques mois d'avis, l'un ou l'autre des quatre cours de la séquence. S'il ne le peut pas, c'est un incompetent mal spécialisé et qui défend sa grande incompetence au nom des grands principes creux.

Mes remarques, je m'en doute, scandaliseront par leur simplicité, « tant l'esprit et la langue qui en est le véhicule naturel ont été chez nous dissociés ».

(Québec français, février 1981)

9. TOUJOURS CE FAMEUX PROGRAMME CADRE DE FRANÇAIS !

Les directeurs des services pédagogiques (DSP) des cégeps ont donné leur avis sur le nouveau programme de français du collégial, lors d'une réunion tenue le 28 octobre 1983.

De cette position des DSP, je soulignerai deux points: 1) La possibilité de cours supplémentaires en français pour les étudiants plus faibles en français. 2) L'utilité d'un programme commun pour les deux premières sessions des études collégiales.

1. Tout le monde admet que certains étudiants, en nombre tout de même très impressionnant (puisque'ils sont la majorité, selon les sources les plus crédibles), ont besoin d'un régime particulier en langue maternelle. Dans beaucoup de cégeps, on a mis en place, sans trop en parler, par pudeur, différentes opérations de sauvetage ou de récupération, tout l'appareil médical des exercices dits « correctifs ». Mais ces cours de « rattrapage » ne sont pas crédités, donc ne génèrent pas de ressources, donc ne motivent ni les patients ni les thérapeutes locaux.

Une solution toute simple, tellement simple et sensée qu'elle n'a pas encore retenu l'attention des planificateurs ambitieux, c'est que l'étudiant dont la langue est dans un état lamentable, puisse consacrer un ou deux des cours complémentaires à passer de l'analphabétisme relatif à la maîtrise relative de sa langue maternelle, qui lui est indispensable aujourd'hui et qui lui sera encore indispensable demain pour acquérir toutes les autres connaissances. Et que

ces cours soient crédités, au même titre que les autres cours complémentaires.

On a toujours objecté, de façon mesquine, voire absurde, que cet étudiant avait besoin de ces quatre cours complémentaires « pour élargir sa culture ». Un cultivé, inculte en langue maternelle, où avez-vous rencontré cette contradiction ambulante? Élargir sa culture avec n'importe quoi, quand les fondements mêmes de cette culture sont inexistantes ou en ruine! Quand des étudiants hautement et chèrement scolarisés sont incapables de communiquer leur pensée par l'écrit autrement que sous forme d'interjections, de borborygmes ou de bouillie mentale!

Il est évident que ces étudiants sont faibles en tout et qu'ils auraient besoin de récupération dans d'autres domaines; il est évident qu'ils ont déjà à leur disposition quatre cours communs de français, mais l'évidence des évidences, c'est que la langue maternelle n'est pas à mettre au même rang que les autres disciplines, qu'elle est le fondement de l'apprentissage des autres disciplines; et qu'aussi longtemps qu'elle est pitoyable, tout le reste sera pitoyable.

Si on ne comprend pas cette évidence, ou si, dans la pratique, on n'en tient pas compte, c'est qu'on a de la langue maternelle une conception aussi nébuleuse que nuisible, voire criminelle.

**LA LANGUE MATERNELLE N'EST PAS UN COMPLÉMENT;
C'EST UN FONDEMENT.**

La position prise par les DSP semble s'orienter vers cette laborieuse recherche du bon sens. J'y souscris entièrement, et j'espère que, cette fois, les brumes élargies de la culture à vide

se dissiperont au niveau des administrateurs locaux et surtout, là où elles sont le plus denses: au niveau des « hautes instances décisionnelles ».

Quant à savoir ce que serait ce supplément de langue maternelle à donner aux étudiants plus faibles, nourris trop longtemps à L'Enfanlac, au Pablum et au gruau clairnet, qu'il suffise de réaffirmer, pour la centième fois, que la qualité d'une langue, ce n'est pas d'abord d'éviter ce qu'on appelle de façon simpliste « les fautes de français », mais de permettre entre humains la communication efficace de choses sensées. On ne s'achète pas une voiture pour éviter les poteaux, les fossés ou les voies d'évitement: dans la plupart des cas, les gens s'achètent une voiture pour aller quelque part.

Pour corriger ses déficiences majeures en français, il faut donc mettre l'étudiant à tout autre chose que des exercices dits « correctifs » portant sur la ponctuation, l'orthographe, le vocabulaire et la grammaire. Une langue, c'est tout cela, mais, surtout, tout autre chose que cela. Et les déficiences linguistiques de nos jeunes - et de nos moins jeunes - c'est tout cela, mais surtout, tout autre chose que cela: c'est, surtout, une déficience dans la pensée, à la source même du langage.

Et, si le mal est, avant tout, dans la pensée, c'est donc sur la cohérence de la pensée qu'il faut, en priorité, faire porter les exercices correctifs. Qui seront tout autre chose que ces trucs correctifs, même sophistiqués et informatisés comme la méthode CAFÉ de l'Université de Montréal. Ces trucs ou onguents sont comparables à des compresses au beurre d'arachide sur les fesses pour guérir le cancer du cerveau.

Ce sont des outils comparables, tout au plus, à la grammaire et au dictionnaire: ceux-là seuls peuvent se servir utilement de ces outils qui ont déjà acquis la science du doute, qui comprennent déjà suffisamment les structures de leur langue pour ne plus se laisser aller à l'utiliser n'importe comment pour dire n'importe quoi. D'ailleurs, l'expérience a dû vous apprendre que seuls ceux qui ont acquis une certaine maîtrise de la langue, sentent le besoin d'utiliser la grammaire et le dictionnaire. Quand avez-vous vu un barbare linguistique s'imaginer qu'il a besoin d'ouvrir une grammaire ou un dictionnaire ? Il se veut bien au-dessus de ces futilités.

Nos étudiants faibles - et la plupart de nos autres diplômés - utilisent très peu la grammaire et le dictionnaire, précisément parce que les structures fondamentales de leur pensée et de leur langue flottent à la dérive sur l'océan de la confusion.

Ces épaves flottantes, il faut les rassembler, pour en faire quelque chose de cohérent comme la charpente d'une maison ou le squelette d'un corps humain. Et on ne récupère pas les éléments dynamités, déboussolés, de la pensée et de la langue, avec autant de facilité qu'on peut récupérer ses meubles emportés par l'inondation. Il y faut beaucoup plus de temps et d'effort.

Et aussi longtemps que dans les cégeps et ailleurs on n'aura pas la conviction et la volonté fermes de faire de l'apprentissage de la langue maternelle le fondement de tous les autres apprentissages, les professeurs de français, à eux seuls, seront toujours débordés par l'ampleur de l'inondation.

Dans toutes les disciplines, si on surveillait non seulement « les fautes de français », mais surtout la cohérence dans la pensée (le bon sens), et la clarté de l'expression, nous serions sur la bonne voie pour sortir, lentement, des marécages où se trouvent enlisés un trop grand nombre de nos concitoyens scolarisés.

C'est, il me semble, l'une des tâches majeures des DSP et de tous les départements de travailler à un consensus sur cette question fondamentale. Inutile d'ajouter - mais je l'ajoute quand même - que le ministère de l'Éducation devrait travailler dans le même sens, en corrigeant toutes ses pratiques qui ont puissamment contribué à l'éclatement des esprits (par exemple, les examens dits objectifs, les manuels fast food qui changent chaque année et les programmes en pièces détachées).

Il faudrait, sur cette question, une loi 101B. La langue c'est sûrement bien, c'est très bien, c'est même bien. Mais quelle langue? Et qu'est-ce qu'on entend par « qualité de la langue »? Surveille-t-on l'essentiel de la qualité de la langue, quand on surveille surtout les trop fameuses « fautes de français »

2. À la lumière de ce qui vient d'être dit, on comprend qu'on puisse être tenté, comme les DSP l'ont été, de proposer des cours communs de français qui, pendant la première année des études collégiales, porteraient en priorité sur la langue et l'initiation à la littérature. Est-ce là une tentation vicieuse et bornée?

Des cours de langue axés sur la compréhension des textes (pas surtout ceux des banques, du catalogue Sears ou du

Conseil du patronat) et sur l'expression claire d'une pensée sensée, ce n'est pas une exclusivité des niveaux primaire et secondaire. La formule peut être efficace, autant qu'on veut, au niveau universitaire. Ce ne serait donc pas rabaisser l'enseignement collégial que d'enseigner la langue en même temps que la littérature. C'est à croire que, pour certains, avant-gardistes délestés et en orbite, il est possible d'enseigner une littérature qui ne serait ni orale ni écrite! Ou que des étudiants puissent s'initier aux subtilités galantes du structuralisme dans un roman d'Anne Hébert, alors qu'ils voient difficilement où commencent et où finissent leurs propres phrases sans structure!

Et si cet enseignement était un peu plus structuré, même au niveau national, que dans les cours centrifuges récemment proposés par les professeurs des cégeps, il n'y aurait pas là non plus matière à scandale.

Et ce serait peut-être, peut-être même sans doute, tenir compte davantage des besoins réels des étudiants, plutôt que tenir compte surtout des besoins des enseignants surspécialisés, qui tiennent beaucoup à se bâtir des cours d'allure universitaire conçus d'abord pour eux, tout en prétendant, à grands cris, que c'est pour le plus grand bien de la culture des étudiants.

Les intellectuels - et nous en sommes peut-être - ont souvent tendance à vouloir ajuster des têtes imaginaires à des chapeaux réels; autrement dit, à considérer les chapeaux comme plus réels que les têtes qui doivent y entrer. La grille d'analyse marxiste a cette prétention de travailler l'homme de

telle sorte qu'il puisse passer facilement entre les carreaux de la grille. (Je prends ici carreau dans le sens II. 2. que lui donne le petit Robert: « réseau de lignes parallèles et perpendiculaires que l'on reporte sur le modèle à reproduire. »)

Cette façon de procéder n'est pas nécessairement dommageable pour le chapeaux, mais elle peut être tout bonnement néfaste pour les têtes ainsi chapeautées, après avoir été allongées en concombre, gonflées au propane ou aplaties au marteau-pilon.

Ainsi remodelées, les têtes ne risquent pas de déformer les chapeaux idéaux conçus par leurs designers. Priorité: sauver les chapeaux, en répondant à leurs besoins! Quelqu'un a affirmé: « L'homme n'est pas fait pour le sabbat, mais le sabbat pour l'homme. » On peut sûrement dire la même chose de l'homme et de son chapeau, des programmes et des étudiants.

Ce vice de chapelier qui guette tout enseignant venant en ce monde, est-ce impensable qu'il guette aussi les enseignants de nos cégeps? Et dans quelle mesure y succombent-ils quand ils présentent une liste de cours conçus, disent-ils, pour répondre aux besoins des étudiants?

Le ministère de l'Éducation et la DGEC, eux aussi, ont eu la prétention de répondre « aux besoins langagiers de s'éduquant », en réduisant ces besoins à ceux des métiers, de la taverne, de l'épicerie et du lit.

Entre ces deux prétentions désaxées, n'y a-t-il pas place pour quelque chose de plus équilibré? Pour ma part, je crois que c'est non seulement possible mais fort souhaitable.

Et je n'irais pas plus loin. Ce principe admis, qu'on laisse toute liberté aux départements, et même aux individus, de l'incarner. Vouloir plus de précision, sous prétexte, par exemple, qu'en cours de session certains étudiants de Sept-Îles déménagent à Montréal, c'est une préoccupation de frileux. Tout étudiant, même à l'intérieur d'un même cégep, s'il change de professeur au cours d'une même session, doit passer par une période d'adaptation. Cette adaptation est plus douloureuse, j'en conviens, si, en plus de changer de professeur, cet étudiant doit changer de cégep.

Mais vouloir faciliter ces quelques cas d'adaptation en programmant les professeurs pour que, dans le réseau, ils marchent tous au même rythme et selon le même syllabus, c'est non seulement utopique, mais absolument néfaste: on laisserait pratiquement intacts les problèmes d'adaptation de quelques-uns, et on stériliserait pratiquement tout le monde, enseignants et étudiants, grâce au bistouri de la sainte uniformisation efficace-pratique-rentable. Uniformisation bête comme les bottines russes unisexes et les gueules de bois uniformes sur les estrades rouges où trônent, au garde-à-vous, le 1^{er} mai, bien alignées en chiens de faïence gris, les hautes instances du Parti unique pour saluer le défilé des fusées intercontinentales pointées vers des lendemains qui chantent.

Dans la situation actuelle, où, même à l'intérieur d'un seul département, s'affrontent des courants centrifuges, en espérer davantage serait demander la lune ou rêver de Pluton. Et je ne rêve pas du jour où l'on pourrait en espérer davantage: ma liberté de manoeuvre, je n'entends pas la soumettre au bon vouloir des gardes-chiourmes, de quelque grade qu'ils soient.

(Québec français, mars 1984)

10. LE PROGRAMME-CADRE EN QUESTION

Améliorer la langue des Québécois, admirable projet! Encore faut-il ne pas se leurrer de mensonges évidents, au point de départ et en cours de route.

Car si la langue des Québécois est en si piteux état, il y a bien d'autres causes que l'échec relatif du programme-cadre. On nous dit que si les enseignants avaient été mieux préparés à l'application de ce programme et s'ils avaient eu les moyens suffisants, nous n'en serions pas là . C'est à voir, et de près.

Pour améliorer la pomme, on peut, pour un temps ou tout le temps, négliger les prunes, les tomates et les carottes; mais on ne peut négliger ni le pommier, ni l'eau, ni la terre, ni le soleil. La langue d'un peuple, c'est beaucoup plus complexe et fragile que la pomme et le pommier; compter sur le seul PERMAFRA pour l'améliorer, c'est comme vaporiser le pommier aux vitamines, avec l'espoir ingénu d'obtenir des « pommes fameuses ». (1)

I. LES CAUSES

Voyons d'abord certaines causes qui ont contribué et contribuent puissamment à l'avilissement du français au Québec, causes dont les promoteurs de PERMAFRA ne parlent pas: par pudeur? oubli? ignorance? diplomatie? ou parce qu'ils ont voulu limiter leur vision du désastre?

1. La lâcheté du gouvernement

Un gouvernement qui, depuis plus de cent ans, tâtonne comme celui du Québec avant de prendre les décisions qui

s'imposent au sujet de la langue des Québécois, un tel gouvernement avachi est bien mal venu de dire aux enseignants que, s'ils avaient été mieux préparés, l'enseignement du français aurait donné de tout autres résultats.

Que le gouvernement cesse de taponner, qu'il prenne les mesures qui sortiraient de la brume, des équivoques et de la lâcheté. On n'aura pas tout fait en disant que la langue des Québécois est le français; du moins, on aura cessé de mentir quand on parlera de « souveraineté culturelle ».

Un gouvernement qui n'ose pas dire quelle est la langue nationale de son peuple, ça ne s'est pas vu souvent dans l'histoire des civilisations. Des ministres de l'Éducation et des Affaires culturelles qui votent et maintiennent un Bill 63, devraient avoir l'honnêteté de ne plus jamais parler de « souveraineté culturelle » du Québec. Et leur campagne pour améliorer la langue nous paraîtra toujours comme une vaste opération de camouflage hypocrite.

À Sept-Îles, la ville est pavoisée d'anglais; les Anglais n'y apprennent pas le français, et quantité de francophones envoient leurs enfants à l'école anglaise. Les enseignants anglais reçoivent une prime d'éloignement, les enseignants francophones n'en reçoivent pas. Tant de scandales culturels sous les yeux d'un gouvernement complice et qui ose parler de « souveraineté culturelle » !

Et quand on voit avec quel mépris le ministère de l'Éducation traite le problème de la disparité régionale des enseignants de Sept-Îles, il nous apparaît scandaleux qu'avec des solutions PERMAFRA ce ministère fasse semblant de s'intéresser à l'enseignement du français.

Ajoutons - et ce n'est pas un hors-d'oeuvre - que c'est une belle tartufferie de laisser croire qu'on s'intéresse à la langue, ce bien le plus précieux d'un peuple, alors qu'on mène à coups de fourche, de décrets, ceux à qui l'on confie cette noble mission.

2. La médiocrité de l'école

Il n'y a pas que le français de malade dans nos écoles. Dans une école médiocre, bien des choses sont médiocres, tout est médiocre. Nos étudiants sont aussi ignorants en physique, en anglais, en mathématiques et en histoire qu'ils peuvent l'être en français.

Impossible de donner un enseignement de qualité dans un tel climat de médiocrité. Allez faire comprendre l'attribut, le discours indirect ou le fonctionnement du système nerveux du cerveau de la grenouille, à des cerveaux abrutis de passivité, à des esprits énervés, éclatés ou dégoûtés dans une vaste foire aux cancre!

Allez communiquer la passion pour l'excellence à une foule d'individus sachant par expérience qu'avec un travail médiocre ils obtiendront quand même leur fameuse « note de passage » et, du même coup, leur promotion à un niveau d'ignorance supérieure!

Allez convaincre les étudiants que la langue maternelle est leur premier outil de pensée, quand, dans les autres disciplines, on n'en tient pas compte, et quand, à toute fin pratique, le français est mis sur le même pied que tout le reste, quand ce n'est pas en-dessous!

Médiocrité inévitable d'un système scolaire où tout vient d'en haut; où les administrateurs et les commissaires sont ensevelis sous des tonnes de directives tatillonnes; où la direction de l'école a un rôle de manoeuvres qui n'ont pas le temps de penser parce qu'ils « gèrent », et où les enseignants sont les humbles exécutants de ces manoeuvres affolés. Comment former des jeunes à l'esprit sain, avec tout un réseau d'adultes réduits au rôle de courroies de transmission?

3. Les examens du ministère

Ils disparaissent graduellement, mais laissent des traces profondes dans l'esprit des étudiants et des enseignants.

Pendant quinze ans, les examens du ministère ont propagé systématiquement la médiocrité. Il fallait être glorieusement cancre pour rater un examen de français préparé par les « compétences » du ministère. Il n'était surtout pas nécessaire de savoir penser; il n'était même pas nécessaire de savoir écrire: tout au plus suffisait-il de savoir lire, et encore! Pas plus haut que le nombril.

Cet exemple de crétinisme donné par le ministère a déteint sur les enseignants qui sont entrés massivement dans la voie des examens pour sous-doués. Et l'on vit se développer au Québec une vaste industrie d'exams dits objectifs, sur le modèle de ceux du ministère. Industrie rentable, s'il en fut jamais, car les enseignants réclamaient à grands cris ces outils « pédagogiques » qui dispensaient tout le monde de penser... et de corriger. Sans compter que, dans chaque école, il y eut, et il

y a encore, des équipes ferventes de bâtisseurs d'examens abrutissants.

Ces examens qui installaient la médiocrité dans toutes les autres disciplines, ont envahi le domaine de la langue maternelle. Aujourd'hui, la majorité des enseignants et des étudiants sont incapables d'analyser un texte autrement qu'avec les schémas grossiers hérités des examens objectivement débiles.

Où sont les criminels qui ont avachi la pensée et la langue par ces procédés d'ilotes ? Beaucoup ont été promus ou sont restés au ministère de l'Héducation; d'autres sont saupoudrés dans le paysage national et parlent aujourd'hui vertueusement d'améliorer la langue. Comment espérer une réforme de la langue, si ces barbares ont encore la responsabilité de nuire?

4. Professeurs incompétents

Oui. Mais il faut dire qu'on les a stimulés dans cette voie. En leur donnant, à l'École normale et à l'université, un enseignement dévié presque systématiquement de l'essentiel et inspiré par les méthodes didactiques éthérées des extraterrestres de pointe. Grâce à quoi, la moitié d'entre eux ne comprendront jamais la poésie; pourtant, on leur a enseigné la poésie, et ils l'enseignent eux-mêmes. Dans un poème de Baudelaire ou de Gaston Miron, ils seront préoccupés avant tout de découvrir combien de fois le poète emploie tel mode et tel temps, et s'il a une pensée structuraliste ou postmoderniste. Ajoutez que ces intellectuels lisent peu et n'écrivent guère plus. Pour tout dire, ils sont à l'image de « l'élite » québécoise,

de nos ministres, médecins et autres « gens instruits » et bien diplômés.

4. Programme-cadre

Si les enseignants avaient été bien initiés à le donner, et s'ils avaient eu tout l'équipement souhaitable, eh bien! on aurait peut-être sauvé le programme-cadre, mais il n'est pas du tout sûr - il s'en faut même du tout au tout - qu'on aurait sauvé le français.

Le programme-cadre, c'est un truc pédagogique, et un truc aussi néfaste que les examens dits objectifs. Ce n'est pas en rendant les enseignants spécialistes de ce truc qu'on réparera la langue française qui, elle, n'est pas un truc mais l'esprit pensant lui-même, avec toutes ses qualités et défauts.

Ce n'est pas le programme-cadre qu'il faut d'abord améliorer: c'est la qualité de la vie intellectuelle de l'enseignant. Et alors, il verra par lui-même qu'il ne doit pas s'inspirer de ce cadre pour encadrer son esprit et son enseignement.

II. RÉFORME

On veut faire une réforme? À la bonne heure! Mais alors, il faudra y mettre autre chose que le Programme-cadre et la thérapeutique PERMAFRA.

Il faudra d'abord que tous les coupables de la dégradation de la langue - ceux que nous avons signalés plus haut - se mettent de la partie ou soient neutralisés. Je suggère qu'on leur donne un stage de formation intensive d'initiation aux

vérités premières, en les parachutant, avec un minimum d'équipement de survie, dans le Grand Nord. Minimum un an. Le contact avec les banquises, les Inuits et les ours polaires les guérira peut-être en partie de la surchauffe et de l'artificiel.

Il faudra également que les écoles cessent d'être des hauts-lieux de crétinisme intellectuel, où, sous le couvert de la démocratie et du « bien de l'enfant », on érige en idéal la loi du minimum, étayée par tout un mécanisme savant de mensonges.

Il faudra encore que le gouvernement du Québec pose les gestes non équivoques prouvant qu'il y croit, lui, à la langue française. Nous n'attendons pas tout du gouvernement, loin de là. Nous attendons qu'il soit la clef de voûte des efforts individuels et collectifs. Nous attendons qu'au lieu de nous détruire avec des bills à l'anglaise, il vote des lois pour nous défendre à la française.

Ensuite, ou plutôt en même temps, on fera porter la réforme sur les points suivants:

1. Priorité indiscutable donnée au français

Au niveau des écoles, des régionales et du ministère de l'Éducation.

- Dans toutes les disciplines, on exigera qu'étudiants, enseignants et membres de la direction pédagogique pensent en français, parlent en français et écrivent en français.
- Suppression radicale des examens dits objectifs, dans toutes les disciplines. Cela, pour entraîner enseignants et étudiants à exprimer en français tous les aspects de la

réalité, et aussi, tout simplement, pour leur apprendre à penser et à comprendre ce qu'ils disent ou écrivent.

- Si on garde un système de notes, que le français ne soit plus décapité pour prendre son rang aONyme avec toutes les autres disciplines. Qu'il compte pour environ la moitié des points dans tous les « sacrés » profils.

2. Grammaire et analyse

Enseignement systématique de la grammaire et de l'analyse. Et qu'on y mette le temps: au moins 2 périodes sur 5.

Qu'on cesse de se leurrer avec « l'enseignement occasionnel ». Et qu'on ignore les scrupules imbéciles des psychologues ou psychiatres qui se demandent avec angoisse à partir de quel âge un jeune ressent le besoin vital de savoir ce qu'est un attribut ou le subjonctif. Et qui, en conséquence, recommandent de « ne pas tirer sur la tige » et d'attendre que « ça vienne ».

Un enseignement systématique ne sera pas systématiquement efficace. Il le sera, si l'enseignant est intelligent, s'il utilise une méthode intelligente et si l'étudiant est apte à recevoir un enseignement intelligent et adapté.

Que cet enseignement systématique et intelligent de la grammaire et de l'analyse soit donné pendant tout le Secondaire. Chaque année, on verra l'ensemble des phénomènes de la langue, les approfondissant d'un degré à l'autre.

Et il faudra créer ou utiliser les outils appropriés. La méthode Galichet, par exemple, est de loin la meilleure. Et c'est une erreur, croyons-nous, de donner chaque année à l'étudiant un manuel nouveau: qu'il garde le même pendant

toute la durée de ses études secondaires; il apprendra à s'y reconnaître pendant ses études et pour le reste de sa vie, s'il le désire. Il suffira que les explications et les exercices soient gradués. Les éditeurs de manuels se diront pénalisés par cette mesure, mais les élèves et leurs professeurs ne s'en porteront que mieux.

Il est des maîtres qui, sous prétexte qu'on doit subordonner l'enseignement à ce qu'ils appellent des « centres d'intérêt », ont l'invraisemblable idée de faire étudier à leurs élèves les faits grammaticaux en ordre dispersé: aujourd'hui le verbe, parce que le texte libre ou celui de lecture ou d'orthographe qui correspondent au centre d'intérêt en contiennent beaucoup; demain l'adjectif, parce que cette fois celui-ci abonde dans le texte du jour. Et ainsi de suite, quitte à revenir au verbe, à l'adjectif... quand un autre texte en fournira l'occasion. C'est ce qu'on appelle « l'enseignement vivant » de la grammaire. Appliquée à d'autres matières, l'histoire ou l'arithmétique, par exemple, une telle « méthode » paraîtrait fantaisiste, pour ne pas dire absurde. Mais il s'agit de la langue, et, comme on ignore tout des lois qui la régissent, l'on s'imagine qu'elle n'est gouvernée que par des règles tout extérieures et plus ou moins arbitraires. L'ordre dispersé apparaît ici comme l'ordre « naturel » par excellence. (3)

« Il est des maîtres » qui agissent ainsi. Il est des programmes aussi. Quand le programme-cadre se propose

d'implanter cette méthode incohérente au niveau de tout le Québec, il y a de quoi saluer l'avènement ou le progrès du non-sens.

3. Le programme-cadre

Il nous apparaît essentiel que, ni au ministère de l'Éducation ni ailleurs, on ne se mette en tête de « vendre » ce programme ou machin. Car, en vertu d'un vice bien humain, on peut facilement devenir des fanatiques d'une méthode qui se prétend la plus libre du monde.

Actuellement, tu es plus ou moins hérétique - et plus que moins - si tu n'es pas un partisan du programme-cadre. Tu es réactionnaire, et tu t'opposes au progrès, si tu n'adoptes pas les dogmes à la mode. On ne te demande pas tant d'enseigner le français que d'enseigner le programme-cadre. Tu es bien vu, si tu es un fervent de ce « pot » pédagogique, comme tu étais très mal vu, il y a quelques années, si tu disais qu'une école secondaire de 2,000 ou 3,000 élèves, c'est une monstruosité. Pour rompre le charme béat dont ces babels enivraient les gros esprits, il a fallu - ou il faudra - que nous goûtions jusqu'à la nausée les fruits de ces colossaux marchés aux puces.

En un mot, et pour réveiller d'un seul coup tous les « emballés » du - ou dans - le programme-cadre, qu'on se demande si F.-A. Savard, Anne Hébert et Gilles Vigneault bondiraient de joie à la perspective d'avoir le privilège d'enseigner le français selon l'évangile du programme-cadre. Et s'ils taperaient des mains en apprenant qu'on va tout mettre en oeuvre pour l'implanter vigoureusement au Québec.

Pour notre part, nous ne sommes systématiquement ni pour ni contre ce programme. Sans en faire ici une analyse poussée, nous soulignerons les points suivants, où il nous apparaît faible et souvent nuisible.

a) Les thèmes

Qu'on ne se croie pas et qu'on ne soit pas obligé de les choisir pour être « un bon enseignant ». Nous croyons qu'un enseignant qui a quelque personnalité et de la culture, a plus de chance de trouver, en puisant dans son propre patrimoine, des sujets valables de recherche et de réflexion, qu'en se conditionnant le cerveau pour se convaincre de l'importance des thèmes du programme-cadre.

« Oui, mais l'intérêt des étudiants? »

Il n'est pas nécessaire de faire exprès pour choisir des livres plats, des sujets de réflexion plats ou de réflexion plate. Qu'on tienne compte dans une certaine mesure du goût des étudiants, avec cette conviction toutefois que le vote populaire favorisera le plus souvent le médiocre au détriment de la qualité. Au reste, c'est un leurre de croire que les thèmes du programme-cadre sont « vendus » d'avance: l'enseignant doit les « vendre » comme tout autre thème qu'il aurait choisi.

Puisque, de toute façon, sous tous les régimes, sous toutes les latitudes et tout au long des siècles, le rôle de l'adulte enseignant c'est de communiquer aux jeunes un enthousiasme pour des valeurs, il n'est pas interdit de penser qu'il y a plus de profit à « vendre » les valeurs de la santé mentale ou les valeurs de F.-A.Savard, que de vendre les valeurs du vêtement, de la drogue ou de l'habitation.

Si un enseignant a une grande admiration pour les valeurs de Savard, de Jules Fournier, de Gaston Miron ou de Michel Tremblay, il rendra sûrement plus service aux étudiants en les éveillant à ce monde de valeurs qu'en les attelant à des thèmes apparemment plus concrets et utiles pour lesquels il n'éprouve lui-même qu'un enthousiasme très modéré, c'est-à-dire celui qu'un homme normal accorde dans la vie à l'habitation, au vêtement, à l'urbanisme, aux sports, aux âges de la vie...

b) Le cloisonnement

C'est une manie stérilisante de classer la vie dans des tiroirs ou de la couler dans des boîtes de conserve. Le programme-cadre a de ces manies. En voici quelques-unes:

* Étudier un thème pendant un mois, deux mois, puis le mettre dans les tiroirs et n'en plus parler. À ce rythme, on sauve l'efficacité simpliste, c'est-à-dire qu'on voit un plus grand nombre de thèmes et qu'on se donne la bonne impression de les mener à terme.

Mais une autre façon de procéder donnerait sans doute de bien meilleurs résultats: voir seulement quelques thèmes et les garder comme sujets de réflexion pendant toute une année. Dans l'industrie, on considère qu'« un Caramel n'est jamais entièrement fini tant qu'il n'est pas complètement terminé »; oui, mais même si nos polyvalentes s'inspirent largement des usines et de l'industrie, ce n'est pas une raison pour que le programme-cadre encourage cette pédagogie de Caramel.

Et cet autre cloisonnement, celui des genres littéraires, hérité, lui aussi, d'une pédagogie industrielle ou universitaire: un semestre pour la poésie, un semestre pour le roman, un

semestre pour le théâtre, etc. Le conte en Secondaire III, la nouvelle en Secondaire IV, le roman en Secondaire V. Pourquoi? Pour imiter le cégep et l'université où fonctionnent ces tiroirs? Comme si la poésie, le conte, le théâtre ou le roman ne devaient pas se voir tout au long du Secondaire!

c) Le cheminement chinois

Vive les Chinois! Pourvu qu'ils soient des Chinois. Car, chez d'authentiques Chinois, les chinoiseries portent fruit. Mais les chinoiseries du programme-cadre, c'est autre chose.

C'est une somme effrayante de choses qu'il faut savoir, de principes à posséder, de courroies à bien agencer pour être un bon programmé-cadré. On pense à Holiday Magic qui donne à ses vendeurs des cours de personnalité pour en faire des héros du commerce.

Qui de nous n'a vu des jeunes enseignants pris de panique à la perspective d'avoir à « se lancer » dans le programme-cadre? Et ils ont bien raison: l'aventure est aussi difficile et complexe que celle de naviguer à voile sur la Mer de la Tranquillité.

Ces nouveaux venus réclament donc les directives du ministère de l'Éducation qui, en ce domaine comme dans tous les autres, sont volumineuses, éparpillées et contradictoires. Pour les consoler et encourager, ON leur dit que le programme-cadre, c'est avant tout un esprit; alors, ils cherchent à repérer dans le volumineux programme-cadre et la pile des directives qui l'accompagnent cet esprit dont on peut dire, comme dans le cas de l'autre Esprit, que « nul ne sait d'où il vient et où il va. »

Si c'est un esprit, le programme-cadre, c'est aussi, surtout, un grand nombre de manoeuvres difficiles à faire: mise en situation, exploitation, etc. Le pauvre enseignant, novice ou vétéran, ne sait où donner de la tête: il implore qu'on lui donne une boussole et des béquilles; il exige qu'on lui apprenne comment exploiter un thème pour être fidèle à l'esprit. En désespoir de cause, il ira jusqu'à supplier qu'on lui prépare un cours - oui, jusque là ! - incarnant toutes les exigences ineffables de ce mystérieux esprit.

Tant d'énergies que l'enseignant pourrait dépenser beaucoup plus utilement à apprendre et à faire apprendre du français!

d) Animation ou enseignement du français?

Ce n'est pas par hasard que PERMAFRA suggère de donner des cours d'animation aux professeurs de français en vue de les rendre aptes à « délivrer » le programme-cadre. Cela entre dans la philosophie globale du ministère de l'Éducation: transformer les écoles en « milieux de vie occupationnels » . La fréquentation de l'école étant obligatoire, de même que la présence aux cours, il s'agit de trouver toutes sortes de techniques, s'inspirant à la fois de la psychologie de Pavlov et du terrorisme, pour occuper cette masse aussi turbulente qu'anonyme, et réussir à lui faire passer le temps. On ne parle pas de « tuer le temps », expression qui pourtant serait beaucoup plus juste, car la mort, ça fait encore peur à bien du monde.

Cette école devenue une éléphantinesque garderie a besoin, évidemment, d'un maximum d'animateurs, de surveillants, de

spécialistes en « activités occupationnelles » ou « intégrées », sans parler des orienteurs professionnels et des psychologues. On a pensé, jadis, que les tuteurs pourraient jouer tous ces rôles. Puisqu'ils ont failli à la tâche, on a pensé aux « activités intégrées » ou aux « aires ouvertes ». L'organisme malade des patients ayant rejeté toutes ces potions magiques, on demande maintenant aux professeurs de français de prendre la relève, puisqu'ils sont à peu près les seuls à « rejoindre » toute la clientèle des désœuvrés.

e) Tout est possible

« Mais oui! Tout est possible avec le programme-cadre. Voulez-vous faire de la grammaire et de l'analyse? Rien ne vous l'interdit. Vous voulez étudier les auteurs? Bravo! Allez-y! Vous prétendez qu'il est urgent d'apprendre aux étudiants à penser et à raisonner autrement que des tambours? C'est plus inquiétant, mais c'est possible. Dans ce dernier cas, vous devrez tout de même prendre bien garde de ne pas trop insister là-dessus, au détriment de choses plus importantes. Mais enfin, l'esprit du programme-cadre ne s'oppose pas, en principe, à ce que, à l'occasion, vous essayiez, à vos risques et périls, de faire réfléchir vos élèves. »

Tout est possible, oui. En théorie. Mais allez voir ce que deviennent la grammaire, l'analyse et l'étude des auteurs, si un enseignant prend au sérieux le programme-cadre. Ayant à faire du bricolage, des mises en situation, des sondages, du découpage, des enquêtes audio-visuelles, de l'animation d'équipes travaillant aux antipodes les unes des autres, il devient vite débordé sur sa gauche et sur sa droite; son centre

craque, ses réserves s'épuisent, et bientôt grammaire, analyse, auteurs et tous les autres possibles flottent épars dans l'immense plaine inondée.

Dans cette débâcle d'une telle ampleur, il faudrait un stratège de génie pour sauver les hommes, la cavalerie, l'artillerie, les fusils, les bagages et le bon sens. Comme il y a peu de stratèges géniaux, la plupart de ces expéditeurs de Russie se soldent par des débandades spectaculaires et l'apothéose de la bouillie mentale.

**Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires?
 Ö flots, que vous savez de lugubres histoires!
 Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
 Vous vous les racontez en montant les marées,
 Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
 Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !**
 (Victor Hugo, Oceano Nox)

Tout le poème est à lire et méditer, le soir, à genoux, par ceux qui ont le don des correspondances.

« Car la grammaire sera bientôt une chose aussi oubliée que la raison. » Quand vous écoutez les exposés oraux de vos élèves et que vous vous penchez sur leurs travaux dits « de recherche », vous vous rendez compte que cette prophétie de Baudelaire s'est réalisée, et dans une mesure qu'il lui aurait été bien difficile de prévoir en 1850.

f) Les réussites

« Mais il y en a qui réussissent très bien avec ce programme-cadre! » C'est bien possible; autrement, il faudrait désespérer des espèces enseignante et étudiante.

De même qu'il y en a un certain nombre qui réussissent à former les esprits en dehors des cadres du programme-cadre. Les fondateurs des écoles littéraires ou artistiques, comme les fondateurs d'empires, sont habituellement des hommes passionnés et intelligents. Intelligents et passionnés, ils font produire des chefs-d'oeuvre à leur credo littéraire ou artistique ou politique, là où leurs adeptes installeront le conformisme et la médiocrité. Autrement dit, les créateurs valables sont beaucoup plus grands que leur credo, alors que leurs disciples, imitateurs plus ou moins serviles, sont beaucoup plus petits que les grandes idées qu'ils professent.

De là, on peut conclure bien des choses sages ou insensées. L'une des conclusions sages serait de dire que si le professeur est intelligent, passionné et compétent, on pourrait le dispenser de programme, de manuels et de tous les agents extérieurs. Une des conclusions insensées serait de dire qu'une méthode de grammaire ou d'analyse en vaut une autre, et qu'on peut remplacer Malraux par Kirkland-Casgrain.

Quand on parle comme ça, il se trouve bien des gens pour vous rappeler que vous êtes un idéaliste. Tout dépend à quelle hauteur on situe l'idéal, et surtout ce qu'on entend par idéal. Dès que vous vous exprimez par des images, par exemple, la moitié au moins des gens vous accusent de n'être pas sérieux, d'être un idéaliste décroché de la réalité. - Et ta soeur, qu'en pense-t-elle?

III. RÉFORME

La brève analyse qui précède fait voir un peu ce qu'il faut mettre en oeuvre pour améliorer l'enseignement du français. Bien autre chose qu'un cours de 30 crédits monnayables ou pas.

Mais puisque l'on songe à des cours de formation pour les professeurs de français, voyons un peu ce qu'ils pourraient être.

1. Ce qu'ils ne doivent pas être

Sous prétexte d'être savante, ouverte, dans l'vent, cette formation ne doit pas être faite de beaux paravents, destinés, une fois de plus, à faire oublier l'essentiel: améliorer l'esprit en vue d'améliorer la langue; et vice versa.

Qu'on remise avec soin dans les tiroirs de l'université les cours en docimologie, en sociologie, en dynamique de groupe, en maniement des instruments audio-visuels, en linguistique, en psychologie de l'enfance et autres bisouneries du même acabit.

L'essentiel, l'utile pour lui dans tout cela, l'enseignant du Secondaire peut l'apprendre par lui-même, par la lecture, par l'expérience et par de bonnes excursions en raquettes dans les fonds d'aulne et les cédrières (mot qui devrait être depuis longtemps au dictionnaire québécois). D'autant plus que ces cours portant sur les thèmes mentionnés plus haut s'inspireraient vraisemblablement des méthodes américaines, à la Marcus Welby ou à la manière du Cher oncle Bill.

2. Ce qu'ils pourraient être

a) Une étude intelligente et approfondie de la grammaire et de l'analyse, c'est-à-dire de la langue, à partir d'une méthode intelligente, entre autres, celle de Galichet. Par exemple, pour chacune des fonctions grammaticales, le futur enseignant aurait à trouver une définition exacte mais personnelle, et il composerait lui-même les exercices propres à rendre les étudiants habiles dans le maniement de ces fonctions.

Un tel travail de réflexion et de création mettrait de l'ordre dans bien des boutiques.

Si l'enseignant ne peut pas expliquer intelligemment l'attribut, il s'attribue une compétence qu'il n'a pas pour enseigner le français ou la philosophie, ou pour être député, directeur d'école ou ministre de l'Éducation.

De telles prises de conscience seraient plus salutaires qu'une foule d'autres recherches apparemment plus sérieuses et dites de niveau universitaire. (4)

C'est vrai de la grammaire; c'est vrai de l'analyse; c'est vrai de tout. Est-ce assez simple? Il faut connaître la langue française pour l'enseigner. Bon slogan pour les professeurs de français, de la maternelle à l'université inclusivement. Et mieux on la possède, plus ouvert, vivant et fécond sera l'enseignement qu'on en donne.

Alors, les cours de formation des maîtres doivent avoir pour premier objectif de leur apprendre du français. Voilà encore une vérité première qu'on relègue trop souvent au

troisième plan, par ignorance, par fatuité ou parce qu'on la prend pour acquise.

Où trouver les maîtres possédant une culture suffisante de la langue pour être les guides des professeurs de français dans leur travail de perfectionnement? Ils sont rares. Car il faut ici de la science, ce qui est déjà peu fréquent, mais aussi beaucoup de clarté, de souplesse, de sensibilité, d'imagination. Autrement dit, il faut un esprit possédant les qualités mêmes du génie français, de la langue française.

C'est dire que bon nombre de licenciés ou de docteurs ès lettres sont à exclure, parce qu'ils n'ont de la langue qu'une connaissance artificielle, extérieure, faite de références, d'expressions d'autant plus creuses qu'elles se veulent alambiquées et pédantes. Dans les oreilles de ces mannequins, un vers d'Alain Grandbois ou de Baudelaire n'éveillera jamais que des échos linguistiques ou morphologiques. Une image de Miron, d'Anne Hébert ou de Savard ne fera se lever dans leur imagination stéréotypée que la poussière des figures de style.

Il faudrait pouvoir intéresser à cette cause ceux des Québécois qui ont le français dans le sang, des Savard, des Miron, des Anne Hébert, des Vigneault. Ministre de l'Éducation du Québec, c'est d'abord à des gens de cette qualité que je m'adresserais pour leur demander comment ils

conçoivent l'enseignement d'une langue qu'eux-mêmes possèdent d'une façon éminente. Leurs conseils m'apparaîtraient beaucoup plus précieux que ceux de tous les autres, savamment diplômés ou pas, dont la langue parlée ou écrite porte les signes évidents de la stérilité.

b) Cette entreprise de perfectionnement de l'esprit enseignant devrait comporter aussi une bonne dose d'étude de textes, tant de prose que de poésie. L'objectif: briser les moules stériles d'une interprétation infantile des textes avec un nombre imposant de questions qui permettent de tourner en cercles vicieux autour d'un texte, sans jamais y entrer.

Les examens du ministère de l'Éducation excellent dans cette pratique de diversion: sur un texte de trente lignes de Victor Hugo, on pose cinquante questions centrifuges auxquelles le candidat répond par des oui ou des non. Quand l'étudiant a répondu à toutes les questions sur ce texte, il ne le comprend pas plus que quand il est entré dans la salle d'examens.

L'objectif, cette fois, serait d'entrer dans le texte et de n'en pas sortir, avant d'avoir compris de quoi parle l'auteur. Après plusieurs expériences de ce genre, il y aurait moins à craindre que l'étude des oeuvres soit un entraînement efficace à la stérilité mentale.

De telles exigences portant sur l'essentiel permettraient également de mettre en lumière l'imposture d'un certain nombre des exigences du ministère de l'Éducation. Exigence, par exemple, d'un diplôme en linguistique pour enseigner le français au Secondaire ou au Collégial. Exigence bête qui rendrait Yves Thériault, Victor Hugo et Gilles Vigneault inaptes à expliquer leurs propres oeuvres, parce qu'ils n'ont pas leur ceinture de linguistique, les pauvres! Alors que les stériles, bardés de linguistique, de sociologie, de docimologie et d'audio-visuel, pourront, eux, circuler dans les jardins de la littérature et les transformer en désert, sous le regard « normatif » et complice du ministère de l'Éducation.

Et caetera...

1. Ceux qui n'aiment pas les images, peuvent arrêter ici la lecture de ce texte et se plonger dans des études « sérieuses », bien étoffées de « Considérant que », de « Nous proposons que » et de citations empruntées aux socio-industriopsychologues américains.

2. « Le seul malheur, pour votre thèse, c'est que le langage, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, n'est pas du tout ce que vous imaginez. C'est qu'il n'est rien, au contraire et encore une fois, qui nous soit plus intime et, en quelque sorte plus consubstantiel, rien qui tienne davantage à la nature particulière de notre être pensant, ni qui en dépende

plus étroitement. C'est qu'enfin, tout de même et aussi nécessairement que tel fruit pousse sur tel arbre et non sur tel autre, le langage - le vôtre, le mien, celui du voisin - ne saurait, en dernière analyse et malgré qu'on en eût, que reproduire jusque dans les plus intimes nuances, les qualités et défauts d'esprit de l'homme qui le parle. Vouz voulez, mon cher Montigny, chager mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau! »

(Jules Fournier, La langue française au Canada)

3. Georges Galichet, Méthologie grammaticale

4. « Certains s'imaginent que les déficiences de notre enseignement grammatical viennent d'un manque de savoir-faire. Ils pensent qu'en perfectionnant les procédés pédagogiques, en illustrant, en enjolivant les manuels de grammaire, en multipliant les procédés destinés à rendre cet enseignement concret, l'on parviendra à sortir de ce marasme, à redonner intérêt et valeur éducative à cet enseignement.

« Ils oublient que la pédagogie vraie d'une discipline ne consiste pas dans une simple habileté de présentation, mais d'abord et surtout dans la pleine possession de cette discipline. Dans mes tournées d'inspection, chaque fois qu'une leçon de grammaire m'a paru manquée, cela était dû à l'insuffisance de culture grammaticale du maître beaucoup plus qu'à des maladresses d'exposition. Autrement dit, la méthodologie pédagogique doit s'appuyer fortement sur la méthodologie scientifique de la discipline qu'on enseigne, sous peine de se réduire à un vain fatras et de fausser

l'esprit. C'est d'ailleurs la condition pour que la méthodologie soit solide et efficace. Comme le dit Vinet: « C'est lorsqu'on est savant qu'on est le plus capable d'être simple. » Personne ne contestera, je pense, que la première condition pour enseigner convenablement la grammaire est de posséder une vraie culture grammaticale. » (Georges Galichet)

(Québec français, mars 1974)

11 . FAUT-IL ENSEIGNER LE FRANÇAIS ?

Les Québécois, nous dit-on, sont préoccupés par l'état de santé de leur langue maternelle. Est-ce vrai? Ils veulent (?) bien travailler en français; mais sont-ils prêts à travailler leur français? Ils veulent que le gouvernement protège leur langue; mais sont-ils convaincus qu'eux d'abord doivent la protéger, en l'apprenant? Les deux tiers de nos élèves du cégep suivraient-ils des cours de français, s'ils n'étaient pas obligés de les suivre? Et ils suivent leurs cours de français, loin derrière leurs cours importants. Tous les professeurs, dans toutes les disciplines, enseignent-ils en français ou en sabir? Et enseignent-ils le français à leurs élèves? Et les professeurs de français de tous les niveaux sont-ils convaincus qu'ils doivent d'abord enseigner le français?

On s'est rendu à l'évidence que l'enseignement du français - et de tout le reste - dans notre réseau scolaire, était en piteux état. C'était plus qu'évident depuis fort longtemps. Alertées, bousculées par l'opinion publique, les « instances décisionnelles » se sont enfin rendues à l'évidence et ont pensé à des manoeuvres de sauvetage national. Désormais, elles veulent bien faire du français une priorité. Elles parlent et agissent en ce sens.

Mais on peut bien de demander si des gens qui comprennent avec un tel retard des questions aussi élémentaires et fondamentales, agiront pour les bonnes raisons et prendront les bons moyens, quand enfin l'urgence les force à se lever. Les conversions, en ce domaine, sont rares. Quand on a cultivé si longtemps l'indolence et l'aveuglement face à la

langue, il serait presque miraculeux qu'on en découvre si rapidement l'importance.

La « réforme »

On m'affirme que sur cette question la ministre a des idées très claires. Elle les a clairement exprimées, et elle entend mener une politique claire et ferme.

Oui, mais elle aura d'abord à convaincre à peu près tout le monde, et même les professeurs de français. Par exemple, ceux du niveau collégial, dont un bon nombre - disons la majorité - se sont crus et même proclamés dispensés d'enseigner la langue. « Parce que nous sommes des professeurs de littérature! ». Ils auraient pu ajouter, s'ils avaient été un peu plus lucides: « Et la littérature, ce n'est pas la langue: on peut très bien avoir de la littérature, sans nécessairement avoir de langue... » Par ignorance ou arrogance, ils croient que la langue appartient aux niveaux primaire et secondaire. Après, on passe à des choses plus utiles, sérieuses et valorisantes.

La réforme en cours les obligera à s'occuper désormais de la langue. Le feront-ils? Peut-être Mais en cherchant des abris fiscaux de tous genres. Car, pour un grand nombre (la majorité?), cette obligation sera ressentie comme un impôt plus ou moins justifié, une autre TPS plus ou moins odieuse. Un peu à la manière des professeurs des autres disciplines qui se croient pénalisés s'ils ont à corriger le français dans les travaux de leurs élèves. « La philo, les maths, les soins infirmiers, c'est pas du français! » Combien de professeurs de français ont dit, disent et diront encore: « La littérature, ce n'est pas la langue! » Et ils continueront à corriger le français,

à l'occasion, comme au Québec, depuis vint-cinq ans, on enseigne la grammaire et l'analyse, à l'occasion. Un enseignement occasionnel, et non pas un enseignement systématique. Avec des résultats très occasionnels.

Et avec ce résultat global que nos écoles secondaires, nos cégeps et nos universités produisent des diplômés dont la majorité sont d'une ignorance crasse en français, et le démontrent brillamment, non seulement à l'occasion, mais en toutes circonstances. On me dit que, cette année, 30,000 de nos étudiants universitaires, pourtant bien diplômés par nos cégeps, devront reprendre le petit test d'entrée en français exigé par les universités. Québec sait faire ! et se dit: Faut l'faire ! Et il le fait.

Former l'esprit

Pourquoi cette inconscience collective? Parce qu'on se fait de l'enseignement de la langue une conception des plus infantiles. On croit, presque, que le but premier de l'enseignement de la langue maternelle, c'est d'éviter les fautes de ponctuation, d'*ortographe* et de grammaire. Mais, sapristi! l'homme n'a pas inventé la langue pour surveiller les fautes de langue. Il l'a inventée pour communiquer sa pensée sur tout, avec sa profondeur, sa richesse, sa rigueur et ses subtilités.

Le sait-on: la langue est la plus prodigieuse création de la pensée humaine? Nulle autre création humaine ne traduit mieux l'éminente dignité de l'intelligence humaine. Nulle autre n'est aussi apte à saisir tous les aspects de la réalité intérieure et extérieure, avec plus de rigueur et de souplesse. La

merveille qu'est la navette spatiale, c'est peu, comparée à la géniale création de la langue.

La langue peut danser, mieux que tous les danseurs cinq étoiles. Elle peut chanter, mieux que le violon, et voler, mieux que l'hirondelle. Sculpter, aussi bien que Michel-Ange et Maillol. Analyser et célébrer l'homme, infiniment mieux que toutes les sciences conjuguées. Tout peindre, et mieux que Vermeer, Matisse et Pellan.

Et dans les grands événements de la vie d'un peuple, tragiques ou exaltants, c'est encore la langue qui est le plus efficace outil d'action: le verbe de Churchill, le verbe de De Gaulle. Un chef d'État, débile en langue parlée ou écrite, est un chef in-signifiant, peu électrisant; même si son slogan est l'électricité. Car la qualité de la langue est le miroir fidèle, impitoyablement fidèle, de la qualité de l'esprit, de l'être profond, le tien et le mien. C'est dur (?) à encaisser. Mais il faut l'encaisser; sous peine d'être in-signifiant, c'est-à-dire privé de sens, de signification.

Si cela est vrai, une conclusion s'impose. Et c'est précisément cette conclusion, évidente comme le Saint-Laurent, qu'on perd généralement de vue dans les discussions portant sur la langue.

C'EST QUE RIEN N'EST PLUS APTE À FORMER L'ESPRIT, À TOUS LES NIVEAUX DE L'ENSEIGNEMENT, QU'UNE ÉTUDE SYSTÉMATIQUE DE LA PLUS GÉNIALE CRÉATION DE L'ESPRIT HUMAIN.

Nous voilà bien loin des discours habituels sur la langue. On dit un peu tout sur l'utilité de la langue, sauf précisément cela.

Le disant, je fais figure de Martien, de sectaire, d'élitiste, bref, de cinglé. Qui me croira si je dis que comprendre exactement le mécanisme de l'attribut et le pourquoi du mode subjonctif apporte à l'esprit une rigueur et une souplesse plus grande que la compréhension de l'économie, de la physique ou de la pensée d'un illustre philosophe sensé? (Et je soutiens fermement, effrontément, que la pensée d'un philosophe ne peut pas être sensée, si ce philosophe ne sait trop quoi penser de l'attribut et s'il n'arrive pas à savoir pourquoi il y a un mode subjonctif en français.)

Toute activité, y compris la plus manuelle, peut développer l'esprit; si elle est faite intelligemment. Mais quand j'étudie intelligemment ma langue maternelle, c'est comme si je travaillais directement sur mon intelligence, pour la former et réformer. Dans la plupart des autres activités, j'applique mon intelligence à quelque chose d'extérieur à elle-même; ici, j'utilise mon intelligence pour former mon intelligence. Non pas directement, certes, mais par l'intermédiaire de la langue qui, elle, est en dépendance étroite de l'intelligence, puisqu'elle en est la plus fidèle des incarnations.

Si j'analyse une phrase de Pascal, avec ses dix-huit subordonnées aux fonctions imbriquées les unes dans les autres ou greffées sur la principale, et avec cette principale sectionnée en de multiples tronçons, je fais un travail plus efficace pour me former à la rigueur et à la subtilité que toute

autre analyse portant, par exemple, sur la psychologie des personnages, l'intrigue, le message d'une oeuvre.

Disons plus: si je n'arrive pas, dans un texte, à maîtriser d'abord la langue utilisée, les autres opérations faites sur le texte auront toutes les chances de tuer ce texte: en lui faisant dire n'importe quoi. Je peux, évidemment, me dispenser de ce travail, en me fiant à mon instinct, au Hasard, c'est-à-dire à l'à-peu-près. C'est à peu près ce que l'on fait, quand on se croit dispensé de travailler en priorité la langue. C'est un peu comme analyser un tableau, sans trop se préoccuper, sinon à l'occasion, des couleurs, des formes et de la composition de ce tableau.

Certes, la langue sert dans tous les domaines, comme outil d'appréhension, de compréhension. Elle est donc éminemment pratique. Et ses applications pratiques ont toutes leur importance. Mais l'enseigner pour elle-même garde sa priorité. On étudie la science, pour en tirer des applications pratiques. Mais on l'étudie d'abord pour elle-même. Et c'est encore en l'étudiant pour elle-même qu'on se donne les meilleures garanties d'en tirer des résultats pratiques valables. Le scientifique à l'état pur précède toujours l'ingénieur et le technicien. Est-il criminel d'appliquer le même raisonnement à la langue?

M'en servir dans tous les domaines, c'est bien. Mais l'apprendre, avant de m'en servir et pour pouvoir mieux m'en servir, n'est-ce pas bon sens élémentaire? Au Québec, on veut bien se servir de la langue, mais sans l'apprendre ni l'enseigner.

On signale, par exemple, que nos élèves de tous les niveaux - et nos diplômés d'université - font un usage fantaisiste, abracadabrant, de la virgule. Mais, pour maîtriser la virgule et, bien évidemment, tout le reste, il faut maîtriser la nature des mots, leurs fonctions, et surtout la structure de la phrase (et de la pensée). Si, comme c'est le cas chez nous, on enseigne tout cela à l'occasion et en vitesse, on se retrouve, en toute occasion, avec une ponctuation hystérique et une syntaxe grisée de schizophrénie.

Et ainsi de tout le reste, y compris, et surtout, de l'aptitude à lire et écrire autrement qu'avec les seuls yeux ou entre les lignes. Si le tronc et les racines de l'arbre sont gravement atteints, disloqués, réduits à l'état de compost cancéreux, il est vain et grotesque de vouloir soigner une à une toutes les feuilles cancéreuses produites par le cerveau cancéreux.

Soignez un million de feuilles malades, et vous n'aurez pas fait grand-chose, plus précisément rien, pour soigner le tronc et les racines cancéreuses: ils continueront, sereinement, à produire en surabondance des feuilles et des fruits cancéreux. Or, la grammaire et l'analyse, qui structurent le cerveau, voilà précisément ce que nos enseignants ont pris comme credo d'enseigner seulement à l'occasion.

Au Québec, un de ces jours de début de lucidité, ON eut l'envie de recycler les professeurs de français. Bravo! Mais en quoi consistait le recyclage? Et c'est ici que le non-sens revient au galop. Cours de pédagogie selon Montessori, Piaget ou Ogino-Knauss; cours de taxonomie pour bâtir des examens dits objectifs, objectivement débiles; cours de maniement des gadgets audiovisuels; cours de psychologie, de la phase anale à

la phase sénile. Cours de français? Si peu que point. Des oscars pédagogiques de ce genre, nous en avons des douzaines à notre crédit. À notre débit, nous avons, entre autres produits finis, 30,000 analphabètes de niveau universitaire pour la seule année en cours. Faut l'faire! Et ON l'a fait.

Une priorité

Certes, il faut faire lire, beaucoup, et pas n'importe quoi, mais le meilleur. Il faut faire écrire, beaucoup, et corriger, beaucoup. J'en suis convaincu, et je le fais, autant que quiconque, et beaucoup plus que la majorité.

Mais je fais partie de la très petite minorité qui fait aussi étudier la langue pour elle-même. Le temps manque? Pas au secondaire, si on utilise utilement, intelligemment et avec des méthodes intelligentes, le temps disponible. Par exemple, si on éliminait ces quatre heures/semaine consacrées à l'initiation au civisme ou à quelque chose du genre, où le jeune apprend, entre autres choses précieuses pour la formation de son esprit, comment faire un gâteau qui réjouira sa mère à l'occasion de la fête des mères.

Au collégial, le temps accordé à la langue maternelle n'est pas encore celui que l'on croit bon d'allouer aux « choses sérieuses », c'est-à-dire aux sciences et à la concentration. Cette fameuse concentration qui hypnotise l'esprit des étudiants et des autres, et qui les concentre comme dans un puits ou trou étroit et profond, qui fait oublier ou négliger tout ce qui peut exister hors et autour du trou. Le « champ de concentration » se transforme automatiquement en « camp de concentration », et, par surcroît, concentration sur le

secondaire. Qui relègue en particulier la langue au deuxième ou troisième plan.

Cette mentalité concentrationnaire, chauffée à blanc par le combustible de toute l'organisation des programmes, des cours et des travaux, étouffe tous les appels, si vertueux, pathétiques et désespérés soient-ils, à la formation générale.

Ce qui accroche un joli bémol à l'intention de faire respecter la langue maternelle. Le premier respect, ce serait de lui donner une nette priorité, et d'exiger qu'on l'enseigne. On n'en est pas rendu là. Mais au diable vauvert.

Si le temps manque, consacrer le temps disponible à enseigner d'abord sérieusement la langue, à tous les niveaux d'enseignement. Mais on fait presque systématiquement le contraire, non pas faute de temps, mais faute de comprendre ce que j'essaie, difficilement, de faire comprendre ici, un peu comme celui qui essaie de faire admirer la mer au désabusé criminel qui dit, sûr de son droit: « Ya rien là, stie! »

Car, une fois de plus, je parle probablement dans le désert, ou sur la mer, loin au large. Au Québec, après les réformes en cours, ON continuera probablement à bousiller, en toute sérénité et impunité, l'enseignement de la langue; comme ON l'a bousillé, avant et pendant.

Comme, en Haïti, on bousille la propreté élémentaire et la démocratie. Il n'est pas encore né, semble-t-il, celui qui réussira à faire comprendre aux Haïtiens que quarante-cinq partis politiques, c'est beaucoup, beaucoup trop, pour un si petit pays, et qu'avant de présenter trente-quatre candidats à la présidence du pays, il serait bien plus utile d'essayer de

trouver, pour son quartier ou son village, un seul candidat capable d'apprendre à quatre de ses voisins à ne pas jeter leurs ordures dans la rue.

Au Québec, nous avons à peu près le même travail à faire pour redonner à la langue sa propreté. La rigueur de la pensée et de la langue suppose un travail méthodique, exigeant, acharné. C'est loin de nos habitudes mentales, et ça se greffe difficilement sur notre caractère mou qui attend, mollement, qu'ON lui donne son autonomie. T'sé z'veu dire?

(Association québécoise de pédagogie collégiale, décembre 1993)

12 . OH ! LA LANGUE ?

Au sujet de la langue, comme de tout le reste, tous commencent par penser ce qu'ON en pense: pas grand-chose, n'importe quoi. Pour en venir un jour, peut-être, à penser autre chose que ce qu'ON en pense, puisqu'un ON, ça ne pense pas, je pense. Et toi, qu'en penses-tu?

On me donne cinquante lignes pour dire ce que JE en pense. JE peut donc, tout au plus, aligner ici quelques lapalissades. Je me console, sans trop d'illusions, en me disant qu'une lapalissade, prise au sérieux, peut devenir explosive comme une grenade et remettre en marche, peut-être, un mécanisme mental cON-gestionné.

1. De toutes les merveilles inventées par l'homme, la langue est, de loin, la plus merveilleuse. Plus géniale que toutes les inventions de la science réunies, plus que la cathédrale de Chartres, plus que la Neuvième Symphonie, plus que tous les chefs-d'oeuvre de l'art. Nulle autre de ses créations ne prouve de façon plus éclatante que l'homme est un être intelligent. - Lapalissade trop souvent cON-testée.

2. En conséquence, l'étude de cette merveille, plus que toute autre, peut développer l'intelligence. Ce serait épatant, si on pouvait travailler directement sur son intelligence, avec la noble ambition de la former et réformer. Comme c'est impossible, nous pouvons, indirectement, former et réformer notre intelligence, en travaillant sur notre langage. Il est en relation, en filiation directe, avec notre intelligence. Notre langue est l'enfant le plus légitime de notre pensée: elle révèle notre identité intellectuelle, beaucoup mieux que les

empreintes digitales ne révèlent notre identité physique. Telle langue, telle pensée. Et vice versa. - Lapalissade propre à cONsterner et à faire bondir tous les paresseux, dont le slogan est : « C'est clair dans ma tête, mais chus pas capab' de l'dire!! » Allez-y voir, dans sa tête!

3. Pour convaincre un autre, pour lui « mettre, ou remettre, un peu de plomb dans la tête », comme tu dis si bien, tous nous avons recours à la langue. Le musicien, alors, n'utilise pas sa musique, ni le physicien sa physique, ni le médecin son stéthoscope et son bistouri. Parce que, pour « rejoindre » l'intelligence de l'autre, pour réveiller son bon sens qui semble endormi, rien de tel que la langue. Si on ne s'en sert pas inCONsidérément.

4. Tous les parents, diplômés ou pas, croient que si leur enfant, tellement doué (surdoué?) et précoce par ailleurs, ne parle pas, c'est une catastrophe. Eux, ils voient un lien direct entre l'intelligence et la langue. Ils croient que le langage est le signe le plus manifeste de l'intelligence, contrairement à beaucoup de linguistes vicieux.

Eux, les vicieux, par déformation très professionnelle, ont tendance à croire, et à dire tout haut, que toute forme de langage est épatante, aussi valable que toute autre. À leurs oreilles impartiales et béantes, les flasques flatuosités mentales s'exprimant en borborygmes amphibologiques, en grognements et hoquets linguistiques, en woh et wough exclamationnels et extatiques, en tsé zveu dire, stie impulsifs, n'ont rien à envier À la claire fontaine. Tout comme un spécialiste du cancer et un biologiste peuvent être aux oiseaux « sur la plus haute branche » devant un « beau » poumon cancéreux ou un

« beau » marécage bien pollué. Deux paradis pour leur recherche de pointe!

5. La langue, si on l'apprend, permet d'apprendre et de communiquer tout le reste. Parce qu'elle peut parler, et bien parler, de tout le reste. Alors que les autres « langages » sont extrêmement limités: ils parlent de leur champ (ou camp) de concentration, de rien d'autre. Autrement dit, ils n'ont rien à dire sur l'essentiel. J'espère que tu ne demandes pas à la chimie et à l'économie de te parler d'amour. La Parole, le Verbe, lui, le peut.

6. Alors donc, une institution d'enseignement où la langue est médiocre, est médiocre en tout. Si elle veut tendre à l'excellence, qu'elle fasse de la qualité de la langue la priorité de ses priorités. Mais, dites-moi sincèrement, avez-vous déjà trouvé une telle préoccupation, si peu rentable et *flashée*, dans la publicité de nos cégeps et de nos universités ? - Lapalissade à la fois cONcurrentielle, cONsternante et incONtournable.

Vous croyez et me dites que mes lapalissades ne changeront pas le cours des choses et des cours d'eau? Je le crois aussi. Il y a si longtemps que je travaille à changer, non pas le cours des cours d'eau, mais le cours des choses qui ne courent pas dans le bon sens et avec bon sens.

(Cégepropos , février 1992)

13. RATTRAPER, MAIS QUOI?

(Ce texte est ma contribution à la campagne de rattrapage national.)

Il y en a qui ne disent rien, mais le disent bien; il y en a d'autres qui disent beaucoup, mais le disent mal. Les pires sont ceux qui ne disent rien et le disent mal.

(Giovanni Papini)

Je me méfie de plus en plus des opérations de « rattrapage » en matière de langue. Elles attrapent une quantité non négligeable de mouches, mais laissent filer les chameaux. (Discrimination raciale dont nos sociologues de pointe n'ont pas encore pris conscience.) Elles anesthésient le patient, en lui laissant croire que s'il époussette bien ses meubles, il raffermira du même coup ses fondations en ruine.

L'erreur à l'origine de tous ces remèdes plus illusoires que moins, c'est de croire que les déficiences linguistiques s'apparentent aux taches de Pepsi ou de goudron sur le chemises: il suffit de confier la chemise à Oxydol concentré ou à Artic Power.

Que le mal soit solidement enraciné comme un cancer dans le cerveau même qui parle ou écrit, les guérisseurs superficiels-efficaces-pressés croient que c'est là une vaine considération philosophique byzantine, capable tout au plus de ralentir leur zèle à soigner leurs patients. « Soignons d'abord les feuilles malades; ensuite, on s'occupera des racines et du tronc! » Ce qui équivaut à dire: « Soignons d'abord les

maladies; ensuite on s'occupera du patient. » Si jamais tu t'es occupé d'un bouleau, ou d'un plant de patate, tu sais quoi penser de cette méthode, bonne tout au plus à sauver les apparences et l'incompétence du charlatan.

C'est actuellement aux niveaux collégial et universitaire que ces initiatives de rattrapage sont le plus en vogue. Parce que c'est à ces deux niveaux que les dégâts causés par le SIDMAC (syndrome d'immuno-déficienc e mentale acquise et conservée) apparaissent au plein jour et prennent les proportions d'une épidémie nationale. Aux niveaux inférieurs, le mal est évidemment le même, mais on en a une conscience moins vive parce que le cancer n'est pas encore à la phase de la floraison.

Mais si la moitié de nos finissants du Secondaire échouent à un examen officiel en langue maternelle, il faut bien que même les sourds commencent à se mettre les mains en cornet sur les oreilles et que les aveugles croient utile de cligner de l'oeil.

Cependant, voyez avec quel empressement le ministre de l'Éducation enterre ce poisson pourri: « Nos élèves sont très faibles en ponctuation, en orthographe et en grammaire; mais ils se signalent par l'originalité, la clarté de la pensée et la cohérence dans le développement de leurs idées. » Qu'il dit.

En conséquence de cette évaluation lyrico-optimiste, que faire? C'est simple: - et le Conseil du patronat, le Board of Trade et les juges de la Cour d'appel approuveraient en chœur - intensifier les exercices destinés à rattraper le retard scandaleux en ponctuation, grammaire et orthographe. L'autre scandale, le scandale essentiel, on l'enterre une fois de plus.

Et les guérisseurs, qui depuis longtemps étaient sensibles aux gémissements et vagissements du malade, n'ont pas attendu l'évaluation de M. Ryan et de ses conseillers pour se porter au secours du malade et essayer de le rattraper dans sa course hippique. Depuis quelques années, en effet, les cégeps et les universités ont multiplié les tentatives de dépollution superficielle: ateliers de dépannage, cours de français correctif, de récupération, d'appoint, de rattrapage, les initiatives n'ont pas manqué. Et depuis peu, l'ordinateur est apparu comme un outil privilégié pour remettre de l'ordre dans le capharnaüm ou le bordel linguistique.

Or, réfléchissons, un p'tit peu. Si M. Ryan, ses conseillers, ses précurseurs ou disciples réfléchissent un peu, ils devraient pouvoir se rendre à cette évidence que si nos étudiants massacrent la ponctuation, la grammaire et l'orthographe, ce sont là les moindres de leurs maladies: c'est précisément au plan de la pensée, des idées et de la cohérence dans ces idées, qu'un grand nombre d'entre eux plus de la moitié, sont atteints du cancer ou du SIDMAC.

Ne faites pas les philanthropes gentils-bonasses scandalisés par mes termes: appelez ça comme vous voudrez, prenez ça avec les délicates pincettes et les gants blancs que vous voudrez, pourvu que vous preniez conscience que le mal est d'abord dans la bouillie qui mijote dans les cerveaux. C'est en conséquence de cette bouillie que le reste s'étale en mottes de gruau sur les copies.

Quel professeur de cégep ou d'université, s'il est un peu lucide et corrige encore des copies, n'est pas horrifié devant les « productions » de la moitié de ses étudiants? Fautes mineures

de tous genres, c'est plus qu'évident; mais surtout fautes majeures contre la clarté de l'énoncé, contre le bon sens; le tout formant un magma informe dont ils n'arrivent à saisir ni le commencement, ni le milieu, ni la fin. La confusion mentale portée au summum de l'expressivité!

(On me demandera sans doute des preuves. Je pourrais vous en fournir des centaines. En voici une, glanée sur la copie d'un de mes élèves. Ils étudiaient depuis quelques semaines Terre des hommes de Saint-Exupéry. Ce jour-là, je leur ai demandé d'expliquer pourquoi le sergent qui va monter à l'assaut et est sûr de se faire tuer, sourit à ses compagnons. Saint-Exupéry en donnait l'explication, pour peu qu'on ait appris à lire. Et voici l'exégèse que m'a remise cet élève - beaucoup de ses complices avaient présenté des réponses non moins éclairantes. Suffisamment éclairantes pour éclairer la lanterne de M. Ryan? Je ne sais pas exactement, mais j'ai des doutes. Voici donc ladite réponse incriminante:

**Ce sourire illogique, est un sourire qu'une seul personne
peux faire voit les autres tanné d'être la même personne
fait toujours la même chose faire un ouvrage qui ne donne
rien mais laisse des traces négatif, Un sourire dont lui
aussi ne connait pas la solution un sourire qui ne conte
plus et ne voit pas la difference entre sourire et pleurer.**

Je le jure: je n'ai pas inventé le plus infime détail de cette explication sublime. Chère Élise, relisez attentivement ce

texte, trois fois, puis ayez la bonté de me dire quelle méthode de rattrapage vous appliqueriez, vous, pour rattraper, au niveau collégial, en quelques semaines, un cerveau qui s'est longuement entraîné à déconner avec une telle continuité et une telle virtuosité.

Au préalable vous aurez sans doute voulu savoir si cet élève est un analphabète. Analphabète? Oui, mais il a en poche son DES, c'est-à-dire son diplôme d'études secondaires, c'est-à-dire qu'il est « passé à travers les murs du secondaire » (ça se voit, non?), et qu'il fréquente nos belles écoles modernes depuis plus de douze ans.

Je vous prierais encore, chère Élise, de transcrire à la main cet extrait de notre littérature de niveau collégial. Mettez-le dans votre sac à main. Puis, quand vous voyagerez à l'étranger, si un curieux vous demande si notre merveilleux système d'éducation est exportable, vous lui demanderez de lire ce texte attentivement. Et vous me direz s'il en tire les mêmes conclusions que M. Ryan.

J'ajoute, pour faire le bon compte, que le texte de ce cégépien illustre ce qu'est le joul, quand il a atteint son stade terminal. Car le joul, cher Jules, ce n'est pas de dire moé pi toé, pétaque crute, tabarnak, et plug la switch. C'est beaucoup plus sérieux que ça: c'est avant tout avoir appris à penser - et bien évidemment à parler et écrire -, une langue en décomposition comme peuvent l'être, je suppose, les réflexions d'un joul sur l'éducation et même sur la température du jour, « au moment qu'on s'parle », comme disent nos journalistes.)

L'informatique, à ce stade-ci de son évolution (ou plus précisément: de l'évolution de ceux qui la programment) me semble inciter puissamment à réduire la correction de la langue à ses aspects les plus secondaires, chiffrables, quantifiables, mécaniques. De la mécano-thérapeutique de luxe; héritière de l'emballlement pour l'audio--visuel qui, hier encore, devait sauver nos écoles-usines. Des Cadillac pour transporter du compost!

Si les cégeps mettent leurs énergies en commun pour créer des banques de ces outils de récupération, informatisés ou pas, aussi douteux que sophistiqués, serions-nous sur la bonne voie menant hors du labyrinthe mental? Nous aurions des banques, des entrepôts bien garnis en gadgets; mais en offrant aux consommateurs linguistiques déboussolés des masses industrielles de faits linguistiques incohérents, nous contribuerions efficacement à les rendre encore plus scientifiquement incohérents. Fini, l'âge des analphabètes vulgaires! Désormais, nous aurons des analphabètes de luxe!

Je considère donc comme urgent:

1^o Que nos recherches de rattrapage linguistique se fixent désormais comme objectif, farouchement poursuivi, de guérir les racines et le tronc, avant les taches sur feuilles et sur les fruits.

2^o que toute initiative visant à mettre en commun les efforts individuels des cégeps sur ce point, vise d'abord à convaincre les thérapeutes actuels ou à venir que leurs médicaments seront plus nuisibles qu'utiles si, au lieu de porter sur le cancer du cerveau lui-même, ils s'ingénient à «

ratrapper » les millions de fugues linguistiques mineures consécutives à la fugue en Do majeur d'un cerveau déboussolé.

3^o Oui, mais peut-être ne sait-on pas ce que veut dire guérir d'abord les racines et le tronc? Je le sais. Je pourrais toujours vous le dire en quelques pages; mais vous ne me prendriez pas au sérieux. À cause de ce que je viens de vous dire, et sur ce ton-là en plus. Peut-être qu'en méditant sur l'explication qu'on vous a donnée du rire de ce sergent qui va mourir, vous auriez plus de chances de comprendre. Néanmoins, ceux parmi vous qui ont des cartes de visite, réclameraient que j'exhibe la mienne, avec un certificat en linguistique bien en règle. N'ayant ni l'une ni l'autre, je ne peux donc pas me présenter à vous comme « une compétence ». Alors, voilà ce que je suggère:

Qu'on réunisse pour quelques jours Gilles Vigneault, Gaston Miron, Anne Hébert, Michèle Lalonde et Félix Leclerc; ou d'autres de cette qualité. Qu'on leur donne à examiner un certain nombre de copies commises par des étudiants moyens des niveaux secondaire, collégial et universitaire. (Il serait bien regrettable qu'on omette de verser au dossier le texte de mon élève sur le rire.) Et qu'on leur demande quelle thérapeutique adopter pour remettre un peu d'ordre dans ce bordel mental.

Je crois plus à ce genre de réflexion, faite par ce genre de personnes, qu'à celle de 5,400 congressistes essayant de faire le point sur l'état de santé de notre système scolaire. Ces créateurs n'apporteraient aucune solution miracle. Comme

tout le monde, ils seraient débordés par l'ampleur du mal, tout comme ceux qui essaient de remettre Haïti sur la carte. Mais je crois pouvoir affirmer que les quelques moyens de sauvetage qu'ils proposeraient, informatisés ou pas, ne ressembleraient guère aux formules de récupération actuellement en vogue.

Si les professeurs de français des cégeps prenaient cette initiative - pour une fois dans notre « histoire est une épopée » de survie - de faire appel aux vrais compétents en matière linguistique, ils rendraient un immense service à la civilisation et avant tout à notre collectivité.

Et, ne craignez rien, avec l'éclairage que donneraient ces compétents, les professeurs de français de tous les niveaux auraient encore un champ illimité où exercer leur initiative créatrice et leur passion civique. Nous passerions peu à peu du rafistolage incohérent à la culture rationnelle.

(Prospectives, février 1987)

14 . LES LARRONS FONT LA FOIRE

Depuis deux, trois ans, sur l'état lamentable de la langue maternelle, de la maternelle à l'université inclusivement, de tous les azimuts on a « lancé des sonnettes d'alarme », pour dire ladite chose comme le disait récemment un annonceur de télévision quelque peu fêlé.

Faisons la synthèse des sonnettes d'alarme lancées de tout bord, tout côté. Depuis trois ans, 50 p.cent de nos finissants de 5^e secondaire échouent à l'examen de français écrit du ministère. Quant aux diplômés de nos cégeps, ils échouent au test de français imposé depuis peu par les universités, dans une proportion de 60 p. cent. Mieux encore: pour que 40 p. cent le réussissent, on abaisse la note de passage à 46 p.cent. Faut l'faire ! Et nous inquiétez pas: on l'a fait !

Ministère de l'Éducation, syndicats d'enseignants et toutes les autres « instances éducationnelles », comme ils disent, devraient donc se concerter pour freiner cette médiocrité diplômée et militante, et profiter de la présente ronde de négociation collective pour sortir du cercle vicieux. Au lieu de quoi, ils conjuguent plutôt leurs efforts pour « consolider les acquis » du cercle vicieux.

Essayez de convaincre le ministère de l'Éducation, les syndicats d'enseignants, et tous les autres « intervenants auprès du s'éduquant » (comme ils disent en leur joul élégant), non pas de privilégier la langue maternelle - ce serait pure utopie de votre part - mais tout simplement de ne pas la

pénaliser. Votre voix se répercutera à l'infini, vainement, contre les murs bétonnés de ces cercles vicieux.

Faites-leur la preuve, blanc sur noir - et elle a été faite de cent manières ces dernières années - 1^o que la qualité de la langue maternelle conditionne la qualité de toutes les autres disciplines, 2^o que les normes mathématiques supposément impartiales sanctionnées par les deux parties à la convention collectiviste pénalisent en fait gravement la langue maternelle, et puis attendez la suite.

La suite, ce sera que les deux parties ignoreront avec une égale « bonne foi » votre démonstration. Certes, les deux parties discutent souvent à couteaux tirés au clair, mais pas sur cette question précise, où « la paix sociale n'est pas en danger ». Les deux parties baignent dans la même huile tiède, et au-dehors, et par en dedans. « Comment cha? » dirait feu Camille Chanchon. Cha demande explication auprès de ses héritiers spirituels.

Le gouvernement a beau jeu. Il dit, en somme, aux professeurs de français: « Vous avez peut-être raison; nous, on sait pas. Si vos demandes sont justifiées, faites-les sanctionner par vos syndicats, qui les soumettront sûrement à la table des négociations, et le gouvernement en tiendra compte. Nous, nous avons pour loi sacrée de ne pas nous immiscer dans le jeu démocratique des syndicats. Si la langue est aussi importante que vous le dites et si elle est si malade que ça, les syndicats d'enseignants en instruiront le gouvernement. Ça c'est sûr ! »

Et vous croyez sûrement que je caricature, par pure méchanceté.

Les syndicats d'enseignants, eux, tiennent à peu près le même langage aux professeurs de français. « En effet, disent-ils, le gouvernement a eu raison de vous rappeler que nos mécanismes de décision sont très démocratiques. Convainquez donc les assemblées locales que vos demandes ont du bon sens. Si oui, ces assemblées locales vous appuieront sûrement. Et si une majorité d'assemblées locales vous appuient, vos demandes seront acheminées aux hautes instances syndicales, qui alors les achemineront automatiquement à la table des négociations. »

Et vous croyez sûrement que je caricature encore, et pour le même motif.

Le gouvernement t'envoie donc faire les cent pas dans les corridors du syndicat, avec ta langue maternelle en berne. Le syndicat, lui, t'attend, tout gracieux, mais avec seulement la tête qui dépasse du rouleau compresseur des assemblées dites démocratiques. « Allez-y, les gars! À un contre dix vous avez de bonnes chances de gagner, si vous êtes convaincus de votre affaire autant que vous le prétendez. Israël le fait bien, à un contre soixante; pourquoi pas vous? »

Or, dans les assemblées syndicales, on revendique un allègement de la tâche pour tous; pas question de « privilégier » une discipline quelconque, fût-ce la langue maternelle, et même si, comme vous le prétendez, elle est déjà lourdement pénalisée dans l'ensemble des disciplines.

En sorte que, après comme avant les négociations de 1989, les formules mathématiques impeccables donneront ceci: cinq périodes/semaine pour « passer la matière », et plus ou moins 90 élèves pour un professeur des disciplines « sérieuses »:

mathématiques, sciences, techniques professionnelles. Et pour un professeur de français? Trois périodes/semaine, et plus ou moins 160 élèves. Comme disait le professeur Cocon, scientifique de pointe: « Mes calculs sont justes; donc, ce sont mes lièvres qui sont faux. »

Comme quoi on peut être un fin casuiste de pointe, et parfait crétin. Cela dit, on prend le vote: 5 professeurs de français, 40 autres professeurs. « On veut savoir le résultat du vote démocratique! » C'est simple, et vous pourriez le deviner sans que j'aie à vous le dire: 8 votes en faveur de la langue maternelle, 37 contre. « Et voilà pourquoi votre fille est muette » ou parle et écrit comme parlent et écrivent 60% de ceux que nous diplômons haut la main. Ô professeur Cocon!

Entre le gouvernement et les syndicats, il y a la Direction générale de l'enseignement collégial (DGEC), le Conseil des collèges, les directeurs généraux et les directeurs des services pédagogiques des cégeps. Eux, direz-vous, pourraient intervenir efficacement dans le débat, puisque, tout de même, ils doivent être un peu mieux informés que le gouvernement et les syndicats de la question en jeu et des enjeux de la question.

Pourquoi en êtes-vous sûrs? Jusqu'à ce jour, ils n'ont pas fait la preuve qu'ils l'étaient, bien informés. Et le seraient-ils, qu'il resterait un hic, un pépin, ou plus précisément un gros noyau. « Qu'entendez-vous par là? - J'entends qu'ils sont, et entendent bien rester, des courroies de transmission. » Donc, courroie oblige. Et une courroie, c'est dispensé de penser.

À longueur d'année et de décennie, vous n'entendez pas ces courroies: elles baignent et tournent dans l'huile. Et si par hasard elles élèvent la voix, le son que vous entendez est plutôt

huileux, l'écho adouci et velouté des rails ministériels. Ainsi, leur priorité, « à l'heure qu'on s'parle » comme parlent nos journalistes, c'est de diminuer le taux d'échecs par des mesures de rattrapage, de replâtrage, de taponnage, de rafistolage, de bousillage, de zigonnage, bref, de tataouinage. Pour sauver, en priorité la face et, du même coup bas, ses fesses.

Toutes ces instances intermédiaires, coincées entre le gouvernement et les syndicats, attendent, pour bouger, le feu vert du gouvernement et des syndicats. Avant de bouger, elles attendent que ça bouge par en haut et par en bas. « Attendons pour voir; ensuite on verra ben. Notre rôle à nous, ce n'est pas de penser, mais de bien gérer le consensus social et la chose éducative qui en découle. »

La Fontaine, lui, nous a dit: « Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir./ On n'osa trop approfondir... »

Entre temps et entre tous ces niveaux bétonnés, toi tu reçois au cégep des étudiants dont la moitié n'ont pas réussi l'examen de français du ministère en 5^e secondaire. ON te donne trois heures par semaine, avec 160 élèves, pour replâtrer tout ça et les « faire passer ». On vous dit, si vous voulez bien l'entendre: « Allez-y, les gars! Vous êtes capables! Adaptez votre pédagogie. Prenez-les où ils sont. Et s'ils en restent où ils sont, c'est pas grave: l'important, c'est qu'ils passent ! » - Mais pour aller où ? - Quelle question! »

Ce message passe bien: les cégeps diplôment rondement: depuis cinq ans, ils affichent, en français par exemple, un taux de réussite oscillant entre 75 et 80 p.cent. Ce sont ces mêmes

diplômés, analphabètes de luxe, qui échouent à 80 p. cent au test de français que les universités ont mis en place ces dernières années.

Il doit donc y avoir bien des farceurs criminels dans cet opéra bouffe. « Bousillage » vient de « bouse ». Ça finit toujours par sentir mauvais, une bouse, quand, par exemple, ça dégèle dans les locaux et les corridors de nos universités.

À quoi ça sert de dire, pour la centième fois, ce que je viens de dire? À vous de vous le dire. Tout ce que je sais, c'est que moi, je ne peux pas m'empêcher de le dire. Quoi? - Que ça sent mauvais. Ce n'est pas une preuve suffisante, je sais. « Les goûts, ça ne se discute pas! », me dit ON. Oui, mais si tu ne le dis pas, que ça sent mauvais, tu laisses la bouse se baigner sereinement dans l'huile. Moi, Ça m'écoeure. Diplômé au dehors, n'importe quoi de pourri par en dedans!

Entre-temps, gouvernement et DGEC encouragent les opérations de salage du cancer: « ateliers de dépannage ou de rattrapage », cliniques d'urgence qui reçoivent 1 p. cent environ des clients en phase terminale, et des projets de recherche le plus pointus possible sur la chose. Donner l'illusion, allécher quelques enseignants et cégeps en quête de quelques libérations conditionnelles: des cadeaux de Cadillac à quelques arrivistes, pendant que tout le reste s'embourbe dans la bouse.

Dois-je vous dire: « Excusez-la! » Comme si c'était moi qui devais m'excuser.

(Cégepropos, septembre 1969)

15 . ARAGON OU GREVISSE? - POURQUOI PAS LES DEUX ?

J'en étonnerai plusieurs et choquerai les autres, en disant que je trouve plutôt inutile de délimiter, au rasoir ou à la pioche, le degré de compétence linguistique approprié à chacun des niveaux d'enseignement. Quand la DGEC ou le ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science veulent enterrer ce poisson pourri qu'est actuellement la médiocrité de la langue des étudiants et des autres, ils commandent de ces savantes études pratiquement inutiles. On appelle ça des « recherches pointues »; autrement dit, des cure-dents sophistiqués pour labourer des champs en friche; d'élégantes circonvolutions autour du dépotoir.

Ces recherches ont tout de même le mérite de nous déterrer certains truismes ou lapalissades enfouis par et sous l'inconscient collectif. Ces truismes exhumés, on leur donne aujourd'hui des noms savants: compétence textuelle et compétence discursive, par exemple.

C'est vrai: pour lire ou écrire, il est souhaitable d'avoir à sa disposition un code linguistique, et aussi une intelligence capable de voir un peu plus loin que le bout de son nez, c'est-à-dire autre chose que des mots et des phrases. Pour comprendre ou écrire la fable Le loup et l'agneau, il faut déjà tout autre chose que la maîtrise d'un code linguistique: il faut, en plus, être suffisamment intelligent pour voir les milliers de facteurs complexes intervenant dans cette histoire apparemment toute simple. Pour lire l'oeuvre de Jacques Ferron, il n'est pas mauvais de savoir depuis quand, par qui et comment le Québec est colonisé.

Ceux donc qui, dans l'enseignement ou l'évaluation de la langue, mettent le code, la ponctuation et l'orthographe (ce qu'ils appellent « les fautes de français ») au premier et au dernier rang de leurs préoccupations, font bien voir qu'ils n'ont pas suffisamment pensé pour voir que la première qualité d'une langue, c'est de véhiculer la pensée.

Par contre, ceux qui relèguent le code aux niveaux élémentaire et secondaire, n'ont pas suffisamment réfléchi pour voir que les moyens doivent être proportionnés à la fin. Une pensée riche réclame une langue riche, chez l'écrivain et chez son lecteur. On n'entre pas dans l'oeuvre d'Éluard avec le franglais de Mulronej et le fusible de Bourassa.

Réclamer un « enseignement pratique » de la langue au niveau collégial, en négligeant la littérature au profit du code, c'est faire la preuve qu'on a un cerveau pratique, efficace et subtil comme celui d'un tournevis.

Par contre, croire qu'après une maîtrise minimale du code linguistique, acquise aux niveaux élémentaire et secondaire, on doit, au niveau collégial, passer uniquement aux « choses sérieuses », c'est-à-dire à la littérature, eh bien! c'est ignorer que l'étude du code doit nécessairement accompagner l'étude et l'évolution de la pensée. Disons mieux: tout ce que l'étude des oeuvres littéraires peut apporter au développement de l'esprit, l'étude intelligente du code peut également le donner. Parce que l'homme a mis dans la création du code linguistique autant d'esprit que dans les oeuvres littéraires les mieux réussies.

Affirmation choquante, je le sais, si tu crois que le code est une invention bien primaire, tout au plus secondaire, alors que la littérature est une activité de longue durée, qui commence où finit le code, c'est-à-dire par delà la langue. C'est un peu comme vouloir faire de la peinture *flyée* par-delà les couleurs et les formes. Je sais, ça se fait: certains peintres d'avant-garde y arrivent, même très facilement, et ils trouvent toujours des commentateurs de pointe pour transcrire en noir sur blanc ce qu'eux ils avaient laissé tout en noir. Un tableau de cinq mètres carrés, tout noir; avec, tout de même, dans le coin gauche du bas, une ligne blanchâtre de trois centimètres sur deux, donnera lieu à des commentaires élogieux, élégants et intarissables, sur le subconscient conscient de cet artiste subliminal et de son oeuvre, « véritable fuzzification du réel » ... et de ta soeur.

Cela, pour dire qu'au niveau collégial, on doit, en même temps, étudier la langue et la littérature; ce que d'ailleurs on devrait de la maternelle à la tombe inclusivement. Parce que ces deux études se fécondent mutuellement.

Par exemple, si Pascal ou un autre penseur de même race, me présente sa pensée dans une phrase comportant vingt subordonnées, faire l'analyse logique de cette phrase, voir qu'elle est à la fois rigoureuse et souple comme un arbre, a de quoi structurer ma pensée, aussi efficacement que tout autre genre d'analyse que je peux faire sur ce texte. Découvrir que la proposition principale m'est donnée en deux tronçons, le premier après la neuvième subordonnée, et le deuxième après la seizième, et que la troisième subordonnée est complément de la dix-huitième, ça fortifie singulièrement l'esprit d'analyse

et de synthèse, en même temps que le sens de la cohérence, c'est-à-dire le sens du bon sens. Cette opération assouplit les antennes mentales tout aussi bien que la recherche passionnée de la psychologie d'Andromaque ou de celle de La grosse femme d'à côté...

À faire ce genre d'exercices, étudiants et professeurs de tous les niveaux finissent par savoir plus précisément où commencent et où finissent leurs phrases; et si la quatrième phrase de leur texte à eux a un lien quelconque avec la première et la cinquième; et puis, s'il y a une ou plusieurs subordonnées, cela mène à conclure qu'il doit y avoir une principale. Ce qui, pour cultiver la rigueur et la subtilité mentales, vaut bien d'autres certitudes plus prétentieuses.

Ailleurs, ce pourra être la concision, l'ellipse, l'implicite qui réclament une analyse plus subtile que le mouvement circulaire du tournevis. J'ai pour toi un lac.../ Qui tremble à ton nom comme tremble feuille / À brise d'automne et chanson d'hiver, dit Vigneault. Donne-moi la fonction grammaticale de chanson, et moi je te dirai si tu commences à comprendre ce texte.

Et quand Aragon me dit:

Un chant qui se soucie aussi peu de moi-même

Que la flamme de l'âtre ou du rideau le vent

L'ivresse du buveur la balle du vivant,

Si un lecteur, détenteur d'un DES, d'un DEC, d'un BA ou d'un ministère de l'Éducation, n'arrive pas, après un temps de réflexion raisonnable, à me donner les fonctions grammaticales

des deux mots ivresse et vivant, comment peut-il comprendre ce texte?

Et dans l'état actuel de la civilisation québécoise, pensez-vous que deux cégépiens sur dix peuvent vous donner ces fonctions? Et combien, parmi les professeurs du niveau collégial qui veulent n'enseigner que la littérature, en arriveraient, avant la fin du jour, à trouver ces fonctions? Et s'ils ne les trouvent pas, que pensez-vous de leur aptitude à enseigner les textes qu'ils font étudier?

Dans la phrase: Quel est l'attribut dans cette phrase? et dans cette autre: Quelles réflexions vous inspirent les six mille souliers de Madame Marcos?, si la majorité de professeurs et des étudiants n'arrivent pas à trouver, et rapidement, l'attribut dans la première et le complément d'objet dans la deuxième, sur quoi fondez-vous l'espoir sensé de les faire évoluer intelligemment dans les « compétences textuelle ou discursive », médicale, scientifique ou politique?

Ce qui permettait à Pierre Baillargeon, jadis, de dire que la grammaire est le livre le plus révolutionnaire. Entendez par là qu'il est subversion des idées folles, bête noire de l'incohérence satisfaite, et terreur des têtes molles.

Chez nous, depuis bientôt un quart de siècle, l'enseignement systématique de la grammaire et de l'analyse a été déconsidéré, discrédité, ou plus précisément considéré comme criminel, à l'élémentaire et secondaire. On disait que ça brimait la spontanéité, l'originalité, l'authenticité et la créativité Au collégial, même attitude: ON se disait qu'analyser les oeuvres, c'était du niveau collégial, mais qu'analyser la langue, c'était la propriété du niveau

élémentaire et un tout p'tit peu du niveau secondaire. Bizarre, n'est-ce pas!

Vous me direz qu'enseignées d'une façon abrutissante, la grammaire et l'analyse peuvent devenir abrutissantes, et que ce fut trop souvent le cas par le passé? J'en conviens volontiers, les deux bras en l'air. Mais on peut dire cela de tout le reste, y compris de l'enseignement de la littérature et de la descente en ski. Ce qui ne veut pas dire : éliminons la littérature et la descente en ski!

Entre tous les exercices propres à structurer et féconder l'esprit, l'analyse intelligente du code linguistique devrait donc occuper, tout au long des études, une place de choix. Quand je dis intelligente, je pense à ces méthodes qui en sont tout le contraire; par exemple, ces pédantes méthodes d'analyse qui pour « saisir » une phrase simple d'une ligne, doivent déployer des échafaudages de signes aérobiques s'étendant de Rouyn à Gaspé. Pour « saisir » la phrase de Pascal mentionnée plus haut, il faudrait que la défunte navette Challenger déploie, en pure perte, ces échafaudages surréalistes en double ruban autour de la planète.

Je comprends fort bien qu'un professeur propulsé en orbite par ces méthodes astrales, pousse les hauts cris scandalisés si on lui dit qu'il devrait mettre ses élèves à l'analyse grammaticale des oeuvres littéraires et de leurs propres textes, avec une méthode beaucoup plus simple et sensée, accessible à des gens restés sur terre. Car ces méthodes hautement sophistiquées qui font la gloire des professeurs en apesanteur, non seulement transforment les souris grises en éléphants blancs, mais se révèlent totalement inaptes à

remettre un minimum d'ordre dans les cerveaux et les textes compostés.

Dans l'état d'apesanteur mentale où naviguent actuellement les deux tiers des astronautes de nos cégeps, l'analyse de leur langue est une opération pratiquement indispensable pour les ancrer dans la cohérence et le bon sens. Faire autre chose, beaucoup d'autres choses, mais aussi celle-là, sérieusement.

Analyser les textes littéraires ou autres, pour permettre aux élèves et à leurs professeurs de ne pas confondre attributs et prépositions, conséquence et but, pronom relatif et adverbe exclamatif, sujet et complément d'objet, et autres semblables garde-fous élémentaires du bon sens.

Avec l'espoir que, dans dix ans peut-être, les deux tiers des diplômés en français de nos cégeps n'échouent pas, comme actuellement, à leur entrée à l'université, un petit test de français de niveau Secondaire IV.

On me dira qu'ils sont faibles en code linguistique, ces analphabètes diplômés, mais forts en pensée, en littérature et même « en créativité » (comme disait M. Ryan pour excuser les hécatombes du Secondaire V). Foutaise! Et consolation bien illusoire, si tu prends la peine d'analyser un peu la bouillie mentale que les deux tiers des étudiants du collégial te présentent sur leurs copies comme pensée et comme « créativité ». Le code est bousillé; mais si tu arrives à décoder la pensée, tu vois qu'elle aussi est bousillée, ni plus, ni moins que le code. Code en bouillie = pensée en bouillie. Et vice versa.

Il faut donc débousiller les deux. Du berceau à la tombe
inclusivement.

(Pédagogie collégiale, décembre 1989)

16 . UN PETIT PEUPLE DE GRANDS THAUMATURGES ?

Depuis un an ou deux, les sons de cloches, avec tambours et trompettes, se multiplient pour alerter les populations sur l'état désastreux de la langue chez les diplômés québécois. Tous les ordres d'enseignement donnent les même signes d'une médiocrité pleinement épanouie.

Il faut dire qu'on ne l'avait pas volé. Depuis vingt ans, on avait pris tout un train de mesures nationales pour stimuler cette médiocrité, en la camouflant par ailleurs sous des dehors psychédéliques et transsexuels. Elle finit tout de même par révéler, à l'usage, sa véritable identité, imperméable à l'Arctic Power et au rayon laser.

L'un des derniers sons entendus, c'est celui du bourdon de l'Université Laval: un tocsin en forme de canon et fugue. À l'automne 87, elle a fait passer un examen d'évaluation en français à 3,000 de ses étudiants dûment inscrits. Résultats? Le taux de réussite est de 41%. Et pour qu'il y ait autant (?) de réussites, il a fallu descendre le seuil de passage à 46%. Faut l'faire! On pense tout spontanément au fameux seuil de la démocratie lors des élections haïtiennes. Bref, un de ces seuils bizarres qu'on franchit en descendant.

Ces étudiants, contrairement à ce qu'un esprit naïf pourrait croire, et à ce qu'un esprit malicieux pourrait laisser entendre, ne venaient pas tous de notre enseignement secondaire, ni même primaire. Oh non! Ils étaient tous « passés à travers » notre enseignement collégial. Qui les avait tous diplômés, sans hésitations ni remords.

Et quels résultats en français avaient donc obtenu, au collégial, les victimes du bourdon de l'Université Laval? Les statistiques récentes nous disent que, pour l'ensemble des cégeps, le taux de réussite en français, ces dernières années, flotte autour du 75%. Dans les autres disciplines, il vole à la hauteur du 80%.

Peut-on en conclure, sans rire, que si on avait fait subir ce même examen aux professeurs des cégeps qui ont piloté en maîtres ces étudiants « à travers les murs » du collégial, le résultat eût été sensiblement le même? Vrai (...) ou faux (...)?

Faisons un pas de plus, comme me le suggérait jadis un de mes élèves zombis et somnambules: peut-on également, et en toute charité, conclure que si l'Université Laval avait choisi pour clientèle cobaye 3,000 de ses propres diplômés en bonne et due forme, on aurait eu les mêmes excellentes raisons de s'arracher les cheveux et d'arracher plus de 50% des diplômes universitaires qui décorent les murs de la Belle province?

Sans pousser si loin l'indiscrétion, et sans être un Socrate accompli, un esprit serein peut tout de même trouver là matière à des questions troublantes. Du genre de celles-ci:

1. Si deux examens d'évaluation en français, destinés à la même clientèle, donnent, dans un cas 41% de réussite (en réalité, c'est plutôt 35%, si l'on tient compte du seuil de passage abaissé à 46%), et dans l'autre 75%, lequel de ces deux examens saisit le mieux la réalité? L'un des deux « charrie » peut-être vers le haut, alors que l'autre « charrie » vers le bas? Ça demanderait examen, par un tribunal neutre, par exemple, Amnistie internationale ou la Croix Rouge. Ça

demande au moins qu'on expérimente d'autres moyens d'appréhension du réel.

L'un de ces autres moyens d'appréhension, d'ailleurs beaucoup plus valable qu'un simple examen universitaire ou qu'une enquête dite royale, c'est celui qu'un professeur de français moyen peut se donner. Il lui suffira d'être normalement compétent et consciencieux.

Par exemple, s'il enseigne au collégial et dispense le premier cours de français à des étudiants qui lui arrivent bien diplômés du secondaire, qu'il leur donne à lire deux oeuvres littéraires de difficulté et de longueur moyennes; que sur ces deux oeuvres il fasse faire au cours de la session, une quinzaine de travaux de difficulté moyenne et de tous genres, dont un certain nombre exigeront que l'étudiant ait compris, au premier degré, le contenu des oeuvres étudiées, et qu'il soit capable de formuler par écrit avec un minimum de clarté et de cohérence, ce qu'il pense en avoir compris. Et attendons la fin.

À la fin de la session, je suppose avec toi que ce professeur moyen, qui n'a rien d'un Einstein ou d'un Shakespeare, aura corrigé tous ces travaux, les aura rendus régulièrement à ses élèves en les invitant à corriger leurs erreurs, et à lui demander son aide s'ils ne peuvent le faire seuls. Il lui reste à compiler les résultats de ces évaluations. Après quoi, il est en mesure de donner à chaque étudiant une note globale d'évaluation qui collera d'assez près à leur réalité linguistique, et qui, du même coup jaugera assez bien leur tonus mental ou, si vous préférez, leur tirant d'eau sur les voies de la pensée maritime ou fluviale.

Et que constatent ceux des professeurs du collégial qui actuellement procèdent ainsi ou de façon équivalente? Que le

taux de réussite de leurs élèves se situe aux environs du 50%. Et ce taux a tendance à pencher vers le 40%, plutôt qu'à s'élever vers le 60%. Dure vérité. Mais c'est ça, la réalité sous les camouflages.

N'importe quel Directeur des services pédagogiques ou ministre de l'Éducation, s'ils sont eux-mêmes compétents en français et consciencieux à l'ouvrage, peuvent vérifier si ce que j'avance ici est de la démagogie gratuite, ou inspiré par une conception « élitiste! », de l'enseignement.

C'est effrayant ce qu'apprendraient les Directeurs des services dits pédagogiques, et les « compétences » de la DGEC ou d'ailleurs, si, pendant une session, ils descendaient de là-haut, pour venir, sur le plancher des vaches, enseigner le français élémentaire à nos diplômés du secondaire!

Ils s'en gardent bien, sous le fallacieux prétexte qu'ils en ont déjà plein le dos à essayer de « gérer » la boutique éducative. En fait, dans cette boutique, ils « gestionnent » à peu près tout, sauf la qualité de l'enseignement; mais cela, dans une confortable ignorance de la réalité.

Quand ces DSP se réunissent, ils discutent de « questions plutôt techniques ». Les techniques de la formation de l'esprit et de la qualité de la langue, ce n'est pas assez technique et pratique (entendez « sérieux ») pour être mis à leur ordre du jour ou de l'année.

Évidemment, un professeur peut procéder autrement que le professeur moyen mais honnête présenté plus haut. Pour toutes sortes de bonnes raisons qui se ramènent toutes à celles-ci: Sauve ta face et sauve tes fesses!

Au lieu de procéder comme son collègue naïf dont j'ai parlé plus haut, il éliminera soigneusement toute oeuvre à lire, placotera doctoralement pendant toute la session, ne donnera qu'un seul travail écrit: « Vous avez quinze jour pour répondre brièvement aux cinq questions suivantes sur l'information. » (J'ai oublié de te signaler qu'il a eu l'astuce de faire inscrire à l'horaire ses trois périodes d'enseignement, en un seul bloc, le vendredi après-midi. Après deux heures de placotage, il considère qu'il en a assez dit, et qu'il est temps que lui-même et ses élèves, commencent une fin de semaine bien méritée. Il « libère » donc ses chers élèves.)

Il lui reste à évaluer le seul travail qu'il a donné en septembre et que ses élèves devaient lui remettre sans faute en décembre. Comment procédera-t-il, lui qui n'a pas appris à corriger des copies? C'est simple: il évaluera à l'oeil les réponses écrites issues d'on ne sait qui (la grand-mère? son beau-frère, le chum de sa chum? la cousine?), et remettra fièrement à la Direction pédagogique éclairée et réjouie les résultats obtenus pendant cette mémorable session: « Tous mes élèves ont réussi, et la moyenne du groupe est 75% ! Êtes-vous content ? »

Vous croyez rêver? Ou plutôt, vous vous dites sûrement: « C'est du charriage! », en pensant à moi, évidemment, et non au professeur criminel en question. C'est pourtant un fait historique, vécu dans un cégep de Montréal, à la session d'automne 1986. « On veut des noms! » - demandez-les moi et je vous les donnerai, gratuitement. Tu as beau vivre à Sept-Îles, loin des hauts lieux « où ça s'passe », tu en apprends des

choses, charriées au fil du fleuve avec les cochonneries de nos grands lacs glorieux!

Exemple unique, dira-t-on, pour s'excuser et m'accuser. Admettons-le; avec tout de même un point de saine interrogation. Chose certaine, entre les professeurs qui mettent leurs élèves à une formation sérieuse de la pensée et de la langue, véhicule de cette pensée, et les professeurs qui les mettent à tout autre chose, la balance penche en faveur de ces derniers, thaumaturges incontestés, à l'abri de tout soupçon et de toute sanction. Leurs taux de réussites oscillent autour du 75%; que demander de plus?

Rarement, ou plutôt jamais, aura-t-on vu un petit peuple comme le nôtre produire des charlatans et des thaumaturges en si grand nombre. C'est le renversement de la célèbre phrase de Churchill à l'adresse des aviateurs anglais en 1940: « Jamais un si grand nombre d'hommes n'a dû son salut à si peu d'hommes. » Une poignée d'aviateurs anglais avaient tenu tête à la toute-puissante Luftwaffe. Chez nous, c'est grâce à la majorité, bavarde ou silencieuse, que nous faisons face, en tournant le dos, un dos NON-identifié. Nos Spitfires « shootent » dans l'vide. Et comptent! - Souvent? - Environ trois fois sur quatre.

Si tu es un citoyen bien élevé, soucieux de sa bonne réputation et de son curriculum vitae à venir, ce ne sont pas là des choses à dire dans les assemblées syndicales, aux assemblées des DSP, aux colloques de coordination

provinciale, bref, dans toutes les réunions regroupant les « spécialistes » ou les « travailleurs » de l'enseignement.

Vous voilà prévenus. Si vous le faites quand même, on vous ensevelira sous les accablantes courbes statistiques des réussites en français de « nos chers étudiants pas si pires que ça. » Ou on te dira ce qu'un éditeur m'a dit: « Tu fais une charge au lieu d'une analyse sereine. » Eh oui! Comme dirait le cher professeur Cocon de Prévert:

**Mais alors
si mes calculs sont justes
c'est sûrement mes lièvres qui sont faux**

Qui dit mieux? Sûrement pas moi. Mais toi, qu'en dis-tu? Es-tu suffisamment impartial pour faire « une analyse sereine » du marécage ou dépotoir national ?

2. Autre question non moins troublante et hors-la-loi des DSP et des autres: Un cégep faible en langue maternelle est-il automatiquement faible dans toutes les autres disciplines? (Je parle des disciplines intellectuelles, pas de la discipline en vigueur dans le club de hockey du cégep.)

Nous sommes une minorité à le croire, comme on croit au soleil. La majorité des enseignants et des autres ont plutôt tendance à dire (mais c'est plus qu'une tendance): « Nos étudiants sont peut-être faibles en français; mais inquiétez-vous pas: c'est parce qu'ils sont forts dans tout le reste, en particulier dans les sciences, garantes de notre avenir en tant que peuple et du mieux-être de l'humanité de demain, en marche déjà vers Pluton et, qui sait? vers les fameux trous noirs qui ponctuent les galaxies. »

Pour ma part, je n'ai pas besoin d'une enquête royalement subventionnée et menée scientifiquement selon la méthode Bloom ou Ogino Kyusaku, pour savoir ce que fera en physique, en histoire, en psychologie, dans n'importe quelle des disciplines enseignées au cégep, l'étudiant qui, dans mon cours de français, n'arrive pas à déchiffrer des textes relativement simples et qui, s'il doit s'exprimer par écrit, le fait dans une langue balancée équitablement entre l'incohérence et l'absurde.

Je porterais exactement le même jugement sur un chef syndical, un pape, un capitaine, un ministre, un général d'armée ou des Jésuites, un DSP ou un camionneur. Ce dernier, je l'évaluerais sur son oral; les autres aussi, mais enfin... Telle pensée, telle langue! Je l'ai dit des milliers de fois, à tous et à chacun. Avec quel succès? Je sais: c'est dur à digérer pour toi, pour moi, pour tout le monde. Aussi cette « race de monde » trouve-t-elle toutes sortes d'excuses pour n'avoir pas à le digérer. L'excuse la plus classique étant: « C'est ben clair dans ma tête, mais, stie! chus pas capab' l'dire! »

Voilà donc une autre de ces questions bien dérangeantes (emmerdantes?) que les DSP ne mettent pas à leur ordre du jour ou de l'année. Les autres non plus. Sujet tabou parmi les hautes « instances décisionnelles », aussi bien que parmi les humbles « instances opérationnelles », bref, parmi « tous les intervenants après du s'éduquant », comme on dit dans le joul pompeux- pompier du Complexe G.

Je n'ai rien d'un tortionnaire ou d'un terroriste, du moins il me semble. Pourtant j'insiste pour demander qu'ON

m'explique pourquoi, dans les disciplines autres que le français, le taux de réussite chez les étudiants de nos cégeps vogue sereinement en orbite dans la stratosphère du 80%. Vous contenterez-vous de me répondre: « Que c'est beau, que c'est beau, la vie ! », ou « Ton histoire est une épopée des plus brillants exploits » ?

J'arrête ici mes questions socratiques intempestives. J'en ai en réserve quelques douzaines d'autres, à valeur tantôt causale ou consécutive, tantôt spatio-temporelle ou finale, tantôt affirmative ou exclamative. Mais je ne peux pas, en quelques paragraphes, dire tout ce que j'en ai dit dans un essai de 250 pages intitulé Deux ou trois font n'oeuf, poème épique écrit à la gloire de nos usines éducatives de montage, ou de montage éducatif, qui produisent, à une cadence industrielle, des analphabètes diplômés.

Cet essai sera sans doute un de ces ouvrages qu'on appelle posthumes. Car où trouver l'éditeur capable (ou capab') de courir un tel risque de son vivant et du mien? Le ministère des Affaires culturelles, lui, trouve assez facilement un petit 400,000\$ pour financer un show hystérique en rose Diane-Dufresne au forum culturel national; mais de là à penser que le ministère de notre Héducation nationale dégèlera un petit 5,000\$ pour se faire dire la vérité noire sur blanc, il y a une sacrée marge. Et ce n'est pas lui qui se risquera à la franchir. On a beau être thaumaturge, il y a « des choses qui ne se font pas ». Dire la vérité est l'une de ces choses honteuses à ne pas faire.

(Prospectives, février 1988)

17 . LANGUE MATERNELLE, OUTIL D'APPRENTISSAGE DES AUTRES DISCIPLINES²

Nous aurions sûrement appris à marcher, même sans le support d'une langue maternelle; et apprendre avec exactitude ses tables de multiplication n'implique pas nécessairement que l'on parle bien. Il en est de même pour une foule d'apprentissages, de celui du ski, en passant par celui de l'orgue, pour en arriver, comme certains, à celui de la méditation transcossmique. Alors, en quoi la maîtrise de la langue maternelle serait-elle indispensable à l'acquisition des connaissances en chimie, en physique ou en philosophie?

Tout simplement parce que l'homme, par souci d'efficacité, a choisi de transmettre ses connaissances surtout par le véhicule de la langed parlée ou écrite. À l'occasion, il utilise l'image, le geste, les symboles scientifiques; mais le plus souvent, il transmet ses connaissances par le médium de la langue. Oralement ou par écrit, l'homme communique ses connaissances acquises; l'apprenti écoute ou lit ce que l'humanité a accumulé d'expérience sur tel sujet au cours des siècles; ce qui évite à chacun de nous d'avoir à tout recommencer à zéro.

Pour comprendre ces écrits, il faut savoir lire; et, au collégial, savoir lire autrement qu'en épelant les mots avec ses doigts.

Lire rapidement et, surtout, comprendre. Comprendre des textes nombreux et fort différents d'une discipline à l'autre.

² Extrait du livre Paroles allant droit / Faut-il encore penser, lire et écrire? , par Viateur Beaupré)

Textes qui, pour être compris, supposent non seulement la connaissance d'un vocabulaire souvent très spécialisé, mais une aptitude particulière à l'abstraction, à la logique, à la synthèse; sinon, l'étudiant vogue en plein charabia et dans les brumes de la confusion mentale, avec la douce conviction qu'il se développe l'esprit.

De son côté, le professeur, même pour enseigner les mathématiques, parle beaucoup. Pour parler clairement, sensément, il doit bien posséder sa langue; sinon, il engendre la confusion, l'à-peu-près; il trahira à la fois la langue et les mathématiques. Il déformera systématiquement, et mathématiquement, les esprits, en prétendant les instruire.

Si son professeur parle sensément, clairement, l'étudiant devra posséder, pour comprendre ce qu'on lui dit, un autre niveau de langue que celui du salon étudiant, de la taverne, de l'épicerie, des bandes dessinées et de la rue; sinon, il bousillera ses travaux de mathématiques parce qu'il se sera d'abord égaré dans les labyrinthes du langage.

Ce n'est donc pas un hasard, semble-t-il, si 80% des étudiants du Cégep de Sept-Îles et d'ailleurs qui échouent, à une même session, à la moitié de leurs cours, ont un échec en langue maternelle. Cette carence de base les handicape dans toutes les autres disciplines, où ils ont beaucoup de mal à comprendre ce qu'on leur enseigne et, naturellement, à exprimer ce qu'ils ont mal compris.

Servons-nous ici de deux comparaisons pour faire voir, au moins de façon indirecte, que si on améliore la langue maternelle, on améliore du même coup l'apprentissage des autres disciplines.

1. Au hockey, un instructeur, pour obtenir d'excellents résultats, peut décider, ou bien de mettre l'accent sur la condition physique de ses joueurs, ou bien de développer des habiletés particulières, comme le lancer, le patinage, la mise en échec, la passe, etc. Sans une excellente condition physique, comment exceller dans chacune des composantes du jeu de hockey? Pourtant, il a fallu l'exemple des Européens pour que les instructeurs d'ici comprennent l'importance de la condition physique. Ils en étaient, certes, vaguement convaincus, mais une conviction vague donne des résultats vagues.

De même pour la langue: tout le monde admet sans difficulté qu'on doit savoir le français pour étudier l'histoire écrite en français; mais on voit beaucoup moins clairement que, pour faire des progrès marqués en histoire, il faut d'abord faire des progrès marqués en langue maternelle. Ce qu'on admet en théorie, on l'oublie trop facilement dans la pratique: on fait porter tous les efforts sur la spécialisation, sur la pratique du lancer et du coup de patin, et on néglige le développement global de l'être physique qui exécute ces actions. Pour obtenir des résultats marquants, il faut tenir compte à la fois de la source d'énergie et de la maîtrise des outils spécialisés branchés sur la source motrice. (...)

En conclusion, on peut donc affirmer qu'un cégep (ou n'importe quelle autre maison d'enseignement) où la langue maternelle est faible, est un cégep où tout le reste est pauvre. Et qu'un cégep, pour tendre à l'excellence en tout, doit d'abord tendre à développer l'excellence en langue maternelle. Si on n'a pas compris cela, ou si on ne lui accorde qu'une attention distraite, on bâtit sereinement dans l'illusion et sur

l'illusion, alors que les fondations sont de bois pourri installé sur le sable mouvant.

(Prospectives, décembre 1987)

18 . LA MAÎTRISE DU FRANÇAIS

Le fait était là, hurlant d'évidence. Seuls l'ignoraient nos ministres de l'Éducation, les « compétences » du Complexe G, les cadres de nos maisons d'enseignement et tous les autres encadrés et cloisonnés qui président aux destinées de notre système d'éducation.

Ce fait, cette catastrophe nationale, vous, je l'espère, vous en aviez une conscience aigüe, bien avant qu'en haut lieu on sonne le tocsin et toutes leurs sonnettes et sornettes d'alarme. Vous le connaissiez depuis belle lurette, parce que vous ne travaillez pas dans les hautes sphères théoriques aseptisées, mais sur le plancher des vaches.

A) PRISE DE CONSCIENCE

Et qu'est-ce donc que vous saviez? Eh bien, vous saviez que le français écrit dans nos maisons d'enseignement, de la maternelle à l'université inclusivement, est dans un état lamentable. Notre langue maternelle se lamente, de façon pathétique. Et pour n'avoir pas entendu plus tôt ces lamentations pathétiques, il fallait avoir les oreilles et l'entendement abrutis.

Depuis peu, notre conscience collective donne des signes de réveil face à cette évidence devenue impossible à camoufler. Les étudiants québécois sont sortis bons derniers d'un concours de français organisé pour les étudiants du secondaire de quatre pays francophones. Si le Sénégal, Haïti, le Cameroun, le Zaïre et le Togo avaient été dans la course, nous serions encore arrivés bons derniers.

Il nous reste la consolation de nous dire et de dire aux autres: « Nous ne valons pas grand-chose en langue maternelle, c'est vrai; mais, savez-vous, c'est parce que nous sommes de « parfaits bilingues », nous. De plus, nous sommes des Nord-Américains, et presque Américains: ça suffit largement à faire de nous des êtres supérieurs. Penser intelligemment et écrire en conséquence, nous laissons ça aux peuples sous-développés. »

Et pas besoin des sociologues futés, des psychiatres ou des futurologues de pointe pour savoir qu'aux niveaux collégial et universitaire, nous aurions également été exclus des éliminatoires en français.

Quand un peuple français doit voter une loi solennelle pour proclamer que sa langue, c'est le français, il ne faut pas s'étonner si sa confusion mentale le signale à l'attention internationale. Quand la majorité des Québécois arrivent difficilement à savoir si leur NON est p'tre bin un OUI, et si ce NON est p'tre bin aussi québécois qu'un OUI, ne vous étonnez pas si ce peuple écrit comme il pense et pense comme il écrit.

C'est chez un tel peuple qu'on peut entendre de fiers slogans comme celui-ci: « Ma patrie, c'est le Québec français; mais mon pays, c'est le Canada anglais. » La langue produite par de tels cerveaux bicéphales en compost et par ces cervelles syntonisant deux fréquences différentes en même temps, sera fatalement du compost. OUI ou NON ?

L'an dernier, pour la première fois de son histoire est une Poppée, notre ministère de l'Éducation faisait passer aux étudiants de secondaire V un test quelque peu sérieux en

français. Plus de la moitié ont échoué. Dans mon cégep, à la session d'automne 1986, 51% des étudiants ont échoué leur premier cours de français. Et ces chiffres sont très conservateurs. La réalité, c'est qu'environ les deux tiers de nos étudiants de tous les niveaux souffrent de lacunes graves en français.

Il y a mieux, ou pire, selon votre point de vue. Faiblesse en langue maternelle veut dire presque automatiquement faiblesse dans toutes les autres disciplines enseignées. ON se leurre de façon aussi criminelle que généreuse, si ON croit que nos étudiants sont faibles en français, mais qu'ils sont forts dans les disciplines « sérieuses », celles sur lesquelles notre système d'éducation a mis un accent intempestif depuis notre révolution tranquille, par exemple, les sciences humaines, les sciences pures et les différentes techniques. Des enquêtes portant sur ces différents secteurs aboutiraient aux mêmes constatations que celles faites sur la langue maternelle. Dans mon cégep, 80% des étudiants qui ont des échecs en français en ont dans d'autres disciplines.

On n'exagère donc en rien si on dit qu'un cégep faible en langue maternelle est un cégep faible dans tout le reste, quels que soient les procédés plus ou moins crapuleux qu'on utilise pour masquer cette réalité. J'ai toujours été vivement impressionné de voir que des étudiants qui, dans mes cours de français, ont des crampes d'intellect à comprendre des textes relativement simples, et à s'exprimer par écrit avec un minimum de bon sens, puissent, comme par miracle, conserver des moyennes plus qu'enviables dans des cours de philosophie, d'économie, d'histoire, de psychologie, de sociologie ou de secrétariat. Nous produisons à la chaîne des analphabètes

diplômés, en proportion de nos professeurs thaumaturges, spécialistes en bousillage intellectuel et en incompétence notoire, sereine et militante.

QUE VEUT DIRE FAIBLE EN FRANÇAIS ?

Précisons un peu la nature de cette faiblesse en langue maternelle. Car c'est un point où la confusion est généralisée, profonde, presque indéracinable. Pour la plupart des observateurs et même des professeurs, faible en français veut dire faible en ponctuation, en orthographe et en grammaire. Corrigeons ces bobos superficiels, et nous retrouverons une bonne santé linguistique nationale. Nos déficiences en français, pense-t-ON, se comparent à la gratelle, et non au cancer, à l'exzéma, et non au sida.

Voyez la réaction de notre ministre de l'Éducation face aux piètres résultats de nos étudiants en langue maternelle. C'est également la réaction de la majorité des parents, des journalistes, des cadres et des commissions dites pédagogiques de nos cégeps. M. Ryan, comme à peu près tout le monde maintenant, a fini par constater l'ampleur du désastre; mais il le circonscrit fort habilement de la manière suivante. Il dit, en substance: « Nos étudiants sont faibles en ponctuation, en orthographe et en grammaire; mais ils sont remarquables aux points de vue de la créativité, de la cohérence dans les idées et dans la façon originale de présenter ces idées. » On a dû lui dire ça; il l'a cru et il le dit.

Diagnostic admirable et d'une très grande efficacité, puisqu'il réussit à transformer le cancer du cerveau en gratelle superficielle, et le sida, en eczéma sectoriel.

Or, je fais appel à votre expérience la plus élémentaire. Dites-moi ce que vous trouvez sur les copies d'un très grand nombre de vos étudiants. Les mêmes choses que moi, j'imagine, quand nous sommes tous deux réveillés. Bien évidemment, des fautes de ponctuation, de grammaire et d'orthographe, en quantité épidémique ou pandémique. Mais, en même temps, et surtout, n'êtes-vous pas horrifiés par la bouillie mentale étalée, noire sur blanc, sur les copies? N'êtes-vous pas aux prises avec des textes où l'incohérence rivalise subtilement avec l'absurde? Où l'originalité consiste à dire n'importe quoi n'importe comment?

Je vous donne un exemple tiré d'une copie d'étudiant de secondaire II. On en trouve d'identiques sur les copies d'étudiants diplômés de nos cégeps et universités. La question posée était celle-ci: « Où et pourquoi fut élevée la grande muraille de Chine? » Et l'étudiant, futur diplômé analphabète, répondait: » Entre l'Allemagne du nord et du sud, parce qu'il se battait avec des fusils. » Quand on pense que cette sacrée muraille fut construite pour endiguer l'invasion des barbares, on peut bien dire qu'elle s'est avérée aussi inefficace que la non moins fameuse Ligne Maginot.

Écrivez-moi cette phrase sublime, sans faute de français, en bon français international (celui de M. Ryan, jadis, dans ses éditoriaux impartialement partiels), et vous aurez toujours de la bouillie mentale de niveau international. Et vous aurez fait une injure internationale à la pensée et à la langue, que l'homme avait pourtant inventée pour communiquer à ses

semblables, non pas des conneries, mais des pensées qui aient du sens, du bon sens.

Le texte de cet étudiant modèle se limitait à une phrase. Vos étudiants du collégial vous en écrivent habituellement davantage. Mais la pensée et le style sont sensiblement les mêmes. Voici un texte que m'écrivait, probablement sans remords, un de mes élèves wisigoth, il y a quelques semaines. Je lui avais imposé une question claire et sensée sur un passage limpide et sensé de Terre des hommes qu'ils étudiaient depuis quelques semaines. Et voici la réponse, à graver sur les quatre faces du Complexe G:

Il parle du ballet, Parlant de cette danse qui amène les personnes a connaitre du péché s'en qu'il s'en aperçoive, personne ne pourra leur dire parce que il sont tous de la même manière. Ce ballet est une sorte de mauvaise partie de la vie, un moment ou l'erreur sera la et ne pourra pas pardonné.

Je vous ai transcrit ce texte avec une patience admirable et la fidélité sans faille d'un moine copiste. Or, rien dans ce charabia de niveau collégial n'a un rapport quelconque avec le texte de Saint-Exupéry. Tout est sorti intact du cerveau de cet élève décoré d'un diplôme d'études secondaires, c'est-à-dire scolarisé pendant au moins douze ans. Incohérence totale, non sens maximum et langue en phase terminale.

Ce qui veut dire, mesdames et messieurs, que je ne vous conseille pas de suivre ces deux étudiants, l'un sur sa muraille de Chine et l'autre dans la chorégraphie de son ballet: vous vous retrouveriez très loin en territoire barbare.

Pour donner à ces textes un minimum de bon sens, ne devez-vous pas surtout lire entre les lignes et non ce qui est écrit sur les lignes? C'est d'ailleurs le conseil et même l'ordre impérieux que vous donnent ces étudiants dont le cerveau et la langue sont en compost. Ils vous disent: « Fais-tu exprès pour ne pas comprendre, s'tie ? Lis entre les lignes et tu voiras ben que mon texte est clair et plein de bon sens! Moé pis més chums, on comprend ça tu suite. T'sé zeux dire, man? »

Ce colloque ne serait pas sans lendemain, si l'un d'entre vous, au sortir de ces échanges, prenait la décision d'inventer cette fameuse machine à lire les pensées originales, lumineuses et cohérentes que la majorité des étudiants québécois ont le génie de dissimuler entre les lignes de leurs textes.

Celui d'entre vous qui inventera cette machine miraculeuse pourra, à bon droit, être proclamé sauveur de la civilisation québécoise, au même titre que ceux qui, jadis, ont inventé la machine à remonter le temps, les tests dits objectifs, la promotion automatique et la machine gouvernementale à normaliser les notes et les esprits. Qui d'entre vous veut relever le défi? Car le patrimoine national, ce n'est tout de même pas uniquement notre sirop d'érable, nos originaux, « nos » Expos Américains et notre Ô Canada, we stand on guard for thee!

En bref, si on mettait les étudiants de nos cégeps, dans toutes les disciplines, à des études de niveau collégial, nos cégeps se videraient des deux tiers de leur clientèle. Ou bien parce que ces étudiants n'ont pas les aptitudes intellectuelles requises pour ce genre d'études, ou bien parce que leur

préparation intellectuelle est nettement insuffisante, ou bien parce qu'ils ne veulent pas faire l'effort nécessaire. Il n'est d'ailleurs pas exclu, bien au contraire, qu'un même étudiant soit constitué d'un heureux mélange de deux de ces cancers ou même des trois à la fois. Mais il suffira de la présence, dans son organisme mental, d'un seul de ces cancers pour le conduire à l'échec.

Du moins, il y aurait échec et mat, si, par toutes sortes de procédés vicieux et criminels, on ne s'ingéniait à transformer ces cancers en maladies superficielles qu'on décore fièrement d'un DEC, pour sauver à la fois sa face, ses fesses et celles de bien du monde.

QUI EST COUPABLE ?

Une telle décomposition de la langue et de la pensée qui l'engendre relève d'autres causes que celles des pluies acides, du fédéralisme rentable, de la menace nucléaire et des fluctuations du huard. Il y a des causes bien identifiables et des coupables non moins identifiables. « Ne cherchons pas des coupables, dit M. Ryan: nous sommes tous coupables. » Oui et non. Le réalisateur de cinéma Cayatte nous a dit lui aussi: « Nous sommes tous des assassins. » Oui et non. Entre Staline, Mozart, Ferdinand Marcos et Socrate, il est permis de faire des différences, mineures et majeures, dans la criminalité.

« Il ne faut pas juger, dis tu? - Il faut juger, sous peine d'être un dépotoir où n'importe qui est autorisé à venir déposer ses déchets. »

Ce n'est pas ici l'endroit prévu pour faire l'analyse des causes de notre décadence linguistique. Qu'il suffise de rappeler que ces causes sont à la fois sociales et scolaires. Telle société, telle école et telle langue. Nos étudiants sont à l'image de nos écoles, de nos professeurs, de nos parents, de nos administrateurs, de nos syndicats, de nos députés et ministres, de nos médecins, avocats et sportifs, de nos lauréats de l'ADISQ, et des téléromans québécois.

Plume Latraverse dirait: « Qui cé qui l'a, la twist? » Et Robert Bourassa, du haut de son sapin culturel de cinquante pieds, répondrait: « Qui pense culture, pense électrification. »

Le sociologue Rioux a dit de nous que nous étions « tricotés serré ». En effet. On pense tout spontanément aux Tremblay du Lac Saint-Jean; mais on peut penser non moins spontanément au grand tricot en corde à linge que constitue notre réseau d'éducation, et à la langue de nos étudiants, écrite si serrée que les professeurs lucides n'arrivent même pas à lire entre les lignes.

B) PROSPECTIVE

Si vous me poussez au pied du mur et me demandez de vous dire quel français on enseignera dans les cégeps du Québec en l'an 2007, je vous répondrai que je n'en sais rien. Je ne suis pas de ceux qui disent dans un livre inspiré et publié il y a quelques années, qu'en 1980 ils ont bel et bien vu... Quoi? Ils ont vu, aussi clairement que je vous vois en ce moment même, ce qui se passera à Montréal et sur la planète en l'an deux mille. Vous n'avez pas oublié que nous, nous sommes encore en 1987.

Mais si vous me demandez quel français on devrait enseigner en l'an 2007, alors je crois pouvoir vous le dire assez précisément. Au risque de vous offenser, j'ose dire que dans vingt ans d'ici, on devrait enseigner, dans nos cégeps et ailleurs au Québec, le même français qu'on devrait enseigner aujourd'hui en 1987. Et, au risque de vous étonner, j'affirme qu'on devrait y enseigner le même français qu'on aurait dû y enseigner vers les années 1967, au moment de la fondation des cégeps.

Qu'on utilise, pour l'enseigner, l'ardoise de nos grands-mères, l'écran de la télévision ou le langage Fortran, ce sont là des variantes superficielles, bien secondaires. Ceux qui nous prédisent l'apparition d'un type d'homme nouveau, d'un type de pensée révolutionnaire, chaque fois qu'apparaît sur le marché, un quelconque gadget, remède, voiture de l'année ou produit de beauté, une nouvelle mécanique révolutionnaire, ceux-là comprennent la nature humaine à peu près comme moi je comprends le wabalou ou la poésie de Tit-Jean Chrétien.

Où sont-ils donc l'homme nouveau et la pensée nouvelle engendrés par l'avion, la radio, la télévision, les fusées spatiales, l'informatique ou le Rock Heavy Metal? Vous et moi, si nous pensons, en quoi notre mode de pensée diffère-t-il substantiellement de celui d'Homère, de Tamerlan, de Charlemagne ou de Pascal? En quoi le contemporain de Brian Mulroney qui tombe en amour, vit-il une expérience substantiellement différente de celle que vivait un contemporain des pharaons ou du Salomon? Je le demande, dans l'espoir assez vain de faire diversion au tapage

intempestif qu'ON fait autour des gadgets révolutionnaires, pour se dispenser de réfléchir à l'essentiel.

PAR OÙ COMMENCER ?

Par où commencer et poursuivre la restructuration de la pensée et de la langue?

D'abord, prendre une vive conscience que la qualité de la langue est en relation directe avec la qualité de la pensée. Telle pensée, telle langue; et vice versa. C'est bien dérangeant pour tout le monde, y compris vous et moi; c'est même scandaleux pour les inconscients et les paresseux susceptibles; mais c'est la triste ou exaltante réalité.

À ce sujet, Jules Fournier écrivait, en 1917, une admirable lettre qui dit l'essentiel de ce qu'il faut avoir compris avant de parler de la langue dans ses relations avec la pensée. Cette lettre devrait se trouver dans la trousse de secours de quiconque prétend travailler à la guérison de la langue. En conclusion de cette lettre, Jules Fournier disait à Louvigny de Montigny, une espèce de thaumaturge précurseur de nos charlatans linguistiques contemporains: « **Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau!** »

Conseil terrifiant et tonique à graver en lettres phosphorescentes de dix pieds de haut sur tous les murs de nos maisons d'enseignement! Je vous laisse à deviner la hauteur que ces lettres de feu devraient avoir sur les murs du Complexe G et dans le bureau des « hautes instances décisionnelles » de notre Héducation.

(Vous pourrez compléter votre trousse de survie, en lisant Le Joual de Troie de Jean Marcel et en vous souvenant de ce que Gaston Miron n'a cessé de vous répéter, à savoir: un peuple privé de ses pouvoir politique, judiciaire et économique, un peuple décapité qui laisse les autres prendre les décisions qui le concernent, c'est un peuple dont la pensée et la langue sont fatalement vouées à l'in-signifiante. Pour signifier, il est recommandé de penser et de parler avec sa propre tête.)

LES REMÈDES DE CHARLATANS

Or, c'est précisément cette lapalissade qui est systématiquement oubliée par la plupart des cerveaux qui se mettent en frais de corriger la langue. Je vous ai parlé plus haut de la solution fast food à saveur fédéralisante suggérée par M. Ryan. Mais il faudrait vous parler aussi, avec preuves à l'appui, de presque toutes les méthodes de récupération mises en marché au cours de ces dernières années. Au retour de ce congrès, procurez-vous sans faute la miraculeuse méthode CAFE au lait patronnée à grande publicité par l'Université de Montréal. D'autres universités et bon nombre de cégeps ont abondé dans le même sens. Quand l'informatique s'en mêle, oh alors! ces méthodes acquièrent toutes les vertus conjuguées de la poudre de perlimpinpin, du détersif Hall concentré, de la Krazy Glue et des engrais RA-PID-GRO. (Au moment où j'écrivais cela, le remontant VIAGRA n'était malheureusement pas encore disponible.)

Ces méthodes sont les dignes émules des examens objectifs en français avec lesquels le ministère de notre triste Éducation

abrutit systématiquement les étudiants et les professeurs québécois depuis plus de vingt ans. L'une des cinquante questions débiles posées sur un texte d'une page où Victor Hugo décrit un incendie, ce sera de demander à l'étudiant si Victor Hugo fait preuve dans ce texte et ailleurs dans son oeuvre admirable a) d'une grande puissance visionnaire? b) d'un riche vocabulaire ? c) d'une grande imagination? d) d'une grande habileté dans le maniement des images? - Et on prévient charitablement l'étudiant qu'une seule réponse, la bonne, sera acceptée.

Ces examens objectivement débiles dispensent les étudiants d'avoir à lire attentivement les textes et à les comprendre. Cinquante questions dites objectives sur un texte d'un page, voilà un moyen idéal et infallible de papillonner autour de ce texte, de le survoler en cercles vicieux, sans avoir à s'y poser, à s'y fixer, à le comprendre vraiment.

Comment ne pas voir que deux questions sérieuses, essentielles, et qui exigeraient une réponse écrite d'une ou deux pages, auraient une tout autre efficacité pour le développement de l'esprit et pour donner le respect de la pensée, la sienne et celle des autres, en même temps que le respect de la langue, la sienne et celle des autres?

Ainsi, nos méthodes dites correctives mises dernièrement en marché, visent à corriger un peu tout, sauf l'essentiel. Une multitude de faits linguistiques éparpillés, secondaires; mais pratiquement rien pour structurer la pensée. On pulvérise aux insecticides des feuilles malades, sans se préoccuper des racines et du tronc atteints du cancer. Quand vous aurez corrigé quelques milliers, voire quelques millions de ces fautes

qu'un esprit peut faire en écrivant sa langue maternelle - surtout si cet esprit est en compost -, vous n'aurez encore pratiquement rien fait d'utile. Car si vous ne restructurez pas l'esprit en compost qui engendre la parole, ce sont des milliards de fautes compostées qu'il fera, en parlant et en écrivant.

En bref, ces exercices correctifs ne peuvent être utiles (et encore!) qu'à ceux qui ont déjà suffisamment acquis les structures linguistiques fondamentales. De même que la grammaire et le dictionnaire n'apparaissent utiles qu'à ceux qui ont suffisamment cultivé leurs réflexes linguistiques pour mettre en doute leur ignorance. Les autres ont la sereine et crasse conviction que ces deux outils sont réservés aux handicapés mentaux.

TOUT SAUF L'ESSENTIEL

Structurer la langue par la pensée et structurer la pensée au moyen de la langue, tels devraient être les objectifs majeurs de nos cégeps et de toutes les autres maisons d'enseignement, de la maternelle à l'université très inclusivement. Ces deux objectifs, je puis vous le jurer, ne ressembleraient en rien à nos examens objectifs.

Or, on y fait de tout, sauf cela. Parce que, faute d'avoir une philosophie cohérente de la formation intellectuelle, on croit vaguement pouvoir obtenir nécessairement cette formation par l'addition de connaissances éparpillées, centrifuges, visant chacune à la spécialisation d'insectes industriels et rentables.

La philosophie fondamentale de nos usines d'enseignement, c'est celle de l'industrie ou plus précisément d'une chaîne de montage. Si chaque département dispense bien sa discipline, usine bien la pièce qui lui est confiée, l'addition de toutes ces pièces donnera, en fin de cégep, la machine idéale, c'est-à-dire le citoyen efficace-pratique-rentable que réclame la société, autrement dit: le citoyen fini.

Il y a des sages, des « compétences » qui ont mûrement réfléchi pour nous. Ils ont longuement élaboré la silhouette de l'homme idéal de demain, et ils ont conçu un ensemble de programmes qui, s'agencant comme les pièces d'un puzzle, sont capables de produire cette silhouette idéale des diplômés québécois, silhouette combinant les traits de Ford, Taylor, Howard Huges, Desmarais, les mannequins de Moores ou du catalogue Sears.

ON ne vous demande donc pas de former des roseaux pensants. **ON NE VOUS DEMANDE PAS DE PENSER, MAIS D'ENSEIGNER.** ON vous demande de nous bâtir des robots spécialisés, efficaces pour le Revenu national très brut. Que ce robot pense, parle et écrive comme pense et parle la voiture japonaise de pointe ou comme bientôt parleront et écriront les morts traités à l'électronique, et ça suffit: The medium est the message.

De nouveau, vous pensez que j'exagère effrontément et vous exigez des preuves. Je précise donc par un exemple, parmi des centaines disponibles. Dites-moi si, dans le cégep où vous travaillez consciencieusement, il existe une quelconque vision d'ensemble de la formation intellectuelle à donner aux étudiants. Votre Commission pédagogique, dont c'est

normalement le rôle de réfléchir à cette formation intellectuelle, d'élaborer des politiques générales transcendant la vision limitée (concentrée comme un puits) des départements, bref, cette Commission pédagogique qui devrait avoir une pensée claire sur la nature de la formation de l'esprit, à quoi pense-t-elle? à quoi consacre-t-elle ses énergies? Chez moi, elle s'occupe à peu près exclusivement de cuisine pédagogique, de huilage et d'entretien de la machine administrative, d'aération des locaux, de budget, de pondération de la sacro-sainte CIM au milligramme près. Donc, elle s'occupe de tout, sauf de l'essentiel.

Si, par hasard, on y fait allusion, à l'essentiel, un ennui mortel se lit sur les visages syndiqués ou encadrés. Si tu insistes pour faire voir qu'avant de se concentrer sur les moyens, il serait bon de s'interroger, au moins de temps en temps, sur la fin, on te dira en substance que la fin, elle est là, déjà fixée par des gens pas mal plus compétents que toi. Cesse de nous ennuyer avec tes idées générales! L'important, ce n'est pas de savoir où l'on s'en va, mais de s'y rendre. Une fois rendus, on verra ben si c'est là qu'on devait aller.

Bref, nous sommes des spécialistes de l'éducation qui considèrent comme futile et ennuyeux-ennuyant de s'interroger sur les objectifs poursuivis. Connaissez-vous beaucoup d'entreprises humaines qui, travaillant dans ce brouhaha-tohubohu-abracadabrant ne seraient pas vouées à la faillite?

(Avant de poursuivre, je vous fais part d'une impression qui me revient souvent à l'esprit. La voici: quand on fait une description quelque peu fidèle de la réalité bouffonne qui est la nôtre, notre exposé ressemble automatiquement à un sketch de

Charlie Chaplin. Cela dit, revenons à nos moutons bien diplômés.)

Nos cégeps, comme d'ailleurs toutes nos autres écoles, sont des tours de Babel. En plus de la confusion des langues, il y règne la confusion des disciplines, centrifuges à souhait, compartimentées à souhait, en forme de tiroirs étanches où l'absurde est décoré des noms pompeux de spécialisation et d'efficacité.

Et la langue commune servant de moyen de communication entre ces tiroirs et ces insectes spécialisés, eh bien! c'est celle que vous trouvez sur les copies de la majorité de vos étudiants. La pensée et la langue de ces étudiants sont l'image fidèle de nos esprits confus, centrifuges, babéliques, ou, si vous préférez, baobabyloniens.

COMMENT SORTIR DE CETTE CONFUSION ?

Il faudrait d'abord en prendre conscience. Et je crois que nous n'en sommes même pas à cette étape préalable.

Pour n'être pas happés par les remous de la médiocrité satisfaite, il vous faut, il nous faut, une lucidité et un courage hors du commun. À l'occasion, je rappelle à mes étudiants que s'ils travaillent comme un étudiant québécois moyen, ils seront médiocres, et de façon cancéreuse. Travaillez comme trois, et vous commencerez peut-être à surnager dans la bouillie ambiante. Et vous commencerez à devenir quelque peu intéressants, signifiants, si vous travaillez comme cinq étudiants québécois moyens. Le même conseil peut s'adresser

aux enseignants. Mais chez les uns et les autres, il s'en trouve peu, très peu, pour le prendre au sérieux.

Si vous travaillez à cette prise conscience, si vous y investissez des énergies presque désespérées, eh bien! vous finirez probablement votre carrière avec l'impression d'un bel échec. Vous mourrez avec cette ridicule et sublime conviction d'un personnage de Marguerite Yourcenar: « Je mourrai un peu moins con que je suis né. »

Quand vous aurez pris conscience de l'ampleur de notre désastre national et en même temps de la difficulté d'en sortir, il vous faudra travailler de l'aube au crépuscule pour faire voir l'évidence et pour faire incarner dans les faits les quelques évidences que voici:

1. Un cégep, c'est un lieu où l'on s'occupe, en priorité, de former des esprits, pas de décrocher des diplômes en vue de décrocher de gros salaires. Un homme doit en priorité accrocher son intelligence et sa vie à quelque chose de plus sensé.

2. Ce qui suppose que tous les adultes travaillant dans ce milieu aient une vision suffisamment claire et commune de ce qu'on entend par formation intellectuelle. Voilà un Everest à conquérir ou une jungle à défricher.

3. Dans toutes les disciplines enseignées, les objectifs fondamentaux devraient être les mêmes, c'est-à-dire: rendre l'étudiant capable de penser de plus en plus de façon autonome; de comprendre les principes qui fécondent, au lieu de le rendre habile à manipuler des trucs et des formules

stéréotypés. Voyez où en sont, sur ce point, votre département et les autres départements de votre cégep.

4. Rendre l'étudiant capable de formuler et de présenter des pensées sensées dans une langue claire, compréhensible par un lecteur ou un auditeur intelligent. Qu'en pensent votre département, les autres départements et la haute direction de votre cégep?

5. La langue maternelle est l'outil privilégié permettant de maîtriser toutes les disciplines enseignées ou étudiées. Le professeur et l'étudiant qui la bousillent, bousillent du même coup bas et leur pensée et la discipline même qu'ils prétendent enseigner ou étudier. Est-ce là une conviction partagée par vous-mêmes, par vos collègues et par votre Commission pédagogique?

Ces quelques évidences fondamentales, c'est déjà beaucoup de se les donner à soi-même. Les donner aux autres, aux collègues de son département et aux membres de la Commission pédagogique, en vue de susciter une action commune, voilà une entreprise épique. Mais sans cette action commune, suscitée par une claire vision des objectifs et incarnée dans tous les actes pédagogiques, eh bien, nous continuerons à vagir dans l'informe et à produire de façon industrielle des analphabètes diplômés doublés d'ignorants militants.

Je vous ai parlé sans détours, avec une conviction que certains taxeront sûrement d'arrogance. Mais vient un moment dans la vie où un homme bien né doit avoir le courage de monter sur le toit de sa maison, pour proclamer à la face de

l'univers que 2 et 2 font 4. Même s'il apprend par un sondage très scientifique que la majorité silencieuse ou bavarde proclame, elle, du haut de sa tour de Babel, que deux ou trois font n'oeuf.

(L'auteur , au cours des dernières années, a développé ces idées, aussi impopulaires qu'utiles, dans des livres comme Paroles allant droit, Les médisance d'un professeur solidaire, Deux ou trois font n'oeuf.)

(Association québécoise de pédagogie collégiale, juin 1987)

19 . AU TEMPS BÉNI DES GADGETS

Si vous êtes professeur au niveau collégial, il se passe peu de semaines sans qu'on vous propose un outil pédagogique de pointe pour sauver vos élèves, malades en phase terminale. Une impressionnante panoplie d'appareils de physiothérapie pour « récupérer » des cerveaux inondés. Rien pour prévenir l'inondation ou pour l'endiguer efficacement. Toute l'attention braquée sur la mise en place d'un système de boyaux capables de siphonner et dériver le surplus de l'inondation.

Le ministère de l'Éducation, par DGEC interposée, subventionne largement ces expériences de sauvetage au tuyau d'échappement. Présente un projet de recherche inspiré de cette philosophie, prends soin surtout de mettre l'ordinateur au centre de ton projet philanthropique, et l'affaire est dans l'sac! Comme hier on débloquent à large flots les fonds publics pour doter les écoles d'un spectaculaire équipement audio-visuel, plus encombrant qu'utile, et rangé depuis dans les chambres à débarras de nos établissements. Cette industrie audio-visuelle fut une affaire en or pour les vendeurs de gadgets, en même temps qu'une voie royale ouverte aux thaumaturges et aux charlatans.

Se multiplient donc les méthodes dites de « rattrapage », de « mise à jour » ou de « récupération ». Pendant ce temps, ON néglige de rattraper et de récupérer l'essentiel. Cette thérapeutique de luxe ne vise qu'une infime portion des malades, alors que les deux tiers des étudiants sont en phase terminale. Bien plus, cette minorité de « bénéficiaires » soumis aux soins intensifs, on espère les « récupérer » avec des pilules

plus ou moins sophistiquées et informatisées. On soigne les « boutons », les kystes disgracieux et la gratelle, quand il s'agirait de guérir le cancer ou la dilution du cerveau!

Me vienne ici en aide Jules Fournier, lumineux mousquetaire québécois. En 1917, il publiait une lettre sur La langue française au Canada (Mon encrier, Éditions Fides). À méditer longuement par tous les Québécois qui veulent réfléchir utilement sur la langue. Vous y trouverez, en quelques pages, plus de substance et de lumière que dans toute une bibliothèque spécialisée sur la question. Voici, entre autres mises au point incisives, terrifiantes et toniques:

Le seul malheur, pour votre thèse, c'est que le langage, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, n'est pas du tout ce que vous imaginez. C'est qu'il n'est rien, au contraire et encore une fois, qui nous soit plus intime et, en quelque sorte, plus consubstantiel, rien qui tienne davantage à la nature particulière de notre être pensant, ni qui en dépende plus étroitement. C'est qu'enfin, tout de même et aussi nécessairement que tel fruit pousse sur tel arbre, et non sur tel autre, le langage - le vôtre, le mien, celui du voisin - ne saurait, en dernière analyse et malgré qu'on en eût, que reproduire, jusque dans les plus infimes nuances, les qualités et défauts d'esprit de l'homme qui le parle. Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau !

Changer le cerveau! Ça ne se fait pas en revigorant l'épiderme au RA-PID-GRO. Si les pommes sur l'arbre sont rabougries ou pourries (peut-être même pourrites), il y a des opérations de sauvetage plus urgentes et efficaces que celle d'arroser une à une les feuilles malades. Sinon, quand vous aurez réparé, à la mitaine ou à l'ordinateur, 3,000,000 d'erreurs de langage, vous n'aurez pratiquement encore rien fait pour réparer le cerveau malade à l'origine de ces erreurs. Il continuera, sereinement, à produire des tonnes de bouillie mentale et de borborygmes NON-identifiés et non prévus par vos thérapeutes.

Mais comment réparer le cerveau malade? Ni moi ni personne de sensé n'avons ici de remèdes miraculeux à proposer. Il y a tout de même des remèdes de bon sens et de longue patience dont on peut espérer des résultats plus utiles et globaux que les remèdes expéditifs et miraculeux axés sur le rafistolage externe à la pièce.

Malheureusement, les vrais remèdes ne sont pas spectaculaires et ils ne peuvent pas se traduire en expériences « pointues et scientifiques », si chères aux stratèges des projets de recherche. Vous aurez, tout comme moi, un mal infini à essayer de les « vendre » à la DGEC, aux syndicats d'enseignants, à votre DSP, à votre CA, aux superscribes de nos conventions collectivistes scientifiquement mais hypocritement égalitaires comme un éditorial de Claude Ryan est impartialement partial, au ministère de l'Éducation, bref, à toutes les « instances décisionnelles » ou « opérationnelles ». Essayons, tout de même, une sacrée fois de plus, de faire voir quelques évidences:

1. Pourquoi la langue maternelle doit-elle se contenter de 3 périodes par semaine, alors que les disciplines « sérieuses » en reçoivent 5? Et pourquoi ces messieurs-dames des autres disciplines ont-ils à s'occuper d'environ 90 étudiants, alors que les caves qui enseignent les disciplines encombrantes comme le français et celles qui visent à la formation générale, se retrouvent avec 120, 130, 150 élèves? Le tout à l'intérieur de normes dont on nous garantit une précision scientifique maximum, assurant une impartialité parfaite!

Si vous ouvrez la convention collective des enseignants et jetez un coup d'oeil sur les formules mathématiques très très élaborées qu'on utilise pour déterminer la tâche des enseignants, vous serez très impressionné, et dans votre naïveté vous en conclurez qu'avec de tels outils scientifiques on ne peut qu'atteindre la justice distributive la plus juste qu'il ait jamais été donné à l'homme de concevoir.

Il vous faudra voir ce que ces merveilles mathématiques donnent dans la pratique pour vous rendre compte que les scribes des deux côtés de la barricade ont dû travailler longtemps pour en arriver à trouver de si imposants camouflages.

2. Enseigner la langue maternelle, c'est, avant tout, former la pensée, agir directement sur la pensée, structurer la pensée, donner une forme à la pensée. Telle pensée, telle langue. Et vice versa.

Tes parents ont reconnu et loué ton intelligence surtout à ce signe: « Il commence à parler! » Quels efforts prodigieux tu faisais alors pour parler, pour communiquer ta pensée! Cette

ferveur originelle pour le langage expression de la pensée, si tu l'avais toujours gardée, tu serais rendu loin.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à ta mort et longtemps après peut-être, c'est surtout à la qualité de ta langue que l'on reconnaîtra la qualité de ta pensée. Pas d'échappatoire possible: « ... rien qui tienne davantage à la nature particulière de notre être pensant, ni qui en dépende plus étroitement... le langage ne saurait que reproduire, jusque dans les plus infimes nuances, les qualités et défauts d'esprit de l'homme qui le parle. »

Ça, c'est autre chose que la ponctuation, l'orthographe, les choux et les poux, la maîtrise des verbes irréguliers et de l'accord du participe des verbes pronominaux suivis de deux infinitifs.

Ça veut dire, entre autres choses et surtout, enseigner la langue, de la maternelle l'université inclusivement, avec la préoccupation majeure qu'elle devienne l'outil le plus efficace possible pour la formation et la communication de la pensée: pour saisir la pensée des autres, avec toutes ses nuances et sous toutes ses formes; et pour exprimer la sienne, avec toutes ses nuances et sous toutes ses formes.

Et cela, pour saisir et exprimer toute la réalité de l'homme: politique, économique, religieuse, historique, poétique, scientifique, artistique... Parce que la langue ouvre à tout, saisit tout, exprime tout; infiniment mieux que tout autre mode d'appréhension et d'expression; infiniment plus vaste, subtil et varié que les vagissements et balbutiements de l'ordinateur le plus futé, présent et à venir. Amen.

Comprend-on un peu pourquoi la langue est la base et le couronnement de toute la formation intellectuelle? La fameuse formation fondamentale, la voilà, pour l'essentiel.

Si on n'a pas cette conviction, on noiera la langue maternelle dans une confédération de disciplines toutes égales entre elles (ça te rappelle peut-être une autre confédération aussi égalitaire qu'hypocrite). Bien plus, on la soumettra sans scrupule au rouleau compresseur de la sacrée CONCENTRATION; on en fera la Cendrillon des disciplines plus « sérieuses », plus efficaces-pratiques-rentables pour le Revenu national brut. C'est actuellement le cas au collégial et même au secondaire.

Ou bien, dans l'enseignement de la langue, on mettra l'accent sur des bisouneries, au lieu d'en faire prioritairement un exercice d'apprentissage de la pensée et d'expression de la pensée.

« C'est vague comme solution! » - Oui, si ON n'a pas compris ce que veut dire enseigner la langue maternelle. Toi, si tu as compris, tu as là une base solide pour bâtir, à tous les niveaux de l'enseignement, un plan de cours aussi concret et précis que tu voudras.

Mais, cette fois, avec les yeux de l'intelligence fixés sur le tronc de l'arbre, et non perdus dans l'éphémère et vague chatolement des feuilles.

(Prospectives, avril 1988)

20 . LETTRE

À Madame Jocelyne Lefebvre, Coordonnatrice en français du collégial

Chère madame,

Mon collègue Pierre Rouxel me dit que ma prise de position sur le dernier document du Conseil des collèges vous intrigue; plus précisément: vous irrite.

Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.

Points d'accord

1. Notre conscience collective commence enfin, timidement, à s'éveiller à l'évidence: l'enseignement du français au Québec est en piteux état. Ni plus ni moins au collégial qu'à la maternelle et à l'université: dans un peuple, les niveaux d'enseignement sont conjoints, pour le meilleur et pour le pire.

Ma conscience à moi, depuis belle lurette (soit depuis près de trente ans), est consciente du problème et le proclame; dans un désert de sourds, vaste comme le Sahara, avec un accueil qui ressemble « au silence éternel des espaces infinis m'effraie ». Je passais, je passe toujours, pour un mal-léché dont le cri primaire trouble la belle symphonie qu'exécutent avec brio les boute-en-train de l'optimisme béat. « Tu exagères. C'est pas si pire que ça! » Et l'argument massue qui clôt définitivement le dialogue de sourds: « Tu es un élitiste ! »

Sur ce point, votre conscience à vous se situe, il me semble, non pas du côté des sourds hilarants, mais du côté de l'élitisme mal léché.

2. Un deuxième point où nos positions sont peut-être assez proches, est celui-ci: Faut-il s'étonner que nos chers collègues professeurs de français affichent, depuis cinq ans, des taux de réussite oscillant entre le 75 et le 80%, alors que les taux de réussite de ces mêmes étudiants diplômés, dans les tests d'entrée de l'Université Laval ou d'ailleurs, oscillent entre le 25 et le 30%?

Ne trouvez-vous pas comme moi qu'il y a beaucoup trop de gais lurons hippiques ou de thaumaturges plaisantins dans notre confrérie? Si leurs résultats sont si tellement mirifiques (dirait Sol), pourquoi tout à coup crient-ils au meurtre et réclament-ils des mesures de sauvetage national? Moi, si mes taux de réussite depuis cinq ans avaient plané si haut, je ne me serais pas enroué à crier dans le désert.

Personne, dans vos rencontres avec les « hautes instances décisionnelles », n'a eu la malice bien inspirée de vous poser cette question explosive et décapante? Si on l'avait posée, qu'auriez-vous répondu? Peut-être que, comme moi, vous auriez eu honte. Mais de qui donc? Il est gênant d'avoir à porter l'étendard des fans du boui-boui.

Points de désaccord

Nous voilà rendus à la croisée des chemins, je crois. Ou plutôt, rendus à cette croisée, vous avez pris à gauche et j'ai

pris à droite. D'où la difficulté de poursuivre le dialogue, surtout à mesure que croît l'espace et que passe le temps:

**Le temps s'en va, Mignonne, le temps s'en va.
Le temps? Hélas non! nous nous en allons.**

disait l'un. Et l'autre:

Quand nous reverrons-nous? Et nous reverrons-nous?

Pour les fins de la discussion, je vous inviterais à lire, s'il était publié, l'essai de 250 pages que je viens de terminer sur la situation de l'enseignement du français, et de tout le reste, dans les cégeps. Le titre: Deux ou trois font n'oeuf. Titre absurde, pour serrer de près une situation absurde. De cet essai, je ne retiendrai ici que quelques points plus pertinents à la question.

La question à l'ordre du jour: Au cégep, faut-il enseigner la littérature ou la langue?

Je pose la question en ces termes antithétiques, parce que, de fait, on la pose en ces termes depuis environ quinze ans. Le patronat, par DGEC interposée, réclamait un enseignement du français axé sur « les besoins langagiers du s'éduquant » . Comme Zazie dans le métro, ils disaient: « La littérature? Mon cul! »

La majorité des professeurs de français, eux, disaient qu'au cégep on se devait de n'enseigner que la littérature, ma chère. La langue? Mon cul! Les étudiants étaient supposés l'avoir déjà acquise au secondaire. « Nous, on construit le troisième étage; ce n'est pas notre problème de savoir s'il y a des fondations. »

Deux positions que j'ai toujours considérées aussi désaxées, pour ne pas dire « éjarrées », l'une que l'autre. Enseigner la littérature à des analphabètes est aussi insensé que réduire « les besoins langagiers » d'un étudiant de niveau collégial à ceux de l'épicerie, de l'électronique et du divan.

Mais quand tu essayais - et Dieu sait si j'ai essayé! - de faire entendre raison aux tenants de ces deux positions éjarrées de Halifax à Vancouver, c'est toi qui passais pour le criminel. On te qualifiait d'élitiste ou d'ennemi de la culture, selon que tu faisais face à l'une ou l'autre barricade d'énergumènes crampés. Il fallait choisir entre la gauche et la droite: pas question d'utiliser ses deux jambes pour marcher!

Abrégeons, à l'aide des réflexions suivantes:

1. Pour nos étudiants de cégeps, on a bâti des cours beaucoup plus adaptés aux spécialisations des professeurs qu'aux besoins réels des étudiants. Les têtes à former devaient s'adapter aux chapeaux épatants conçus par les chapeliers de pointe formés dans les forges olympiennes de l'université. Une formation « pointue », destinée à des têtes d'étudiants pour la plupart fondantes comme blocs de margarine trop longtemps exposés au soleil de juillet.

Dans les gros cégeps, vous provoquerez de fortes commotions cérébrales, si vous demandez aux professeurs superfins de passer, après six mois d'avis, de l'enseignement du roman québécois à celui du roman français. Et ce serait leur faire une grave injure de les croire capables de passer, après un an d'avis, du roman, à la poésie ou à l'essai. Ils sont, et se veulent, farouchement « pointus. Comme des seringues. C'est triste pour leur ouverture d'esprit; et c'est tragique pour les

étudiants qui ont un urgent besoin de tout, sauf de ces seringues de pointe surspécialisées.

2. Par exemple, des cours de linguistique d'avant-garde, pour des étudiants dont les deux tiers ne savent trop où commencent et où finissent leurs phrases!

Dans certains cégeps, on raffine sur cet absurde: la linguistique formant un sous-département quasi autonome à l'intérieur du département de français. Et ces messieurs-dames regardent avec un air hautain mais compatissant leurs collègues moins évolués qui enseignent encore des choses vagues et très peu scientifiques, comme l'essai, le roman, la poésie, la grammaire compréhensible...

Quant à l'analyse issue de cette linguistique supersonique, elle était, et elle est toujours, aussi spectaculaire qu'inutile: quelque chose, en beaucoup plus grand, comme les mobiles de Calder: des échafaudages de signes zazous s'élevant à cinquante pieds dans les airs, pour analyser une phrase réduite à une brève principale et une courte subordonnée! Ça, c'est du solide! À compléter par l'analyse comparée du chiac et du joual québécois. Pas question de perdre son temps à comparer le français écrit des étudiants avec les règles élémentaires de la langue française!

3. Les vrais littérateurs, v.g. Ferron, Hébert, Savard, Vigneault, Miron, s'ils enseignaient dans nos cégeps, trouveraient aussi bizarre que moi qu'on mette une telle obstination à soutenir que, somme toute, la langue, c'est secondaire, quand on étudie les oeuvres littéraires. En effet, diraient-ils, comment faire « foncer » en littérature, sans garde-fous et même sans volants linguistiques, des étudiants dont la

majorité zazouillent en pensée et en langue comme s'ils étaient sous anesthésie presque totale?

Savard lisait et relisait Homère au moment où il écrivait L'abatis. Mais quand il défrichait l'Abitibi avec ses colons de L'abatis, il ne lui serait pas venu à l'idée de mettre ses colons à la culture des orchidées de la Californie sur leurs lots en bois d'bout. Ça vous étonne? Pas moi. Savard aimait beaucoup la littérature, comme moi; mais, comme moi, plus que la littérature, il aimait le bon sens.

4. Auraient-ils pensé, les cinq sages plus haut nommés, qu'il est possible d'enseigner à la fois la langue et la littérature? Je le pense. Ils n'auraient pas, je crois, crié à la persécution si on leur avait dit que le premier cours de français au collégial devait, dans l'état actuel de la civilisation québécoise, porter surtout sur la structuration minimale de la langue et de la pensée qui l'engendre.

Et je suis sûr qu'ils auraient vu très vite la possibilité de mettre leurs élèves à des travaux visant à structurer la langue et la pensée, à partir d'oeuvres littéraires. Par exemple, on peut travailler à mettre de l'ordre, du bon sens, à la fois dans les idées et les propositions compléments circonstanciels, à partir d'un roman de Ferron, plutôt qu'à partir des textes très civiques et cons de la Royal Bank of Canada ou d'autres textes qui planent en rase-mottes, à la manière des moineaux rasant les poubelles.

Si quelqu'un dit ce que je viens de dire, dans les réunions des gros-gros départements ou les colloques, il vient de scier les barreaux supérieurs de l'échelle sociale qu'il souhaitait peut-être escalader. Le bon sens ne fait pas bon ménage avec

les cotes de popularité et les sONDages d'opiniON. À coup sûr, il vous fait perdre l'estime de la majorité de vos collègues. Les autres diront que vous avez peut-être raison, mais que vous manquez sûrement de sens pratique...

Je ne sais trop ce que vous en pensez. Et je sais encore moins si ce que je viens de vous écrire, contribuera à combler ou creuser la distance qui nous sépare.

Quant à la collaboration avec le ministère de l'Éducation pour trouver et mettre en oeuvre les déjà trop fameuses opérations de « rattrapage » superficiel, s'engager dans cette voie, lui accorder une importance même secondaire, c'est faire le jeu des charlatans et des adeptes des moules de plâtre pour guérir le cancer du cerveau. Ces bisouneries et taponnages sont plus néfastes qu'utiles, car ils détournent de l'essentiel.

L'essentiel, c'est a) de réformer nos cours pour les rendre plus utiles pour une clientèle aux soins intensifs; b) d'avoir un nombre raisonnable d'étudiants; et c) suffisamment de temps pour accomplir, non pas des miracles déshonorants comme celui de notre 80%, mais tout bonnement un travail honnête pour sauver de l'analphabétisme et de la bouillie mentale un nombre « raisonnable » d'étudiants.

J'avance le chiffre de 60%. Ce serait dur, très dur, de nous élever à ce niveau, même si on nous donnait des conditions normales de travail. Car le nombre d'étudiants à « récupérer » en profondeur est énorme: à peu près le même que celui des enseignants et des « hautes instances » .

Ce qui m'encourage, c'est que, tout de même, j'ai vu et entendu, ce matin, le premier merle qui fait le printemps. Brassens a raison de dire:

**Mais il ya peu de chanc' qu'on
Détrône le roi des cons.**

N'importe! L'important c'est de savoir que la royauté de ce con est usurpée; et, en conséquence, de servir autre chose que la Sa Majesté la Connerie. « Ça demande beaucoup de discernement ! - Eh oui! Autant que pour voir et entendre le merle qui fait le printemps. »

(Libre à vous d'utiliser mon texte à des fins civiques, auprès de la minorité ou de la majorité.)

(Viateur Beaupré, Cégep de Sept-Îles, avril 1989)

21.

Convaincre une personne, engagée dans ce qu'on appelle le monde de l'enseignement, d'accorder une importance toute particulière à la langue ne devrait pas être une entreprise surhumaine. Et pourtant...

Une secrétaire, un administrateur, un professeur de chimie devraient en être convaincus aussi bien qu'un professeur de français ou de philosophie. Et si on n'obtient pas ce consensus, toutes les entreprises de valorisation de la langue apparaîtront toujours comme des marottes de spécialistes plus ou moins toqués, voire légèrement cinglés, espèces de mandarins plus soucieux de chinoiseries que d'efficacité. Trissotins habiles en fioritures et en babillages creux.

Il suffit pourtant de rappeler que de Gaulle et Churchill, Einstein et Mao furent efficaces en politique, à la guerre ou en science, en même temps qu'ils maîtrisaient admirablement la langue parlée et écrite. Mao allait jusqu'à écrire des poèmes. Quel scandale! Quel manque de sérieux et quelle perte de temps pour un chef de peuple, pour un député, pour un enseignant qui ont la noble ambition d'être sérieux et efficaces! Pouvez-vous raisonnablement imaginer un de nos ministres ou Premiers ministres - Jean Chrétien, par exemple - en train d'écrire un sonnet, je ne dis pas à la gloire de l'albatros qui inspira Baudelaire, mais tout simplement à la gloire d'un de nos spectaculaires originaux?

La preuve par le contraire serait aussi évidente: celui qui ne sait pas s'exprimer dans sa langue maternelle, bafouillera dans tout le reste, en science aussi bien qu'en administration, en jardinage, en menuiserie, en philosophie ou en théologie. Des gens efficaces, avec une pensée creuse et une expression bousillée, ça ne s'est jamais vu. Quand tu écoutes un écologiste, un botaniste, un ministre, un économiste, un enseignant ou un syndicaliste parler de son métier, tu sais, à l'écouter ou à le lire, à la façon dont il maîtrise sa langue, s'il est un faiseur, un bousilleur, ou au contraire un homme compétent dans son métier. Sa langue trahit son incompetence ou révèle sa compétence. C'est un test supérieur à tout autre en efficacité, test que tout le monde, à peu de frais, peut utiliser. Chacun d'ailleurs l'utilise volontiers, sans le dire. Ne dis pas le contraire.

C'est qu'enfin, tout de même et aussi nécessairement que tel fruit pousse sur tel arbre et non sur tel autre, le langage - le vôtre, le mien, celui du voisin - ne saurait en dernière analyse et malgré qu'on en eût, que reproduire, jusque dans les plus infimes nuances, les qualités et défauts d'esprit de l'homme qui le parle.

Ainsi parlait en 1917 Jules Fournier, l'un de nos meilleurs écrivains québécois. Il était joliment d'avant-garde; en ce temps-là, et aujourd'hui encore. (Sa pensée lumineuse sur la langue, c'est, je crois, la 31,178^e fois que je la cite quand j'ai à parler de la langue. Jusqu'à ce qu'on l'entende, si c'est possible!)

Au début de cette année scolaire, le jour où nos étudiants s'initiaient mutuellement au beurrage et au barbouillage, je me rendais à pied au cégep. Un flow de la Manikoutai m'accoste et de demande: « Yéniti-tu encôre après-midi? » Voilà. Ce flow barbouillait sa langue comme nos étudiants se barbouillaient et le dos, et le bec, et la queue, alouette! Le résultat était le même dans les deux cas. Si j'avais écouté plus longtemps mon flow, j'aurais sans doute entendu d'autres barbouillages comme celui d'un autre flow qui, en se rendant à l'école, s'arrête pour me demander: « Vous faites-tu un jardin? » Il pose la question parce qu'il me voit en train de travailler à la pelle un bout de mon jardin. Moi, je travaille à la pelle, et lui mâche sa langue comme un bonbon de goudron.

Et quand on parle comme ça, on comprend comme ça, et on écrit comme ça. Et c'est aussi grave que ça. Il existe des fautes de langage plus graves, qui témoignent d'un plus grave désordre de la pensée, mais celles-là suffisent bien à carier les dents; et la digestion en souffre.

Dans quelques années, ces deux flos bien de chez nous seront au cégep, où ils parleront, barbouilleront, écriront et raisonneront à peu près de la même façon. Est-ce que ça les empêchera de réussir? J'en doute. Car

Il y a du reste tant de journalistes qui pensent et écrivent comme des chevaux, qu'on ne voit pas bien pourquoi un cheval ne pourrait pas penser et écrire comme un journaliste.

Si Jules Fournier ici parle uniquement des journalistes, c'est qu'en 1917 il ne pouvait pas parler de nos diplômés du secondaire, du collégial et de l'université.

(Extrait de la plaquette Le français par coeur et par raison)

22 . QUELQUES FLEURS VIVACES

A] Le beau style

Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois; et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible. (La Bruyère)

Il est vrai que La Bruyère écrivait au XVII^e siècle. Depuis, l'humanité a fait du chemin. À preuve:

Bouthillette, le mal possédé et qui n'a pas encore réussi à se faire nommer Butler, écrit assez bien, dans un beau style abstrait, sévère et rigoureux, devant lequel on se signe, comme devant un mort bien embaumé. (Jacques Ferron, Du fond de mon arrière-cuisine)

Ferron a-t-il écrit ça de Bouthillette, avec, comme arrière-pensée, les éditoriaux de Claude Ryan?

Quoi qu'il en soit, ce Bouthillette-là a fait beaucoup de petits. Et d'autres arbres généalogiques ont connu la même effrayante fécondité. Un beau style embaumé, constipé comme un son de cornemuse, n'est pas seulement de rigueur pour l'aspirant à la GRC ou au sénat, mais pour tout citoyen qui a quelque ambition sociale plus honnête.

B] Voulez-vous être respecté?

Il est important de ne pas être compris si l'on veut être respecté; un médecin d'aujourd'hui qui prescrirait de l'aspirine perdrait les neuf dixièmes de sa clientèle; qu'il conseille des comprimés de rhinalgène et le voilà réhabilité. Vous voulez dire « Il pleut » ? Dites « Il y a des précipitations. »

En français

Il est d'une ignorance crasse.

Il sait lire mais il ne sait pas écrire.

Le maître leur laisse faire tout ce qu'ils veulent.

On ne devrait pas passer d'examens.

En langage pompeux creux

Il se situe au degré zéro du non-encore-savoir.

Il fait de la dyslexie.

Le rapport enseignant-enseigné se normalise.

On devrait être l'objet de jugements non sanctionnels.

(Robert Beauvais, L'hexagonal tel qu'on le parle)

Chez nous, dans la belle province du Canada, le snobisme ne s'exprime pas en hexagonal pompeux creux, mais en joul snob de niveau pour le moins universitaire. Ainsi, au lieu d'employer le terme vulgaire d'enseignant, on disait « intervenant », et l'étudiant, on le recyclait en « s'éduquant » . Ce qui donnait « un intervenant auprès du s'éduquant ». Ça, c'était du solide!

Dans la même veine joualisante pédante, les syndicats d'enseignants se voulaient avant tout des syndicats « de travailleurs(euses) de l'enseignement ». Le ministère de l'Éducation, pour n'être pas en reste, nous exhortait à être avant tout des « facilitateurs », c'est-à-dire que nous devons « faciliter », au lieu de nous contenter d'enseigner. Encore quelques années, et, en haut de l'échelle sociale, on ne parlerait plus de prostitués, mais de « travailleurs et travailleuses du sexe », autrement dit « des bénéficiaires des détente psychosomatiques des intervenants auprès des expansifs sociaux ».

C) Quoi sauver ?

« Beaucoup de mes étudiants ont déjà bien du mal à réussir. Si je les pénalise pour leurs fautes de français, ce sera la catastrophe. »

C'est crier trop tard à la catastrophe: elle est déjà là, la catastrophe. Car il y a une catastrophe bien plus grave que celle d'être faible en histoire, ou en mathématiques; c'est d'être gravement handicapé dans son langage, c'est-à-dire dans son esprit, c'est-à-dire dans sa dignité d'homme.

« **Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau!** » (Jules Fournier). Voilà. Et ce travail de restructuration du cerveau, c'est plus important que communiquer un peu plus d'histoire ou de psychologie. Si je néglige de le faire, sous prétexte que l'étudiant va échouer en ceci ou en cela, c'est comme si je négligeais son cancer du cerveau pour me consacrer à la fermeté

des boutons de ses culottes. Il est peut-être désagréable de perdre ses culottes ou d'échouer un cours; mais il est catastrophique de réussir un cours et d'y perdre sa langue, c'est-à-dire sa pensée, c'est-à-dire sa dignité d'homme.

**Demandons à nos gosses d'être plus ambitieux:
Souverains! C'est tout de même autre chose que
d'être médecin ou ingénieur.**

(Lettre à une maîtresse d'école)

Et pour les jeunes Italiens de 15,16 ans qui ont écrit ce livre en 1967, la souveraineté commence par le langage. Si aujourd'hui ils enseignent, leur première ambition n'est sûrement pas « la note de passage », mais ceci, qui est un tout autre idéal: la libération de l'esprit par le langage:

**Car il n'y a que le langage qui rende égal. Un égal
c'est celui qui sait s'exprimer et comprendre
l'expression des autres. (idem)**

La lucidité de ces jeunes, on aimerait la voir partagée par tous ceux qui font profession d'étudier, ou d'enseigner, ou de s'occuper d'éducation.

D) Daigle Automatique Vending & Cantine Service Inc.

- * Voilà un bien beau motton de margarine mentale.
- * Mélange d'anglais et de français, pour satisfaire une clientèle bâtardement bilingue: La Canadian Younité,

n'est-ce pas? au niveau de la confusion mentale si chère aux métis mentaux. Ici, les mots d'allure française n'empêchent pas la phrase d'être anglaise, car le bilinguisme de ces bicéphales bilingues, c'est avant tout d'imiter la langue des maîtres: pourvu qu'ils speak white, ils se croient d'une race supérieure et méprisent de haut le français.

* Un esprit normalement constitué ne comprend rien à cette bouillie mentale. Un Daigle Automatique, ça doit être un drôle d'oiseau; tu appuies sur le bouton, et l'aigle s'envole ou pond un oeuf, automatiquement.

* Le gars qui a trouvé cette formule n'est pas analphabète: il faut être instruit pour se hisser à ce niveau d'absurdité linguistique. Pour perdre ainsi l'usage de la pensée au profit de formules verbales creuses et abracadabrantes, il faut être resté passablement longtemps « sur les bancs de l'école » à s'y user les culottes en même temps que le cerveau. Il aurait un DEC ou un BA, que ça ne m'étonnerait pas du tout. J'en ai trop vu!

Un homme intelligent et averti peut savoir plusieurs langues sans avoir la tentation d'entremêler leurs vocabulaires; c'est au contraire la joie du vulgaire de se vanter d'une demi-science, et le penchant des inattentifs, d'exprimer leurs idées avec le premier mot qui surgit à leurs lèvres.

(Remy de Gourmont, Esthétique de la langue française)

E] Quelques fleurs odorantes cueillies sur les copies de mes élèves du cégep

- * Madame Fortin accoucha d'une belle fille de sept livres, mère de deux garçons, avant hier.
- * Le temps a oblitéré cette inscription; capable hier.
- * Le casier postal de ce bureau de poste possède d'excellents clients; bien placé, pour nous trouver.
- * Notre boîte postale s'acquiert de plus en plus en notre demeure réellement; boîte attrayante.
- * Ma soeur a cacheté proprement cette lettre; cette lettre importante hier.
- * Ma malle de voyage servira pour mon voyage de fin de semaine, joyeusement proportionnée.

(Et vous, pouvez-vous me dire si vous vivez en compagnie de l'un ou l'autre des auteurs de ces textes, écrits à l'état de veille, par nos diplômés du cours secondaire, admis avec les honneurs d'usage dans nos cégeps? Si oui, possède-t-il d'excellents clients; bien placé pour nous trouver, hein? Et ta soeur, joyeusement proportionnée, se sert-elle de sa malle pour accoucher d'une belle fille de sept livres, mère de deux garçons avant hier? Ce sont des questions qui se posent.)

F) Place à l'homme. Mais lequel?

L'étrange propension qu'a notre fausse linguistique d'imaginer partout des faux-emprunts, serait-elle par ailleurs à fouiller notre abstraction opératoire.

(Henri Bélanger, auteur de Place à l'homme)

1^o Grammaticalement, c'est-à-dire logiquement, cette phrase ne tient pas debout.

2^o « une propension qui fouille l'abstraction opératoire », c'est en effet bien étrange et sûrement inquiétant. Mais on voudrait savoir ce que ça peut bien manger en hiver.

3^o Et le plus étrange, ce n'est peut-être pas que la linguistique s'attelle à ce fouillage, mais que Bélanger s'enfarge dans son propre fouillis pompeux.

Il est curieux que nos puristes qui se sont informés tout au long auprès des puristes français, n'ont pas su se rendre compte.

(Du même Henri)

1^o On ne saura jamais de quoi nos puristes n'ont pas su se rendre compte; Bélanger, non plus, d'ailleurs, lui qui n'a pas même su se rendre compte que sa phrase vogue dans l'espace comme une vache en apesanteur, les quatre sabots en l'air.

2^o Il n'est pas impertinent de souligner que cet Henri Bélanger est un militaire bien gradé et fédéraliste-fédéralisant, à qui ses chefs ont donné un congé sabbatique pour lui permettre d'écrire son livre. Un livre savant destiné à fourrer les Québécois, en leur faisant la démonstration, par « l'abstraction opératoire », que leur langue ce n'est pas le français, mais tout autre chose: une langue nouvelle engendrée par nos hivers trop longs, par la musique lancinante des

maringouins voraces, et surtout, surtout peut-être, par le sirop d'érable et la chasse à l'orignal.

G) Vous voulez de la culture ? - En v'là!

La première définition est restrictive: la culture du Québec est la façon spéciale de penser de la nation québécoise. C'est la récolte, qualitativement la plus supérieure et la plus originale qui soit sur la terre, de la moisson intellectuelle et morale, à savoir de tout ce qui est merveilleusement beau et extraordinairement juste, donc de tout ce qui est humainement parfait.

(Giuseppe Turi, auteur de Une culture appelée québécoise)

Est-ce que je trompe en pensant que tu liras au moins quatre fois ce texte? La première fois que tu le liras, tu te diras sûrement: « Voilà quelqu'un qui nous haguit et qui veut nous tourner en ridicule en nous gonflant non seulement comme une grenouille, mais comme une montgolfière. Ça s'peut pas qu'un homme bienveillant ou tout simplement neutre dise cela de nous. Il y faut beaucoup de malice. » Et la quatrième fois que tu le liras, ta première impression deviendra une certitude.

Eh bien, tu te trompes. « Eh oui! là où ça fait mal. » Si tu lis le livre de Turi, tu te rendras à l'évidence que, bien loin de nous haïr, Giuseppe Turi nous aime, nous chérit même - le terme n'est pas trop fort -, nous serre tant et si bien dans ses bras qu'il nous étouffe.

Comme le livre du colonel Bélanger de tout à l'heure, celui de Turi veut nous prouver que nous avons inventé une langue toute neuve, toute différente du français, la langue dite québécoise. Les peuples, en général, mettent au moins mille ans pour créer une langue nouvelle, et même après mille ans, cette langue laisse encore beaucoup à désirer. Nous, nous avons réussi cet exploit en moins de trois siècles. C'est dire que vers les années 1900, nous avons déjà une langue à nous autres tout seuls et que notre culture était déjà « qualitativement la plus supérieure et la plus originale qui soit sur la terre, etc. ». Il faut dire que, selon Turi, nous étions extraordinairement, qualitativement, merveilleusement, extraordinairement, humainement parfaits.

Maintenant, reprenons nos sens. Pour écrire ça, et comme ça, il faut:

1^o Ne pas savoir de quoi on parle.

2^o Avoir une longue habitude de la basse flatterie, c'est-à-dire de la bassesse morale.

3^o Croire qu'à grands coups de superlatifs pompeux on pourra gonfler une pensée non seulement creuse mais vide.

4^o Il faut être qualitativement, extraordinairement et merveilleusement cave pour récolter pareilles inepties et nous les offrir comme un hommage à l'emporte-pièce mielleux.

Ou bien ce Giuseppe prend les Québécois pour des caves (son fédéralisme lancinant, comme celui du mercenaire Bélanger, l'engage spontanément sur cette pente), ou bien il est lui-même qualitativement cave. L'une ou l'autre hypothèse est possible ou sont possibles, dirait Vaugelas. Mais qu'est-ce qui empêche que les deux hypothèses soient possibles en même temps? Un gars mêlé à ce point déborde largement toutes les

hypothèses: il les autorise toutes, les épuise toutes, les décourage toutes.

H) Correction du français dans les travaux des élèves

On corrige en se demandant

- a) si la réponse est juste;
- b) si l'expression est claire quant aux idées;
- c) si l'expression est correcte quant à la langue.

Autrement dit, à une question posée, on ne répond pas n'importe quoi, n'importe comment. Se contenter du n'importe-comment, c'est aussi grave que se contenter du n'importe-quoi.

Soit la question suivante:

Par qui et pourquoi fut construite la grande muraille de Chine?

Les quatre hypothèses suivantes couvrent à peu près tous les cas où il y a lieu d'enlever des points:

1. La réponse est juste, mais contient des fautes de langue; on pénalise, dans une mesure variant selon le nombre et la gravité de ces fautes. Pour faire cette évaluation, le correcteur doit se servir de sa tête: les rasoirs et microscopes ne sont pas de mise ici.

6/10 ? « La grande muraille de chine, a été construit par les chinois pour se protégé contre les invasions tartare. »

2. La réponse navigue entre l'obscurité, l'absurdité et la clarté, parce que la pensée est plus ou moins emberlificotée; on la juge au mérite.

3/10 ? « La grande muraille de Chine a été construite par les Chinois parce que les Tartares à qui on voulait des fusils se montraient orgueilleux de leurs chevaux. »

3. Si, en plus de cette confusion mentale, il a des incorrections de langue (orthographe, grammaire, vocabulaire, ponctuation), la qualité (?) de la réponse s'en trouve affectée d'autant et l'évaluation en tient compte.

1/10 ? « la grande muraille de Chine, a été construit par les chinois presque les tartares a qui ont voulaient des fusis ce montrait orgueilleux de leurs chevaux. »

4. Écrite en français impeccable ou en français abominable, la réponse est fausse (absurde) de A à Z; elle mérite zéro.

0/10 « La grande muraille de Chine a été construite entre l'Allemagne du nord et l'Allemagne du sud, parce qu'ils se battaient avec des fusils. »

En bref:

Quand on enseigne une discipline en se servant d'une langue comme outil de communication, la langue utilisée devient partie intégrante de l'enseignement: ce n'est pas un accessoire quelconque, un élément décoratif plus ou moins superflu.

Si on ne veut pas tenir compte de la langue, qu'on enseigne avec des images, ou par signes, sans jamais parler, sans jamais écrire. Et qu'on se déclare ouvertement et farouchement opposé à tout projet de valorisation du français.

(Extraits de ma plaquette Le français par coeur et par raison, Cégep de Sept-Îles, avril 1978)

23. PRÉVENIR LE CRIME. MAIS LEQUEL ?

« La prévention du crime, c'est votre affaire. » Voilà ce que je lis sur un feuillet civique de la Cité des Sept-Îles qui patronne l'Opération Volcan.

J'ai une confiance limitée dans l'opération Volcan pour empêcher les voleurs de voler. Un bon fusil de calibre 12 à deux coups, avec du plomb à perdrix n° 6, est beaucoup plus efficace pour atteindre un voleur à son point sensible: les fesses.

Mais c'est d'une autre espèce de crime que je voudrais parler. Ce crime, c'est la façon criminelle d'utiliser la langue maternelle, c'est-à-dire la langue que ta mère a essayé de t'apprendre. Si on te vole ton boeu ou une bicyclette, on s'attaque à ta propriété; et ça te brûle autre chose que les fesses. Et si on bousille ce qu'on te dit ou ce qu'on t'écrit, on fait violence à ton intelligence. C'est-à-dire qu'on essaie de la violer. Et c'est uniquement par insouciance criminelle qu'on tient plus à son boeu, à ses oeufs, à sa bière ou à son frigidaire, qu'à sa langue, c'est-à-dire à la dignité de son intelligence.

Or, sur ce même feuillet de la Cité des Sept-Îles où l'on vous invite à prévenir le crime, voici ce que je lis:

La prévention du crime, c'est votre affaire:

« Nous sommes passés chez-vous, due à votre absence, si intéressé, appelez 962-2525 ext: 247

Il est difficile de commettre plus de crimes contre la langue dans un texte aussi court. On croirait lire un texte écrit par un de nos cégépiens stone, bien diplômé par ailleurs du

Secondaire. Des fautes, j'en compte une bonne dizaine, de tous genres. La ponctuation, l'orthographe, la grammaire, la logique, tout y est violé. C'est une agression sauvage contre l'intelligence, faite avec la bonne conscience de l'ignorance creuse et plus probablement crasse.

Ne se trouve-t-il donc personne dans le personnel de la Cité des Sept-Îles pour prévenir ce genre de crime? Avant de s'inquiéter des crimes qui se commettent en ville, ne serait-il pas plus urgent de s'inquiéter des crimes qui se commettent, au vu et au su de tous, dans l'Hôtel de ville où oeuvrent des criminels payés pour nous attaquer?

Voilà donc un texte qui témoigne hautement que son auteur est un criminel qui s'ignore ou qui, peut-être, s'en vante, comme c'est trop souvent le cas pour ceux qui pensent, parlent et écrivent avec leurs pieds, en proclamant bien haut qu'eux ils se comprennent.

N'y a-t-il donc personne à l'Hôtel de ville pour comprendre que la pollution des intelligences par une langue en compost, c'est un plus grand crime que le vol d'un boeuf ou le viol? S'il est encore vrai que notre intelligence a plus de prix que notre corps.

24. TIREZ-LEUR LA LANGUE

À qui? Vous allez le savoir, et il se peut qu'un grand nombre d'entre vous (la majorité?) n'en croyiez pas un mot.

Sachez d'abord que ce n'est pas un médecin, un maquignon ou un psychiatre qui donne ce conseil. C'est un monsieur très-très respectable, pratique-efficace-rentable: rien d'autre que le président du conseil d'administration de Northern Telecom.

Ce monsieur difficile à remplacer s'appelle Walter F . Light. Son poste est une haute garantie, et son nom, aussi lumineux que celui des frères Lumière, chéris du destin. Ce monsieur au-dessus de tout soupçon a donc soumis un rapport à la Commission royale MacDonald chargée de planifier l'avenir économique du Canada anglais. Quand on parle à une commission royale d'enquête et qu'on est président de la Northern Telecom, on pèse ses idées et ses mots, après s'être tourné la langue huit fois.

Et voici ce que ce haut personnage, face à une instance de cette hauteur, déclare tout bonnement: Pour assurer l'avenir économique du Canada, il faut, en priorité, leur tirer la langue. Il a dû surprendre énormément les enquêteurs de la reine des Anglais en déclarant posément:

Au Canada, les systèmes (d'éducation) provinciaux n'ont pas su enseigner que sans une maîtrise convenable de la langue écrite et parlée, il est impossible de penser et de communiquer efficacement.

Ces propos vous indignent, vous font rire ou vous font réfléchir? Je ne sais. Ce que je sais, c'est que pareille affirmation a de quoi étonner bien d'autres que des enquêteurs de leur reine; je veux dire: des ministres de l'éducation, des recteurs d'université, des directeurs généraux de cégeps, des directeurs pédagogiques de polyvalentes et de cégeps, et la plupart des enseignants et des journalistes; sans compter la majorité silencieuse ou bavarde.

M. Ligth a-t-il lu ce que je dis à ce sujet dans Paroles allant droit et partout ailleurs depuis la révolution polyvalente? C'est peu probable, et je ne me flatte pas de le croire. Chose certaine, mes collègues enseignants et mon ministre de l'Éducation, eux, ne l'ont pas lu: ils sont trop occupés à des choses sérieuses. Et s'ils l'ont lu, ils se sont dit que, comme toujours, j'exagérais.

Mais voilà que ce sacré M. Light, homme bien rassis et lumineux, lui, affirme sereinement, effrontément, que, si tu parles et écris comme un cheval, il est impossible de penser comme du monde et de communiquer efficacement avec du monde intelligent. Ça cogne plus dur que les homélies du Nouvel an du Gouverneur général du Canada anglais interprétées à la cornemuse.

M. Light dit. Mais a-t-il raison? Je suis sûr que la plupart des enseignants et des autres trouveront sa déclaration étrange, hors d'ordre, voire farfelue. « Comment un homme si efficace-pratique-rentable a-t-il pu se laisser aller à pareil écart de langage? », se diront-ils en secret. Qu'un homme aussi élevé dans la hiérarchie des affaires « sérieuses » prenne sur lui de

rappeler que l'homme a inventé la langue pour communiquer plus efficacement sa pensée, et que, si la langue est paralysée, c'est le signe évident que la pensée est paralysée et vice versa, cela tient du prodige. Comment un homme d'affaires sérieux a-t-il pu s'abaisser à parler comme un vulgaire professeur de langue maternelle?

La réponse, la voici: M. Light doit dire ces choses, doit faire ce boulot de proclamer des évidences, de faire ce boulot qui n'est pas le sien, parce que, du haut en bas de la pyramide de l'éducation, les premiers responsables ne disent pas ces choses et considèrent le boulot de la pensée et de la langue comme des boulots bien secondaires. Boulots qui, au reste, sont des boulets quand on veut être un homme d'action.

Ils pensent en secret et, par leurs décisions administratives, ils disent tout haut que le monde contemporain a d'abord besoin de gens pratiques. Et pour être pratique, la pensée et la langue, c'est bien secondaire. « D'ailleurs, disent-ils, des gens qui pensent juste, vite et bien, mais écrivent à la mitaine comme nous, ça se voit partout dans le « le monde de l'éducation » aussi bien que partout ailleurs. »

Avant M. Light, il y avait eu un certain Winston Churchill, plutôt pratique lui aussi, qui se méfiait comme du diable d'un ministre ou d'un chef militaire écrivant comme écrivent la majorité des diplômés de nos cégeps et même de nos universités. Lui aussi croyait qu'un ministre ou un général qui ne pouvait pas écrire convenablement, ne pouvait penser convenablement et que, en conséquence, ils étaient très

dangereux à des postes importants où, normalement, il faut penser.

Comme on était en temps de guerre, on ne pouvait pas mettre ces déficients à des cours de récupération, de mise à jour ou de niveau, de rattrapage ou de recyclage. Les impératifs de la guerre avaient ceci de bon que Churchill pouvait les licencier rapidement et les affecter à des tâches où d'autres penseraient et écriraient pour eux. C'était la belle époque.

Entre Churchill et M. Light, il y a eu un certain Ben Gourion: vous savez le type qui a fondé l'État d'Israël, transformé le désert en jardins et tenu tête à deux cents millions d'Arabes. Un gars bien pratique, sûrement. Savez-vous à quoi il occupait ses loisirs? Je vous le donne en trois mille. Et vous n'allez pas me croire ni le croire, après que je vous l'aurai donné. Imaginez: Ben Gourion occupait une bonne partie de ses brefs loisirs à traduire Platon en hébreu. - Pas Vrai!- Si! Si! Pour que les jeunes de son pays aient à lire et à penser autre chose que Allo Police et Écho Vedettes. On voit chez Einstein les mêmes préoccupations quand il parle de l'éducation.

Je rêve d'un Ben Gourion transformant en jardin le désert de nos cégeps multimillionnaires. Je rêve aussi d'un ministre de l'Éducation qui, tout en lisant Miron et traduisant Platon, décréterait que la pensée et la langue maternelle, ce sont les deux priorités prioritaires de son mandat et de celui de ses successeurs pour les siècles des siècles. Souhaitez-moi bonne chance, et retournez à votre boulot « sérieux » pour édifier

l'homme à pitons d'aujourd'hui et de demain. Cet homme, ne lui tirez pas la langue, et surtout ne lui emmerdez pas l'existence en lui rappelant, au moins le lundi matin, que langue et pensée, c'est tout un. La vie, dit-ON, est déjà assez compliquée comme ça!

(Cette fois-ci, vous l'aurez sans doute remarqué, je n'ai pas fait de personnalité, comme ON dit: je me suis adressé à tout le monde, posément. Ce qui n'empêchera pas que ma réflexion, partie de Sept-Îles, aille se perdre une fois de plus quelque part dans l'Océan Pacifique, avec Ben Gourion, Ptaton, Churchill, Shakespeare, Einstein et les propos salés de M. Light. Diane Dufresne, elle, a ce qu'il faut pour soulever le forum; pas moi.)

(Publié dans le bulletin hebdomadaire du Cégep de Sept-Îles, aux environs de 1985)

25. POUR CHANGER LA LANGUE, CHANGER LE CERVEAU

« Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau! »

Ça commence raide.

Qui donc proposait cette intervention chirurgicale dramatique et scandaleuse sur les cerveaux québécois? Jules Fournier, en 1917. Jules Fournier est pourtant l'un des Québécois parmi les plus humains, lucides, équilibrés et savoureux, de la race enracinée des Gaston Miron, Pauline Julien, Gilles Vigneault et Pierre Perrault. Pour Fournier, une langue malade est le fruit d'un cerveau malade. Telle langue, telle pensée. Telle pensée, telle langue. Ce n'est pas à prendre ou à laisser: c'est à prendre, à ruminer et à pratiquer.

Mais tous les paresseux et les charlatans disent le contraire. Ajoutez à ces deux catégories celle des inconscients, et vous obtenez, dans un premier temps, 60% des cerveaux québécois qui disent NON quand on leur demande si, oui ou non, ils existent ou même voudraient exister. Dans un deuxième temps, vous obtenez 50% + 1 de NOUI en forme de NOUI-les molles.

Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre: l'homme parle avec sa langue. Et la source du langage, c'est l'intelligence. Telle source, telle eau.

Sait-on bien que la langue est la plus merveilleuse de toutes les merveilles inventées par l'homme? Infiniment plus

géniale que l'invention de la roue, des navettes spatiales, et que les prodigieuses inventions de la musique ou des mains.

Et pourquoi l'homme a-t-il inventé le langage? Pour faire comprendre à l'humain d'en face tout ce qu'il avait à lui dire, de façon plus précise qu'avec un clin d'oeil ou le sémaphore des sourds-muets, et de façon plus civilisée qu'avec les borborygmes, les grognements et les coups de pieds. Et aussi pour pouvoir capter sans équivoque tous les messages qu'un autre humain lucide et intelligent voudrait bien lui envoyer.

Et qu'est-ce que l'humain veut exprimer par le langage? Rien de moins que toutes ses pensées, toutes ses émotions, tout son être. Tantôt l'humain d'en face demande ou se fait dire quelle heure il est, combien ça coûte la gomme vendue « avec les dentifrices », ou quelle crème solaire il devrait acheter pour « faire vivre des expériences nouvelles à sa peau ». Pour ces opérations de communication primaire, une langue et un cerveau cotés à 15% peuvent suffire.

Mais si « c'est à ton tour de parler d'amour ou de te laisser parler d'amour », oh alors! normalement, tu souhaites que le cerveau, la langue et le coeur, les tiens et ceux de la personne concernée, puissent s'élever à un autre niveau que celui suffisant pour obtenir un diplôme en joual universitaire.

Et si l'homme a inventé la langue pour communiquer à tous les niveaux de la condition humaine, on comprend assez vite que tous les niveaux de langue sont permis.

Un homme quelque peu maître de soi utilise les niveaux de langue appropriés à la communication en cours et aux personnes avec qui il veut communiquer. Il adapte son niveau

de langue aux circonstances et aux personnes. Il se comporte comme le civilisé qui, après avoir brassé avec allégresse son compost au meilleur de sa fermentation, sent le besoin de changer d'habit pour aller parler d'amour à sa blonde endimanchée parmi le thym et la rosée, ou pour aller dire à l'ONU que le Québec est enfin libre.

Un gars normal sait que, pour discuter de philosophie, pour écrire J'ai pour toi un lac, ou pour tenir son rang à l'ONU, il doit parler à un autre niveau que celui de Jean Chrétien disant, devant le Sénat de France et partout ailleurs: « Prenez-moé comme chus. Chus un p'tit gars d'Shawinigan, simple, direct, spontané, avec l'flag su l'hood. Et croyez-moi ben: Le Canada va rester ensemble. »

En bref, un cerveau humain utilise les niveaux de langue comme un sculpteur utilise ses matériaux. S'il est un créateur vivant, entre ses mains le plus humble des matériaux deviendra merveille. Mais s'il est un créateur tiède, flasque, NON-identifié, l'or le plus brillant et le granit le plus ferme, il les transformera à son image et ressemblance, c'est-à-dire en sculptures ternes, fades, gélatineuses, poisseuses et informes.

De même, si le cerveau est en compost, il sculptera spontanément, infailliblement, un langage composté. Un bûcheron à l'esprit bien ramonné et oxygéné produira un langage simple, mais sensé et peut-être même très savoureux. Un universitaire qui a des fuites du cerveau, produira, en langage plus relevé, des idées pâlottes, aseptisées, exsangues, asthmatiques, qui s'envolent en élégantes et vaines volutes de fumée linguistique.

Et si l'arbre mental et linguistique est cancéreux, inutile de vouloir guérir ses feuilles en les aspergeant d'une solution miraculeuse faite de Corrigeons-nous, de Flex-O-Flex, de Viagro et même de Viagra.

Vous me direz sans doute: « Mais, mais, c'est toute une entreprise de changer un cerveau composté et cancéreux pour qu'il arrive à penser et à parler comme du monde! » Et je vous redis la même chose. Parmi les entreprises épiques, celle-là occupe le haut du palmarès.

Au début du XX^e siècle, on parlait avec fierté dans les congrès de « la survivance de la langue française en Amérique du nord ». Sans se rendre compte que survivre, c'est bien différent de vivre, ou du moins, c'est une bien p'tite vie.

Aujourd'hui, tout comme au temps de Fournier, il s'agit donc, mesdames et messieurs, de changer notre cerveau. Ce n'est pas l'objectif explicite qu'on a fixé à cette commission sur la langue, mais si on n'a pas en tête cet objectif premier et ultime, tous les remèdes proposés équivaudront à changer la chemise ou le dentier du patient, en espérant par là guérir sa tumeur maligne au cerveau et sa langue gangrenée par le scorbut linguistique.

Mais qui donc a le pouvoir et l'autorisation d'intervenir au niveau du cerveau? Tout individu conscient, et toute société qui veulent vivre, au lieu de survivre. Voyons cela rapidement, mais avec des cerveaux en alerte.

Chaque citoyen québécois est responsable de la langue des Québécois. S'il se contente « d'être bien dans sa peau » - expression vulgaire s'il en est - et de parler « au niveau de ses

tripes molles » ou de ses trips astraux, il contribue puissamment à la décomposition mentale de ses chers concitoyens. Il fait son possible pour que, grâce à lui, les médiocrités mentale et linguistique s'installent et s'épanouissent avec la fécondité insolente du cancer, du sida et de la paresse.

En voici quelques exemples:

Un petit Québécois qui se rend à l'école me voit défricher un coin de mon terrain. Il s'arrête et me demande gentiment: « Vous faites-tu un jardin? » Il veut apprendre, ce p'tit gars gentil comme tout. Et c'est très bien. Mais du coup, il m'apprend quelle langue parlent ses parents quand ils surveillent leur langage.

J'apprends aussi de quelle qualité sont les cerveaux qui offrent leurs services aux consommateurs avertis par des annonces publicitaires comme Côte-Nord Sanitation et Lévesque Break and Clutch.

Dois-je me contenter de louer sa piété, si ce curé, aussi franc, simple et direct que Jean Chrétien, paraphrase l'Évangile en ces termes: « Peu de temps après la résurrection, Jésus s'est ramassé en Palestine avec ses apôtres »? Dois-je me ramasser là, moi itou, sans au préalable avoir pris soin de ramasser mon cerveau?

Et dois-je garder le sang froid, quand le porte-parole des policiers de Sept-Îles m'annonce: « C'est une année que, définitivement, les accidents de la route auraient pu être moins »?

Et dis-moi si tu peux partager sans réserve la fierté de ces deux Québécois dont le premier te dit: : « J'ai été le premier

Canadien-français à voler un avion de Halifax à Chicoutimi », alors que le deuxième t'annonce, tout de suite après, qu'il est « fier de travailler à l'érection du fédéralisme »? Feu mon député Galienne, lui, en de telles circonstances, était lui aussi bien fier. Il disait donc: « M. Bourassa est un homme avec lequel je serai toujours fier de travailler pour. »

J'arrête là. J'en ai assez entendu! Et, je l'espère bien, vous en avez assez entendu pour comprendre que tout citoyen conscient et responsable ne doit pas penser et parler comme ça. S'il le fait, il est coupable tout à la fois de suicide et de génocide.

Un jour, de jeunes étudiants enthousiastes et généreux décident d'aller consulter Bourassa - le grand, pas le petit. Ils voulaient savoir comment se préparer le mieux possible pour bien servir leurs chers concitoyens. Henri Bourassa ne pensait pas comme Jean Chrétien et l'aviateur tout fier de voler son avion. Que dit-il à ces futurs chefs de file? « Mes jeunes amis, apprenez la grammaire! » Conseil admirable en 1910. Et non moins admirable après le bogue de l'an 2000 et la promulgation solennelle du bogue C-20 de Stéphane Dion.

Changer les cerveaux pour changer la qualité de la langue et de la pensée, est-ce aussi la première tâche de l'école, des journalistes, de la télévision, des syndicats, du conseil du patronat et du gouvernement? Oui, pour peu qu'on s'avise de voir que la qualité de la langue, donc de la pensée, conditionne tout le reste. Si un humain baragouine en pensée, s'il parle et

écrit en baragouin, il baragouinera fatalement, infailliblement, son travail, n'importe lequel.

L'école qui ne donne pas une nette priorité à la formation de la pensée et à la maîtrise de la langue, outil privilégié de cette pensée, prépare donc efficacement ses victimes à bousiller toutes les autres disciplines. Pour éveiller, assouplir et fortifier l'esprit, rien n'est plus efficace que l'étude et la pratique de ce que l'homme a inventé de plus prodigieux: le langage.

« La langue, dit Vigneault, c'est l'A.D.N. de la culture. »

Nos écoles ont-elles mis l'accent sur la culture de cet A.D.N. ou, au contraire, sur la commercialisation d'analphabètes diplômés ? Si le jeune Québécois pouvait, comme ON dit, « passer à travers son secondaire » sans avoir la pénible obligation de lire un seul livre ou de répondre par autre chose qu'un chiffre, un vrai ou un faux exclamatifs, à des examens supposément objectifs, objectivement débiles, on est en droit de se demander si, avec un tel objectif du minimum, on préparait une race forte.

Pendant toute ma sainte vie, je me suis épuisé à combattre farouchement cet objectif du minimum, surtout dans le domaine de la langue. Avec l'impression de vouloir déplacer avec un cure-dent cette monstrueuse et arrogante montagne de margarine fondue qui a pour nom publicitaire ignorance militante. Mais, « non, rien de rien, non, je ne regrette rien. » Car il fallait le faire. Pour ne pas le faire, il m'aurait fallu, comme disait saint Irénée de Lyon, « cracher mon cerveau ».

Un cerveau collectif?

Montons d'un cran. Le cerveau individuel existe. Mais il existe aussi ce qu'on pourrait appeler un cerveau collectif.

Ce cerveau collectif est fait, bien évidemment, de cerveaux individuels, mais aussi d'un fluide mystérieux qui unit ces cerveaux pour leur donner une cohésion, une pensée commune. Le JE existe; le NOUS aussi.

Et le cerveau JE et le cerveau NOUS peuvent être malades ou en santé. Une langue collective malade est le signe évident d'un cerveau collectif malade. Pour le dire autrement: si notre langue collective est informe et infirme, c'est parce que notre être collectif, notre cerveau collectif, est infirme et informe. Il a encore une forme NON-identifiée.

Miron disait: « La confusion (est) une brunante dans nos profondeurs et nos surfaces / nos consciences sont éparpillées dans les débris / de nos miroirs, nos gestes (sont) des simulacres de libertés. »

Autrement dit, le Québécois se regarde dans le St-Laurent, et il n'arrive pas à voir, ni dans les profondeurs ni à la surface, si ce qu'il voit là, c'est bien lui, ou une baleine. Il se regarde dans son miroir, et il se demande si, OUI ou NON, c'est bien lui qu'il voit. Et il répond: « NON » ou un NOUI mou comme un mouton mouillé. S'il connaissait mieux Rimbaud, il dirait: « Je est un autre ».

Ses eaux sont troubles, en profondeur et en surface, parce que, pendant deux siècles et demi, d'autres ont barboté avec leurs grosses bottes dans les eaux d'À la claire fontaine. On a cassé son miroir et, dans les débris jonchant le sol, le

Québécois voit son image disloquée, confondue avec celle d'un Clyde Wells, d'un Tamoul de Toronto, d'un Chinois de Vancouver, d'un Elliott-Dion, ou d'un Galganov de Westmount.

Il en conclut donc qu'il est un multiculturel, qu'il est n'importe qui, et que son pays est n'importe quoi. Il arbore fièrement deux drapeaux et deux têtes, sa Canadian tête postiche et sa tête québécoise. En conséquence, les cerveaux multiculturels à l'intérieur de ses deux têtes pensent et parlent avec des fréquences différentes. Il en sort un grésillement, des borborygmes, de la bouillie linguistique et mentale.

Ce qui explique bien ceci: les messages confus enregistrés par les sondages d'opinion sur l'identité des Québécois ont de quoi déboussoler tous les spécialistes des cerveaux. Car ces messages, selon l'humeur des vents sarouet ou nordet, varient de l'infrarouge à l'ultraviolet. Chose certaine, en deux circonstances solennelles, ces messages ont dit, à voix haute ou à voix basse, que, pour le moment, les cerveaux québécois sont encore NON-identifiés.

C'est pourquoi il faut encore reprendre, en la précisant et l'accentuant davantage, la formule retentissante du grand général: « Vive le Québec! Vive le Québec...libre, tabarnak! »

Le Québec deviendra libre, souverain, quand le cerveau québécois sera devenu libre, souverain.

Il s'agit bien là d'un changement radical du cerveau, un passage de la dépendance du cerveau à l'indépendance du cerveau; un passage de la glace à l'eau courante. Décongelé, notre cerveau collectif aurait plus de chance de penser de

façon autonome et, en conséquence, de parler de façon plus claire, plus signifiante, plus fluide et harmonieuse.

Pour le moment, le NOUS québécois loge dans le pays des autres. Et ce pays a un cerveau anglais qui pense White et qui parle White. Le cerveau White a pris tous les moyens pour que ce pays soit White, et reste White. J'en donne deux exemples tirés de « ton histoire est une épopée »... de survivants:

Le premier est de Jules Fournier qui écrivait en 1911:

On sait que sur deux millions d'immigrants attirés au pays depuis dix ans, c'est à peine si l'on en peut compter 20,000 de langue française, c'est-à-dire environ 1 pour cent.

Cela se passait sous le long règne glorieux de Sir Wilfrid Laurier, l'un des « nôtres », un Canadian-français pure laine élu par les Québécois du temps, pour « défendre les intérêts des Canadiens français ». Cocus, mais heureux de l'être par « un des nôtres ».

À cette époque glorieuse de ton épopée de survivant, le Québec formait 35% de la population canadienne. Il payait donc 35% de ce que coûtaient l'importation et l'implantation de deux millions d'immigrants; mais il ne recevait que 1% d'immigrants francophones. Cherchez l'erreur! Si tu la trouves, parleras-tu encore de « fédéralisme rentable », de « pays biculturel », et te féliciteras-tu toujours d'orner ton front de ces vessies glorieuses?

L'erreur est à chercher dans mon deuxième exemple, celui de la nature de la Canadian Confederation. Cette confederation à l'anglaise fut engendrée par les 33 barbus

appelés « pères de la confédération ». Combien de Québécois parmi ces géniteurs à barbe? Quatre, dont deux Anglais pure laine: Thomas D'Arcy McGee et Alexander Tilloch Galt. Là, tu parles! Mais quelle langue?

Et quelle langue parlera la confédération engendrée par ces cerveaux barbus? Dans ce contexte du 33, tu auras 2 mots à dire. Crois-tu que ce sera deux mots français; par exemple, les deux mots souverain et libre?

Lucien Bouchard, pour qualifier le peuple québécois, a dit que nous avons le sens de la solidarité, que nous accordons un rôle plus grand à l'État, et que nos syndicats s'impliquent davantage dans toute la vie sociale. Il ajoutait: « C'est le seul État francophone en Amérique. Et ça change tout. »

Il a mis cette caractéristique en fin de liste, mais je pense que, dans son cerveau, comme dans le mien, cette caractéristique vient en tête de liste, puisqu'il ajoutait: « Et ça change tout. »

En effet, la solidarité et d'autres caractéristiques de ce genre, nous les avons en commun avec beaucoup d'autres peuples. Mais là où nous sommes uniques, champions olympiques, incontournables, c'est le fait d'être le seul peuple francophone en Amérique.

Est-ce que ça change tout? Oui, mais à une condition. À « la condition gagnante » que les cerveaux québécois veuillent se donner un État, un pays, au lieu de rester une Province confusément distincte dans le pays des autres.

Mais quels cerveaux québécois voudront que le Québec devienne souverain, seul pays francophone en Amérique? La

réponse est claire, très claire, même si presque tout le monde a une peur bleue de la murmurer.

Murmure-la, cette réponse, dis-la, cette vérité, et tu soulèveras, de Halifax à Vancouver, et même de Rouyn à Gaspé, une vague de fond d'hypocrisie, plus haute encore que celle soulevée par de Gaulle.

On t'accusera d'être raciste, méprisant, enfermé dans une mesquine vision ethnique. On dira que tu t'acharnes à diviser les familles même monoparentales, et à semer la pagaille dans les rangs des urgentologues, des vétérinaires, des psychiatres, des urologues, des Hell's Angels et des oto-rhino-laryngologistes.

Cette vérité honteuse, scandaleuse, et pourtant aussi évidente que le Saint-Laurent en face de Sept-Îles, la voici:

LE QUÉBEC DEVIENDRA UN ÉTAT FRANCOPHONE SOUVERAIN QUAND LES FRANCOPHONES DU QUÉBEC LE DÉCIDERONT.

Les anglophones et les autresphones s'y opposeront en block, non pas québécois, mais canadien. Dans quelle proportion? Disons à 95%, environ, (la marge d'erreur étant, comme dans les bons sondages d'opiniON, d'environ 1,5%). Ils nous l'ont dit très clairement hier, par deux fois, ils nous le disent non moins clairement aujourd'hui, et ils nous le diront demain, aussi clairement et aussi souvent que tu le voudras. Ces cerveaux, ils ont voulu, veulent et voudront que le Québec reste une Province plus ou moins francophone dans un pays distinctement anglophone.

Nous, dans le Québec souverain francophone que nous voulons, nous voulons qu'il y ait place pour tous les autresphones que tu voudras. Mais tous les instruments de ce nouvel orchestre francophonique joueront une symphonie, pas une cacophonie multiculturelle. Le thème musical sera donné en langue française, et les autres phonies l'enrichiront de leurs variations. Et au total, cette symphonie sera aussi nettement identifiable que celle de tous les peuples souverains.

Le Québec sera francophone; sinon, il sera louisianais, c'est-à-dire Canadian cajun. Il y a des choses difficiles à comprendre. Pas celle-là. Encore faut-il vouloir comprendre.

Je vous laisse, en faisant de nouveau résonner dans vos cerveaux le thème musical du grand général: « Vive le Québec... libre, tabarnak! »

Pour un cerveau québécois sorti du coma, c'est plus clair et exaltant que ce que nous promet le Canadian Bill C-20 de Stéphane-Elliott-Chrétien. Ce bill nous chante, aux accents constipés de la cornemuse écossaise et par la bouche des vingt et un coups de canons bilingues, les charmes de la Canadian Younité. Ce bill et cette Canadian Younité nous chantent clairement « Ô Canada, terre de nos aïeux, Ô Canada, we stand on guard for thee, Allélu-yes! »

(Conférence donnée le 16 novembre 2000)

26. LE NOUVEAU PROGRAMME DE FRANÇAIS AU COLLÉGIAL

A) LES POINTS FORTS DU PROJET

1 L'objectif du cours

Pas dix objectifs, ni cinq. Mais un seul, le même pour les quatre cours de la séquence. Ce qui favorisera la cohérence d'intention et d'exécution chez les enseignants et chez les étudiants.

Cet objectif, qui est la communication, est-il valable? On pourrait peut-être en trouver d'aussi bons ou de meilleurs. Mais, tel quel, celui-là n'a sûrement rien d'illogique, et il porte sur l'essentiel. Ce qui devrait suffire à rallier tous les esprits.

Signalons qu'on donne à la communication un sens suffisamment large pour englober toutes les formes de communication, y compris celle de la communication poétique. Le sens restrictif que le rapport Lacroix donnait à la communication, axée presque uniquement sur les besoins primaires, a été heureusement éliminé, au profit d'une conception plus civilisée et plus haute de l'être humain et de ses « besoins langagiers ».

2. Une vraie séquence

Construire une séquence entraîne des préalables absolus et la recherche d'une progression. Ce qui donne à l'enseignement du français cette rigueur et cette logique qu'on trouve tellement normales dans les autres disciplines et dans tout genre d'apprentissage.

Mais la progression souhaitée n'est-elle qu'apparente, éloquente et stérile comme ces impeccables tableaux

synoptiques qui évacuent l'essentiel hors de leur savante mécanique close? Ici encore, la logique pourrait trouver d'autres formules de progression aussi satisfaisantes; mais le cheminement proposé n'est sûrement pas farfelu ou criminel. C'est un cadre de travail qu'on peut adopter sans traumatisme, puisqu'on est ici dans le relatif: pour faire sur la route un long bout de chemin utile, il n'est pas nécessaire d'avoir aux pieds cette paire de souliers idéale qu'orthopédistes et cordonniers recherchent passionnément depuis les premières lueurs de la civilisation chaussée.

3. Langue et littérature

La tâche d'un professeur de français, c'est d'enseigner la langue et le littérature. Voilà une lapalissade rafraîchissante au milieu des théories et emballements hurluberlus qui ont fait beaucoup de tapage et de boucane ces dernières années. La dépollution, c'est une entreprise en voie de devenir chez nous une industrie majeure.

Qu'entend-on par littérature? Le document ne s'aventure pas à l'expliquer pour satisfaire à la fois la définition qu'en donnent les dictionnaires et les théories centrifuges. Qu'il suffise d'admettre qu'un procès-verbal et un poème sont tous deux de la littérature, en espérant qu'un professeur lucide saura faire les distinctions qui s'imposent.

Quant à la littérature québécoise, l'intention du document est de la privilégier, sans porter d'anathème borné contre les autres littératures. Équilibre qui sera peut-être contesté, mais sûrement pas par Gilles Vigneault, Hervé Bazin ou Jacques Ferron.

4. La pratique de la langue

On affirme sereinement l'importance de la pratique pour apprendre la langue. C'est une sagesse qui honore les autres métiers et qu'ils ont toujours eue en très haute estime. Il était devenu nécessaire et même urgent de proclamer cet autre truisme. Car ici, au Québec, depuis bientôt deux générations, on a cru et pratiqué qu'on pouvait apprendre la langue sans la pratiquer. Faut l'faire! Et nous l'avons fait.

5. La lecture

Valorisation de la lecture. Quand on sait que les Québécois même « instruits » lisent si peu. Quand on sait que la communication, ce n'est pas uniquement dire ce que j'ai à dire à moi-même et aux autres, mais aussi entendre ce qu'ils ont à me dire. Excellent moyen de prendre conscience que, si je suis forcément construit autour de mon nombril, cet illustre nombril n'est pas tout et le Tout.

Vous souvient-il qu'hier (et peut-être bien aujourd'hui encore), nos étudiants pouvaient, comme ON disait, « passer à travers le secondaire », sans qu'on les ennuie et surcharge avec la lecture d'un seul livre? Ça aussi il fallait le faire. Québec sait faire! qu'ON disait.

6. La langue parlée

J'en vois l'utilité. Je n'en vois pas l'urgence. Surtout, je vois la nécessité d'établir nettement les conditions qui empêchent cette noble découverte, qui a fait la gloire de Socrate et de bien d'autres, de dégénérer en placotage aussi stérile que démocratique.

6. Les étudiants plus faibles

On veut - enfin! - leur donner une attention particulière, corriger leurs déficiences mineures, sans pour autant les dispenser de l'essentiel exigé des autres. On reconnaît enfin la nécessité d'adapter la médecine aux besoins fort divers des patients.

Reste à savoir si cette thérapeutique prévue pour les plus faibles ne se transformera pas en glorification du plâtre et des pilules. Autrement dit, les remèdes choisis viseront-ils à guérir le cancer plutôt qu'à faire régresser les « boutons » disgracieux qui incommode les cancéreux? Autrement dit, les exercices de correction viseront-ils à rétablir la santé globale, celle du cerveau, plutôt qu'à éliminer la gratelle hallucinante ou les démangeaisons intempestives dont souffre le patient?

7. Autres avantages

Je regrouperai ici quelques remarques destinées à souligner certains avantages découlant de ce nouveau cours de français et que le document lui-même ne signale pas de façon explicite.

a) J'ai entendu dire que ce projet ne tenait pas compte de la réflexion faite par les enseignants du collégial ces dernières années, réflexion qui avait mené à la rédaction du projet soumis par le comité de coordination.

Cette critique ne me semble pas fondée: les valeurs reconnues comme prioritaires par ledit comité de coordination se retrouvent ici, de façon expresse: organisation des cours en séquence; langue et

littérature comme base de l'enseignement; littérature en relation avec la société, et particulièrement la société québécoise; place faite à la création; décroisement des genres.

b) Une grande part d'initiative est laissée aux professeurs et aux départements: dans le choix des oeuvres et du nombre d'oeuvres; dans la pédagogie; dans l'évaluation (le spectre d'une possible évaluation uniforme, stéréotypée et stérilisante, faite au plan national, est éliminé).

c) Pareille séquence de cours devrait permettre aux professeurs cloisonnés de se décroiser. Excellent recyclage: ces professeurs cloisonnés devraient s'assouplir suffisamment l'esprit pour devenir capables d'enseigner n'importe lequel des quatre cours de la séquence et pour changer de cours d'une session à l'autre, selon leur désir ou les besoins du département.

Il serait inquiétant qu'un professeur se sente incapable d'enseigner l'un ou l'autre des quatre cours ou qu'il se sente humilié et frustré d'avoir à le faire. En tenant compte des besoins des étudiants plutôt que des spécialisations des professeurs, on est amené, comme fait ce projet de séquence, à proposer un enseignement qui vise à solidifier les fondations et à structurer la charpente, avant d'en venir à comparer le style des meubles, à rechercher, par exemple, les différences subtiles entre le chiac des Acadiens et le joual des Québécois. On se demande par quelle aberration on a pu, dans l'ancien programme, imposer un cours de linguistique, quand la plupart des étudiants ont bien du

mal à comprendre un texte de difficulté moyenne et à écrire une page qui ait un minimum de tenue.

d) Signalons enfin que le document est écrit en français, sans charabia prétentieux. On pourrait souhaiter plus de concision et de clarté; du moins s'est-il gardé de l'hexagonal, c'est-à-dire de la bouillie mentale étalée avec pompe pour éblouir les faibles.

B) LES POINTS FAIBLES OU DISCUTABLES DU PROJET

1. La langue parlée

Le projet parle de « juste équilibre » à rechercher entre l'oral et l'écrit. S'agit-il d'accorder autant d'importance à l'un qu'à l'autre? Ce juste équilibre mathématique est facilement réalisable; mais est-il souhaitable? L'écrit n'est-il pas plus exigeant, beaucoup plus exigeant? Et n'exige-t-il pas plus de temps?

Et surtout, à quelles conditions cette pratique de l'oral donnera-t-elle des résultats valables? Ceux qui ont vu comment on enseigne l'oral au secondaire, savent que cet enseignement en arrive le plus souvent à cautionner l'à-peu-près, quand ce n'est pas tout bonnement la bisounerie et le bousillage.

Au secondaire, très peu d'étudiants échouent à l'oral. Parce que les performances sont très bonnes, ou parce que les méthodes d'évaluation oscillent entre la complaisance et l'ignorance? Je sais que Socrate ne laissait pas son interlocuteur dire n'importe quoi n'importe comment, et que le

langage parlé, lui aussi, peut tendre à la clarté et à la rigueur. Mais dans sa pratique habituelle, c'est le lieu privilégié du laisser-aller; pour toutes sortes de raisons, en particulier parce que la tolérance y est de bon ton, voire prioritaire (« C'est déjà tellement difficile de prendre la parole devant le groupe! ») et que, de toute manière, le temps manque pour évaluer avec sérieux le contenu et la forme du message.

Au collégial, avec 125 étudiants et trois périodes de cours par semaine, contrôler sérieusement l'oral pour qu'il donne ses fruits deviendra une entreprise de grande taille, pour ne pas dire téméraire et probablement suicidaire. Du moins faut-il, avant de se lancer dans cette aventure, étudier sérieusement les méthodes et les exercices capables d'obtenir de cet entraînement autre chose que du verbiage sympathique et une émouvante médiocrité.

2. Les plus faibles

Le régime spécial prévu pour les plus faibles (90 heures à la première session, au lieu de 45) est fort louable. Mais il serait illusoire - et ce fut la tendance, ces dernières années - de croire qu'avec des exercices portant surtout sur la correction des « bobos » on arrivera à corriger les déficiences majeures qui se situent au niveau de la cohérence mentale.

L'effort devra porter principalement sur l'essentiel. « Vous voulez changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau! » Ce sage conseil que donnait Jules Fournier en 1917 reste tout aussi valable après nos excursions sur la lune. Certains diront même que c'est devenu encore plus urgent depuis que la civilisation contemporaine dynamite systématiquement le cerveau. Écoutez les nouvelles de Radio-

Canada, à 18 heures, et dites-moi si tant de choses disparates entendues en si peu de temps contribuent à l'équilibre mental de l'homme moyen ou supérieur?

Or, ce bric-à-brac et ce marché aux puces se retrouvent dans tous les autres secteurs; une polyvalente et un cégep, ça fonctionne étrangement comme la boutique à gadgets de Radio-Canada. Combien d'adultes, par exemple, garderaient leur équilibre mental à mener de front l'apprentissage de six ou sept disciplines différentes et même disparates, en sautant de l'une à l'autre six ou sept fois par jour? Après six ou sept ans de ce dynamitage intellectuel, ils auraient besoin, eux aussi, d'autre chose que des cataplasmes d'enseignement correctif, portant sur l'orthographe et la grammaire dite normative. Beau sujet d'angoisse pour les anthropologues!

2. Le danger du quantitatif

Danger réel qui guette l'enseignement comme il guette toutes les autres activités humaines. Et qui me semble contenu en germe bien vivant dans le projet de séquence. J'en donne deux exemples:

a) Quand il s'agit d'évaluer la performance finale, à chacune des sessions, on dit que l'étudiant ne devra pas dépasser tel nombre de fautes; et par fautes, on entend les « bobos ». Certes, on signale qu'on devra aussi tenir compte d'autres éléments; mais je crains que les « bobos » ne prennent une importance exagérée, pour ne pas dire capitale.

Quand il s'agit de convaincre nos collègues des autres disciplines de tenir compte, eux aussi, de la qualité de la langue, s'ils l'acceptent, c'est en pensant surtout aux «

bobos »; et il faut passablement d'efforts pour leur faire voir qu'il s'agit d'abord d'autre chose: cette autre chose, c'est la communication d'une pensée intelligente, de façon claire et cohérente. Et quand le public pense à la qualité de la langue, il pense d'abord et presque exclusivement aux « bobos ». À croire que les hommes ont inventé le langage pour éviter de faire des fautes dites « de grammaire » en parlant ou en écrivant! Et je ne suis pas sûr qu'un grand nombre de professeurs de français ne fassent pas partie de ce public.

b) Quand il s'agit d'évaluer la lecture, on en arrive aussi fatalement au critère de la quantité. Si on me demande d'évaluer sur la route le comportement des usagers, en vertu de ma paresse, je serai plutôt porté à surveiller la vitesse des véhicules que l'équilibre mental des occupants. J'irai au plus urgent: à ce qui est quantifiable, contrôlable par un petit instrument, sophistiqué peut-être, mais plutôt bête.

Pareil contrôle appliqué à la lecture conduira presque fatalement à choisir des textes facilement évaluables au critère de la quantité. Puisque tout le monde, je l'espère, se sentira gêné de faire passer un test de lecture en prenant pour objet d'expérience un poème d'Alain Grandbois ou de Claude Gauvreau.

Et comme le temps est très limité, pour ne pas dire pistonné, on adoptera l'une des deux méthodes suivantes: soit faire porter l'exercice de lecture sur des textes qui font appel presque exclusivement aux compétences de l'oeil, soit faire porter ces exercices sur des oeuvres déjà utilisées à d'autres fins. Et alors, ou bien on choisira ces oeuvres pour leur

aptitude à être comprises rapidement, visuellement, ou bien on se rend vite compte que cette vitesse de lecture est un gadget rendu populaire depuis qu'on inculque l'admiration de ces héros d'efficacité qui peuvent « passer » en vitesse à travers de nombreux et complexes « dossiers » que des scribes non moins ingénieux apprennent à rédiger « en fonction de l'efficacité ».

Faudrait donc pas s'étonner si une enquête royale nous apprenait que Joe Clarke, ou Ryan, ou Biron lisent peu de Grandbois ou de Ferron. Ben Gourion, lui, lisait et traduisait du Platon, et de Gaulle pouvait parler sensément de Teilhard de Chardin. Il est vrai qu'en Amérique du Nord on n'en demande pas tant et qu'on est beaucoup plus « efficaces , nus autres. »

3. Discours expressif et discours critique

Pourquoi celui-ci après celui-là? Il n'y a sûrement pas de réponse péremptoire. Il me semble que l'ordre inverse se défend avec de bons arguments, par exemple celui-ci: il sera toujours plus facile de faire la critique d'un texte de Shakespeare que d'écrire du Shakespeare.

Alors, si l'enseignement et la pratique se veulent gradués, il me semblerait préférable de demander à l'étudiant de s'exercer à la création après qu'il se sera exercé à l'analyse des textes produits par d'autres. On objectera que l'étudiant sera plus apte à goûter les textes des autres après qu'il se sera lui-même exercé à la création; et c'est également vrai.

Bref, je n'engagerais pas de débat à finir sur cette question. Mais cette impossibilité de trancher de façon définitive en faveur de ceci ou de cela permettrait peut-être d'en arriver à un compromis honorable parce que sensé: laisser

aux cégeps la possibilité d'adopter cet ordre-ci ou cet ordre-là. Ce qui aurait l'avantage d'assouplir le principe des préalables, facilitant ainsi, sans rien sacrifier, l'administration pédagogique de la séquence.

Soulignons enfin ici que le contenu du cours IV est moins clairement défini que celui des autres, et qu'il y aurait profit à le rendre plus explicite.

VUE D'ENSEMBLE

a) Une suggestion

Puisque, désormais, l'étudiant s'engagera à son entrée au cégep dans un cours de français qui se veut gradué, il serait souhaitable, pour ne pas dire indispensable, qu'on lui expose, au début du cours Français I, l'ensemble de ces cours: pour qu'il en saisisse bien les différences et qu'il en perçoive le cheminement. Le projet de séquence dit: « Principal responsable de sa formation, l'étudiant sera aidé dans son apprentissage par le professeur dont le rôle sera d'être un initiateur, une ressource et un guide... » Si l'étudiant doit être le « principal responsable » de la maison à construire, il serait bon qu'il connaisse au moins le plan de cette maison; autrement, il sera un simple manoeuvre fabriquant des pièces détachées que le patron, lui, verra à bien agencer pour que ça donne une maison.

b) Cloisonnement des discours

Une autre nécessité sera celle de faire voir, au début et en cours de route, que les quatre formes de discours retenus ne sont pas imperméables; autrement, on retombe dans le

cloisonnement plus ou moins artificiel et stérilisant. Ainsi l'information et l'argumentation peuvent être, elles aussi, expressives et critiques. Un film d'animation peut être à la fois informatif, argumentatif, expressif et critique. Le poète, lui aussi, informe, persuade, critique. Et dans les romans de Jacques Ferron se trouve un bagage impressionnant d'information sur le contexte social et historique du Québec, de même qu'une critique aigüe de la réalité politique ou littéraire du Québec.

Il faudrait donc éviter de présenter chacun des quatre discours comme des spécialités presque étrangères les unes aux autres. Distinguer, je veux bien, mais pour unir et non pour diviser. Si on avait toujours étudié les quatre grandes races humaines avec le souci de mettre en relief leurs ressemblances profondes plutôt que leurs différences superficielles, on aurait sans doute évité bien des jugements faux et injustes parce qu'étroits.

Il faut bien admettre que l'enseignement, par une tendance presque congénitale, est tenté de simplifier de façon abusive, de trancher la vie en catégories qui s'étalent bien en beaux tableaux synthétiques propres propres. Ce qui peut satisfaire une vision simpliste des choses mais préparer d'amères désillusions: celle que connut le savant professeur Cocon de Prévert:

**Mais alors
si mes calculs sont justes
c'est sûrement mes lièvres qui sont faux.**

Eh oui! Ce personnage farfelu aurait pu être un politicien, un philosophe, un sociologue, ou n'importe qui prenant plus

au sérieux ses formules que la vie. Mais il se trouve que c'était un savant professeur, sans doute hautement diplômé et sûrement fort respecté, puisqu'il était l'inventeur du ver à soie...

La mésaventure de ce cher Cocon peut désespérer ceux d'entre nous qui n'ont pas suffisamment cultivé la science du doute en même temps qu'ON les diplômait. Une solution facile et criminelle serait de se dire qu'il s'agit là des expériences loufoques d'un vieux fou que personne ne se mettrait en tête d'imiter. Puis, s'étant ainsi rassuré, se remettre avec ferveur à l'élaboration de ses propres fiches et casiers scientifiques qui permettront enfin de faire entendre raison à ces foutus lièvres:

**Ne vous désolez pas professeur
les lièvres s'en vont
Mais les tiroirs restent
C'est la vie.**

*

EN GUISE DE CONCLUSION

La langue et la pensée

Ces lièvres futés et ces professeurs Cocons encoconnés m'amènent à une dernière observation qui servira de conclusion.

À propos de l'objectif général de ces cours, j'aurais souhaité qu'on précise encore davantage. J'ai dit que le nouveau projet avait le grand avantage de présenter un seul objectif, et valable pour les quatre cours, alors que les projets antérieurs proposaient une multitude d'objectifs disparates et

centrifuges. Maintenant que nous avons un seul objectif, qui vise à l'essentiel et qui est humainement accessible, nous pouvons bien nous permettre de l'enrichir, de l'approfondir.

Comment? Par exemple, en rappelant sans cesse, pendant deux ans, que toute communication intelligente suppose essentiellement deux choses: 1^o Que l'on saisisse bien la pensée de l'autre pour, peut-être, enrichir la sienne; 2^o Que l'on comprenne suffisamment sa propre pensée pour l'exprimer efficacement et ainsi, peut-être, enrichir celle des autres. Car on oublie trop souvent et trop facilement que les hommes ont inventé le langage pour communiquer entre eux. Ce qui suppose que l'émetteur et le récepteur ne disent pas n'importe quoi n'importe comment.

Le document le dit de façon implicite, mais il y aurait profit à expliciter, pour éviter, dans toute la mesure du possible, ces dialogues de sourds qui sont monnaie courante. Que dit-il? Comment le dit-il? - Qu'ai-je à dire? Comment le dire?

Questions très simples, apparemment simplistes, mais terriblement exigeantes, qui ramènent constamment à l'essentiel et qui empêchent l'apprenti ou le vétéran de faire dire n'importe quoi à n'importe qui, et de dire soi-même n'importe quoi n'importe comment.

Le jour où, au Québec, dans toutes les disciplines, y compris le français, et dans tous les champs d'activité, on considérerait cette attitude d'esprit non pas comme acquise, comme allant de soi, mais au contraire comme une habitude des plus nécessaires et difficiles à conquérir, on mettrait en marche une révolution culturelle qui nous signifierait, après

quelque temps, à l'attention de l'UNESCO; et nous accéderions d'emblée au rang des grandes puissances.

(Québec français, mars 1980)

27. LA LANGUE ET L'HOMME

Commençons par quelques affirmations-chocs, choquantes, parce que vraies:

- La langue est la plus géniale invention de l'homme, celle qui honore le plus son intelligence.

- Telle qualité de langue, telle qualité de pensée. Et vice-versa.

- La langue révèle ta personnalité, aussi sûrement que tes empreintes digitales révèlent ton identité physique.

- Un peuple, une maison d'enseignement, un professeur ou tout autre qui bousillent la langue, bousillent efficacement tout le reste.

Ce qui situe toute réflexion sur la langue à sa juste hauteur: celle de la tête.

*

On nous le concède, avec un brin de pitié: enseigner la langue, c'est enseigner à lire et à écrire. Oui, mais au cégep, enseigner à lire et à écrire, c'est toute une entreprise, épique: la majorité des élèves nous arrivent analphabètes diplômés, et avec de solides habitudes de paresse mentale, systématiquement cultivées par leur milieu culturel.

Et comment lire et écrire intelligemment, si on n'a pas appris à penser, avec bon sens, rigueur et subtilité? Si tu n'arrives pas à comprendre autre chose que la publicité de Provigo, si tu perds pied et le nord dès que la phrase - la tienne

et celles des autres - est un peu plus complexe que celles du bottin téléphonique, sur quoi fondes-tu l'espoir de maîtriser quoi que ce soit d'un peu plus complexe et subtil que le tournevis et la vadrouille?

Enseigner la langue maternelle, c'est donc, en même temps, travailler presque désespérément à fortifier les esprits déboussolés et inconsistants, pour qu'ils puissent saisir et exprimer la réalité, avec des outils d'appréhension et d'expression plus subtils et souples que le madrier deux par quatre et les gants de boxe.

*

Il y a plus. La langue sert à traduire la vie et l'homme, dans leur totalité. Quand je l'enseigne, je suis donc amené à parler de tout. Parce que la langue parle de tout. Ce n'est pas un outil spécialisé: c'est un outil universel, comme l'intelligence qu'elle sert.

Un poème, un roman, un essai pourront me parler d'histoire, de géographie, de psychologie, de philosophie, de sociologie, et de tout le reste. Leur compréhension m'oblige à sortir du petit enclos de mon champ de concentration (de mon camp de concentration). On m'invite à devenir universel, et non insecte spécialisé. Je regarde l'homme et la vie autrement qu'un oeil-de-boeuf et un hublot, très concentrés par leurs oeilères sur un champ de vision très étroit. La langue maternelle est une éducatrice multidisciplinaire, universelle: comme une mère, elle éduque l'homme pour en faire un homme, et non un spécialiste borné.

Par nécessité, par souci d'efficacité, la plupart des autres disciplines rétrécissent en entonnoir leur champ de vision. Elles privilégient le microscope. L'oeuvre littéraire, elle, privilégie le périscope, le télescope et l'endoscope. Elle donne priorité à l'outil polyvalent de la main, plutôt qu'au tournevis tournant sa vis, à l'oeil humain, plutôt qu'à l'oeillet de soulier.

La littérature est polyvalente. Impossible à mettre en tiroirs autonomes, en équations, en colonnes de bilan bien équilibré. Comme l'homme et la vie, elle est imprévisible. Elle n'est ni plus ni moins précise que les sciences, sauf que sa précision est polyphonique, plutôt que monophonique.

On ne peut demander aux mathématiques ou à la chimie de parler de tout: elles ne peuvent parler intelligemment que d'une seule chose. Mais l'homme et la vie, c'est tout autre chose que de la chimie ou des mathématiques. Et c'est de ce « tout autre chose » que parle la littérature. Enseigner la langue, c'est aussi enseigner ce « tout autre chose ». C'est constamment ouvrir des brèches dans les murs bétonnés du camp de concentration.

Ce n'est pas tout, loin de là. Les autres disciplines, et tout particulièrement les disciplines dites scientifiques, font appel presque exclusivement à la logique. Elles voient même d'un mauvais oeil qu'on fasse appel aux sentiments, à la sensibilité, à la subjectivité, à l'imagination et aux valeurs morales. Attitude qu'on appelle « objective », mais qui fait abstraction de l'objet principal, c'est-à-dire de l'homme réel, certes capable

de logique, mais dont l'âme meurt d'anémie si on ne la nourrit que de logique.

La littérature, elle, fait appel à la logique tout autant que toutes les autres disciplines, mais en même temps elle s'adresse à l'homme global, interpelle l'homme global.

Ce qui explique en partie qu'elle soit la bête noire de ceux qui ont stérilisé leur être, vasectomié leur âme, pour qu'elle puisse fonctionner à la manière « objective-efficace-pratique-rentable » d'une seringue ou d'un siphon.

Tout le monde - avec tout de même pas mal d'hypocrisie-réclame qu'on donne à nos jeunes une formation générale, ouverte. Autrement dit, on fait semblant de réclamer des hommes, et non des insectes spécialisés. Oui, mais en pratique, on donne priorité à la concentration, au tournevis, plutôt qu'à l'homme maniant le tournevis.

L'idéal inavoué, mais obstinément poursuivi, c'est l'homme-tournevis, l'homme-seringue, l'homme-robot. Dans cete mentalité robotisée, la langue devient un outil, sans plus: un machin au service du P.N.B.

Quant à la littérature, soyons francs et nets: on la considère aussi futile que l'âme. Comme, au temps de Noël, le nez rouge des ivrognes éclipse l'étoile de Bethléem; et comme le Père Noël bouffe Noël, après l'avoir couvert de son gros rire épais, mafflu, fessu et ventru. De même, notre système d'Héduction a bouffé la langue, la littérature, au profit du gros dieu de l'Utile, dieu-tonneau, hilare et ventripotent: Ho! ho!ho!

C'est dans ce contexte que tu essaies d'arracher l'homme à la divine gueule de l'Utile, aux moeurs de Moloch. Tu essaies de réanimer le printemps, congelé entre le blizzard et le permafrost de l'Efficacité. Entreprise apparemment dérisoire, indispensable. Mais elle fait bien rire bien du monde, y compris les hauts commis de notre Héducation et les casuistes virtuoses de nos très scientifiques, objectives et impeccables conventions collectivistes.

(L'échange, Vol.3 n°13)

28. LA LANGUE DITE MATERNELLE

**Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire:
Comment! Vous prétendiez être Français, et vous
ne savez ni parler ni écrire votre langue!...**

(Daudet, La dernière classe)

Nous leur avons donné ce droit, à ces gens-là; il s'agit maintenant de leur enlever ce droit. Le moyen est très simple, mais très difficile: apprendre à écrire et à parler notre langue. Car, « quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison... », dit encore Daudet.

Nous ne sortirons pas de prison uniquement avec cet outil de la langue. La culture, c'est aussi la politique, les arts, le goût du pain, la saveur du vin, l'arôme des sapins, la courtoisie, la droiture, et tout. Mais si nous nous libérons à tous les autres points de vue, sans devenir plus maîtres de notre langue, c'est-à-dire de notre pensée, nous aurions cette consolation équivoque d'être des barbares libérés.

Un professeur, une école, une commission scolaire, un ministère de l'Éducation qui, actuellement, au Québec, ne prend pas tous les moyens pour permettre au français de jouer ce rôle libérateur, il faut bien dire qu'ils préparent efficacement un génocide. Cela peut se faire en toute sérénité sur les rives du St-Laurent, pendant que l'on s'apitoie sur Belgrade, le Biafra ou le Rwanda.

Je n'exagère rien en disant que l'enseignement du français est actuellement dans une situation tragique. Sans doute, la

langue maternelle est-elle toujours menacée, comme toutes les choses précieuses, fragiles. Mais quand un petit peuple de 6 millions doit défendre sa langue contre celle de 200 millions, il doit être héroïque. Sinon, il disparaît.

Nous sommes engagés dans ce combat épique, un contre vingt. Mais si vous parlez de rendre prioritaire l'étude du français, au cours secondaire, comme d'ailleurs à tous les autres niveaux, de la maternelle à l'université inclusivement, on vous regarde stupéfait, en se demandant d'où vous sortez pour avoir des idées si extravagantes.

On nous met souvent, très souvent, trop souvent sur le dos le continent nord-américain pour nous inviter à supporter la Canadian Confederation; je souhaiterais que d'autres francophones se le mettent parfois sur le dos, ce continent anglais, pour apprendre que ça pèse lourd, 200 millions d'anglophones. Ça pèse lourd, sur le dos et sur la langue.

Dans cet article, je limiterai mes observations au cours secondaire, parce que le connais mieux, et aussi, peut-être, parce que c'est le plus important.

POURQUOI CETTE PAUVRETÉ DU FRANÇAIS ?

Il y a le milieu social, où le français est généralement pauvre. Ce milieu impose, dans une large mesure, à l'étudiant du secondaire, la langue parlée ou écrite que son milieu social utilise. Il s'agit de savoir comment l'école travaillera à transformer ce milieu, étant bien entendu qu'il pèsera toujours lourdement sur l'école.

À l'intérieur même de l'école, qu'est-ce qui ne va pas ?

Les programmes

Ils doivent changer, s'adapter. S'ils changent trop souvent, trop radicalement, les professeurs et la direction pédagogique perdent bien du temps à se tenir au courant des programmes, au lieu de se tenir au courant du français.

Au risque de passer pour très retardataire (en retard sur qui ? sur Racine ou sur Michel Louvain?), je dirai que les programmes de français ont peu de raisons d'évoluer plus vite que la langue de Pascal. Un lecteur contemporain, s'il est intelligent, trouve très claire la langue de Pascal et très obscur le jargon de certains programmes contemporains (voir, comme exemple type, le programme Méthodologie du travail intellectuel, qui sévit actuellement au Secondaire V). Ceux qui comprennent leur langue comme les singes maîtrisent le violon, s'étonneraient fort si on leur disait qu'une page de Mauriac ressemble fort à une page de Pascal, pour ce qui est de la langue. Ils auraient autant de profit à s'étonner que Mauriac ait seulement deux jambes en ce siècle de la vitesse.

Les méthodes pédagogiques

C'est beau, l'école active, les méthodes nouvelles. Mais là encore une grave illusion est possible: celle de croire que l'important, c'est la mini-jupe ou la chevelure-Samson. Ce qu'il y a sous la mini-jupe ou la chevelure, est-ce un mannequin de plâtre ou un être humain en santé et équilibré?

Certains, par exemple, mettront le salut de la race dans la méthodologie du travail intellectuel; et quand on consulte le programme de ce cours, on constate avec ahurissement qu'il s'agit d'un catalogue de recettes pour débiles naïfs, écrites pour la plupart dans un style qui n'a de nom en aucune langue.

Les manuels scolaires,

qui changent presque à chaque degré du cours. Avec la conséquence que les notions acquises l'année précédente tombent dans l'oubli, et que la révolution culturelle de l'année en cours prépare efficacement l'anarchie de l'année suivante.

L'abandon de la grammaire et de l'analyse,

ces deux bêtes noires, coupables, paraît-il, de brimer la spontanéité de l'étudiant, d'étouffer sa personnalité généreuse et féconde. Ce qui revient à dire que l'étudiant aura d'autant plus de chance d'être précis, éloquent, qu'il ne saura jamais exactement de quoi il parle. S'il apprend les nuances des temps et des modes, et même à ne pas confondre les temps avec les modes, s'il sait distinguer une apostrophe d'un complément circonstanciel, s'il ne confond pas un sujet en inversion avec un complément d'objet direct, on veut nous faire croire que cet étudiant sera brimé, qu'il ne sera pas aussi épanoui que certains de ses professeurs qui, eux, les ignorent et ont pu néanmoins réussir leur Brevet A, leur Bac, leur Licence, voire leur Doctorat, et parvenir à des postes enviables et peut-être même suprêmes dans la hiérarchie sociale.

Écrire et parler avec un instinct sûr de joual, cela va bien, aussi longtemps qu'on est dans un cercle, un clos, un club, ou une concentration de jouaux. Le bronco est un joual on ne peut plus épanoui parmi ses collègues: il est très à l'aise avec l'attribut, les temps et les modes; il n'a pas de complexes. Et s'il doit garder sa riche personnalité de bronco, je concède sans hésiter qu'il est inutile de l'atteler à la grammaire et à l'analyse, c'est-à-dire au bon sens.

La conséquence la plus nette de cet abandon, c'est que les étudiants actuels du Secondaire V réussissent médiocrement des travaux d'analyse que les étudiants de Préclassique, il y a à peine cinq ans, pouvaient travailler avec une certaine allégresse et réussir honorablement. Si l'on proteste, j'irai plus loin: j'offrirai gratuitement au ministère de l'Éducation des concours d'analyse destinés à la Préclassique (7^e année) d'il y a cinq ans; ils suffiront à « couler » la moitié des étudiants du Secondaire V actuel (12^e année). Et quand je parle de grammaire et d'analyse, j'entends tout bonnement l'usage et la compréhension du bon sens linguistique et mental; je ne prône pas l'usage pédant des emberlificotages pour Trissotins évaporés.

« Mais, dira un bronco épanoui, ce que nous perdons en grammaire et en analyse, nous le retrouvons, et au centuple, par un entraînement plus poussé dans la composition de textes originaux et dans la compréhension des grands auteurs. Nous ne savons peut-être pas ce que sont le sujet et le subjonctif, mais attendez de lire nos analyses de Britannicus, nos descriptions de la Manic 5, de l'Expo et de nos Expos. Alors, vous verrez ce que vous allez voir. »

J'ai vu ce qu'il y avait à voir. Je le vois tous les jours. J'ai vu que ces analyses et descriptions sont incohérentes et plates; j'ai vu que leur analyse épanouie de Britannicus a l'originalité, la logique et la profondeur des discours de la pythie des Bérets blancs.

Les examens dits objectifs

ont toute la popularité qu'ils méritent chez les administrateurs et les enseignants médiocres. Ça se corrige vite, ça donne des résultats mathématiques indiscutables, ça échappe aux caprices du correcteur, et ça permet, en peu de temps, de « passer à travers » une vaste matière. De plus, ils sont adaptés à la mentalité contemporaine: aujourd'hui, l'homme et la femme pensent par éclair, par *flashs*, et s'expriment plus librement par des chiffres ou des interjections.

Je concède tout cela, et nie tout le reste. Car, pour admettre tout le reste, il faudrait admettre au préalable que l'enseignement du français doit avoir les objectifs vantés par les fans des examens objectifs. Pour savoir si un étudiant a compris Le Cid, mieux vaut lui poser trois questions qui exigeront chacune une heure de réflexion et de rédaction, que de lui poser 300 questions dites objectives pour la même durée d'examen. Évidemment, la première méthode rend la correction plus longue et difficile, et elle expose davantage aux erreurs d'interprétation de la part du professeur. Mais il faut s'y résigner (et s'en réjouir): mettre un enfant au monde et l'éduquer sera toujours plus difficile et occasionnera toujours plus de risques que si on délègue ces responsabilités aux ordinateurs ou à l'agence Gallup.

Disons, sous forme de condiment, que les fans de l'objectivité, en voulant éviter les interprétations injustes parce que subjectives, sont précisément ceux-là qui commettent au départ une magistrale erreur d'interprétation et de jugement qui rend fausses toutes les opérations subséquentes:

enseignement et évaluation des travaux. Ils tuent la vie, pour pouvoir l'enseigner et la corriger avec plus de précision!

Ce n'est pas avec le procédé barbare et populaire des examens dits objectifs que l'on entraînera l'étudiant à réfléchir et à s'exprimer autrement qu'au niveau de l'instinct hippique. Que l'on garde les examens objectifs pour déterminer quels singes on enverra dans la Voie Lactée.

Le mythe de l'Homo technicus,

cet homme de l'avenir, vénéré par le Rapport Parent, qui l'avait lui-même hérité par contagion, tend aussi à nous faire croire que le salut de la race est dans les sciences.

On commence à contester ce mythe et on le contestera de plus en plus. Au lieu de bâtir des cours pour « bourrer » de sciences des adolescents, on trouvera bon de faire une place plus large au français qui tient davantage compte de la personne humaine, qui humanise davantage. Parce qu'il étudie davantage l'homme. On redécouvrira avec émerveillement qu'il est beau et toujours très urgent d'apprendre à penser. On découvrira avec non moins d'émerveillement que le grec et le latin sont moins démodés que la IBM, la FLQ ou la CCM.

Mais là j'anticipe; je dis ce qui arrivera peut-être, après que notre génération, dans sa fougue barbare, aura fait produire au mythe de l'Homo technicus ses ultimes conséquences barbares.

En attendant, sauvons au moins le français contre la IBM qui, paraît-il, se refuse à rendre le français prioritaire: avec sa formation hautement spécialisée et démocratique, elle a

engendré ce principe très scientifique et très démocratique que toutes les disciplines du cours secondaire doivent recevoir le même nombre de périodes de cours par semaine. Si le français a droit à 5 périodes, l'anglais aura droit à 5 périodes.

Cette machine doit avoir des charmes inépuisables pour ceux qui rêvent de faire l'égalité dans la médiocrité et de faire fonctionner une école de 4,000 étudiants comme on fait fonctionner la Canadian Confederation, une usine de boulons ou la monarchie idéale des fourmis.

Je sais bien que donner plus de périodes à une discipline n'est pas un moyen infaillible de la rendre plus efficace; tout comme le fait de rendre le français prioritaire au Québec n'entraîne pas automatiquement une amélioration de la langue parlée ou écrite.

Mais il faut commencer par là. Puisque, quand on veut faire disparaître une langue, on procède toujours comme on est en train de le faire avec le français. C'est un des moyens les plus efficaces que l'on a trouvés pour tuer le grec, et c'est le même moyen très simple que l'on emploie contre le latin. Quand on étudie une langue « juste pour ses besoins », il faut peu de temps pour qu'on n'en ait plus besoin.

On n'aura pas à me faire de longs discours pour me convaincre que toutes les disciplines peuvent contribuer au perfectionnement de la langue maternelle. À la condition d'être enseignées par des professeurs qui ont de l'admiration pour leur langue maternelle et qui la connaissent. Il ne suffit pas de connaître le français pour enseigner l'histoire, c'est une

lapalissade; une autre lapalissade dit qu'il ne suffit pas de connaître l'histoire pour l'enseigner en français.

Il faut bien dire que cette admiration et cette connaissance de leur langue maternelle se trouvent chez une infime minorité de professeurs. Ces originaux se rencontrent parmi les Européens enseignant au Québec et parmi les Québécois formés par un autre régime que celui actuellement en vogue au cours secondaire. Obtenir que tous les professeurs, dans toutes les disciplines, corrigent les fautes de français dans tous les travaux des élèves et qu'ils en tiennent compte dans leur évaluation, exige une persévérance et un courage presque surhumains. D'autant plus que, dans la correction des examens officiels du ministère de l'Éducation, il apparaît presque criminel à tout le monde de tenir compte des fautes français dans les disciplines autres que le français. Ce qui rend encore plus populaires les examens dits objectifs, même en français.

Les charges d'enseignement

ne favorisent en rien la langue maternelle. Donner moins de périodes de cours aux professeurs de français est une idée très impopulaire dans les syndicats de professeurs, et plus encore peut-être chez les administrateurs: la gestion, ça se gère mieux si tout est uniforme.

La plupart raisonnent comme la IBM: 5 périodes de français = 5 périodes de mathématiques. Cela sauve les mathématiques, mais pas le français. Car la préparation et la correction exigées par un cours de français seront toujours beaucoup plus exigeantes que dans toute autre discipline. Si l'on n'en tient pas compte dans la charge d'enseignement, il se

produira, et il se produit, du moins au Québec, qu'un certain nombre de professeurs préfèrent ne pas choisir d'enseigner le français:

**L'un dit: « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot »,
L'autre: « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire
On se quitta...**

(La Fontaine)

Au risque de passer une fois de plus pour impertinent, je dirai que les syndicats de professeurs et d'administrateurs me paraîtront sincères dans leur désir d'assurer ce qu'ils appellent LA réforme de l'enseignement au Québec, le jour où l'un de leurs objectifs majeurs sera de défendre à mort, ou plutôt avec coeur, la langue maternelle. Si on me dit qu'ils ont « d'autres chats à fouetter », il faudra bien en conclure que les chats les préoccupent plus que leur mère.

Si un chef de syndicat de patrons ou d'employés cherche un chemin sûr, quoique très ardu, de parvenir à la gloire, qu'il ait le courage héroïque de mettre l'étude de la langue maternelle au premier rang de ses occupations et préoccupations. Qu'il fixe concrètement les mesures à prendre pour atteindre cet objectif sublime.

Alors, les autres revendications ou contestations apparaîtront inspirées par une recherche de la perfection, plutôt que par une recherche visant à promouvoir une démocratie de la médiocrité, dont l'idéal est d'imposer le minimum, avec défense formelle de « faire du zèle ». Pourtant, ce serait beau, le zèle pour la langue qui nous différencie des baleines et des autres animaux, parce qu'elle est l'expression la plus éloquente de notre intelligence.

Ce serait beau, pour des raisons que je crois inutile de développer ici.

(Écrit au Collège de Matane, à la fin des années 1960, alors qu'on ne jurait que par les polyvalentes et leur philosophie pédagogique robotisée.)

29. ITINÉRAIRES DE LA HONTE

« Maîtres chez nous »? Sûrement pas! Et la clef qui nous délivrera, ce n'est pas d'abord le contrôle de nos richesses naturelles et matérielles: c'est le contrôle de notre langue, autrement dit: de notre pensée.

« Quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison. » (Daudet) Nous, cette clef de notre langue, nous la tenons dans nos poches de pantalon, avec celles du truck et l'opener.

À tout Canadien-français qui veut prendre une conscience aiguë de son esclavage volontaire, je conseille, entre autres itinéraires, celui qui le mènera de l'aérogare de Dorval à la Gare Centrale. Si, au bout de la route, il n'étouffe pas de honte, c'est qu'il est suffisamment conditionné, dirait Bernanos, pour se laisser marquer, comme un veau docile, sur les deux fesses, avec un fer rouge portant deux écussons superposés: celui du Dominion of Canada et celui du Commonwealth.

En sortant de la gare où les hôtesseS auront probablement oublié de donner les renseignements en français, il entrera dans les longs couloirs du baigne que devraient être pour lui les rues de Montréal, « deuxième ville française du monde », dit-on, mais sûrement la première pour la prostitution linguistique.

Sur vingt annonces publicitaires, il en verra peut-être deux en français. Au long de la St. Catherine St. qui, en de rares endroits, se change en Rue Ste-Catherine, il pourra

s'étonner du Cloutier Barber, de la Royal Bank of Canada, et s'il ne comprend pas dans la langue de ses maîtres le No Parking any time, il pourra innocemment s'arrêter au Recruting Center de la Royal Canadian Mounted Police, pour obtenir en anglais quelques éclaircissements sur un phénomène à la fois mystérieux et spectaculaire d'avilissement collectif.

Comment expliquer qu'un gouvernement de l'État du Québec laisse subsister pareille ignominie? C'est à lui d'abord d'exiger le français partout; si les individus sont actuellement trop serviles pour réclamer et sauvegarder leurs droits, qu'il prenne les mesures de sauvetage national.

Le temps presse, car demain on nous enterrera en anglais, puisque vraisemblablement les offices religieux se feront alors dans la langue nationale du Canada anglais. Les étrangers francophones qui suivront, en 1967, cet itinéraire de notre ignominie pour se rendre à l'exposition universelle, seront en droit de nous mépriser pour avoir laissé s'épanouir chez nous ce vice inqualifiable qu'est la perte de tout sentiment d'honneur et de saine colère.

La solution n'est pas dans les bombes; elle n'est pas non plus dans les demi-mesure et dans cette condescendance qui a trop longuement secondé notre veulerie et la témérité inconsciente des autres. Car si devant eux ils avaient trouvé plus souvent des hommes debout, ils auraient eu moins souvent l'excusable tentation de nous marcher sur la tête.

Si le Gouvernement du Québec considère que nous avons encore des raisons de vivre chez nous, qu'il nous le dise en

termes, et surtout en décisions claires, avant qu'un dégoût incontrôlable s'empare de toute la jeunesse et de ceux qui ne peuvent manger sans indigestion violente le pain quotidien de la honte; avant aussi que notre lâcheté se transforme en haine, alors que la colère contre nous-mêmes d'abord devrait suffire.

Que le 11 novembre, ou telle autre date propice, soit décrété jour de honte nationale; que les étudiants canadiens-français consacrent cette année à prendre conscience de la servitude coupable de leur peuple; que le ministre des Affaires culturelles fasse appel à tous les ciné-clubs et cinéastes pour faire le relevé, sur la rue, dans les gares, dans les bureaux et magasins, partout, des symboles fulgurants de notre déchéance (je suggère une séquence: le défilé, dans les rues de Montréal, de tous les drapeaux canadiens proposés et refusés depuis la Confédération; sur la place Ville-Marie, on les brûlera comme Lévis jadis brûla les siens, et des cendres surgira irrésistiblement le Red Ensign comme un phénix glorieux recevant toujours les hommages des Canadiens-français gracieusement soumis); que toutes ces séquences soient fondues en un film, et qu'au lieu du prochain mortuaire Discours du trône prononcé au nom de la reine de l'Angleterre, on le présente, chaque jour, pendant une semaine, à l'Assemblée Législative et à la télévision. Alors, peut-être, une indignation collective contre nous-mêmes permettra-t-elle d'espérer le réveil des vivants et des morts.

« Défense de faire des gestes profanes sur le terrain de la compagnie », dit l'excellente traduction officielle des

règlements du C.N. dans les gares de Rimouski, de Mont-Joli et d'ailleurs, je suppose.

Canadiens-français, chers compatriotes colonisés, évitons donc les gestes « profanes », celui, par exemple, d'exiger que le président du C.N. donne une série de conférences à la télévision pour nous expliquer comment réagissent en français les Pull if necessary et les Don't flush, car apparemment ces opérations culturelles sont typiquement anglaises, au point qu'elles sont intraduisibles en français. D'ailleurs, si vous ignorez l'anglais sur ces trains qui sillonnent « La Belle Province », vous vous exposez à devenir inconsciemment un héros de tragédie.

Canadiens-français, vénérons donc notre langue adoptive, l'anglais, toujours et partout; ainsi nous mourrons sans ennui, méprisés de l'univers et de nos maîtres, coupables, en partie seulement, de notre avachissement.

Les manoeuvres nécessaires à cette vaste opération d'enterrement national, on les trouvera sans peine, si toutes les villes du Québec, stimulées par l'exemple dynamique de Montréal, ont l'initiative et la générosité d'ouvrir un nombre suffisant de ces écoles expérimentales du franglais où les futurs fossoyeurs de la race apprendront en se jouant toutes les ressources de leur métier.

(Collège de Matane, au milieu des années 1960)

30. UN QUÉBEC ALLOUPHONE OU FRANCOFUN ?

En 1981, dans « la nuit des longs couteaux », Trudeau a égorgé le Québec, ligoté au préalable par son lieutenant Chrétien. C'est également dans la nuit que Bourassa a laissé le caporal Ryan bâillonner un peu plus le Québec avec sa loi 86. Les fédéralistes de haut et de bas étage s'entendent à merveille quand il s'agit d'abaisser le Québec. Après, ils laissent à la Suprême Cour Canadian, le soin de finir la job.

« Actuellement, les Québécois ne pensent pas à leur langue: ils pensent au chômage et à leurs vacances. V'là l'bon vent pour leur passer un sapin linguistique. Ils l'avalent, comme ils ont avalé les plumes et les trois queues de porc-épic d'Ovide Mercredi faisant le clown autochtone et authentique dans l'enceinte de l'Assemblée nationale.

« Et avec notre sapin 86, nous faisons deux bons coups bas: nous bloquons la gueule des démagogues qui réclament un Québec français, et nous récupérons notre clientèle traditionnelle, les anglophones de souche et les *autresfuns* de greffe. »

« Mes chers amis, c'est formidable! » comme aime à dire Ryan quand il vient de porter un bon coup bas au Québec.

Et chaque fois qu'il porte un bon coup bas au Québec, comme au référendum de 1980 et comme dans la nuit de la Loi 86, Ryan entonne son hymne au grand Canada anglais: « Ô Canada, we stand on guard for thee. » Depuis un demi-siècle, Ryan stand up et monte la garde contre le Québec.

« Notre » Philippe Allou, entraîneur de « nos » Expos américains, illustre bien ce genre de Québécois bisexué et bilingue souhaité par Bourassa/Ryan. Chaque soir ou presque, un journaliste interroge « notre » Allou. Pas un mot de français dans sa réponse allofun. Est-il symbole plus éclatant que celui-ci: « Notre » club national de baseball américain, composé uniquement d'anglophones et *d'autresfuns* dont pas un ne pourrait dire bonjour à ta soeur en français? Dans quel autre pays trouverait-on l'équivalent de cet avachissement linguistique, intellectuel et moral?

Le team Bourassa/Ryan incarne bien cet avachissement national. Bourassa, de façon nice'n'easy, et Ryan, de façon Punk, Skin Head, agressive et hideuse. Ils disent : « Notre pays, ce n'est pas un pays: c'est le Canada. Notre langue, ce sera l'alouphone ou le francofun. »

Ryan nous le redit: « Mes amis, c'est formidable! » Bourassa et Alou se lèvent, standent very up et chantent very up leur national anthem. Et les deux sont aussi beaux à voir que « notre » Ryan.

(Le Nord-Est, 18 juillet 1993)

31. GRAIN DE POIVRE PÉDAGOGIQUE

Denis Savard, une de nos gloires nationales, shootait la déclaration suivante sur les ondes de Radio-Canada, en ce jour mémorable du 30 juillet 1993: « La direction de Tampa Bay, hi sont très positifs envers mon égard. »

Que son rendement soit positif ou négatif avec ses nouveaux patrons, ce glorieux Denis mérite sûrement une bonne place au Temple de la renommée pour une telle déclaration: elle vaut pour le moins trois cents tours du chapeau.

Délimiter la circonférence du chapeau linguistique de Savard serait une entreprise aussi désespérante que discerner les contours de la Canadian Younité. Car ici, « le centre est partout, et la circonférence, nulle part », comme dit Pascal en parlant du cosmos.

Un homme normal ne se désole pas d'être incapable de saisir le centre ou la circonférence du cosmos: on est ici dans le règne de la matière; et un homme normal ne se laisse guère impressionner par « l'écrasante supériorité » de la matière.

Mais le centre, le nombril de sa pensée, un homme, un homme pensant, doit normalement savoir où il se trouve, et si, quand sa pensée tire en se servant de la langue comme arc, la flèche de sa parole gagne le centre, le nombril de la cible, ou les nuages cirro-stratus en périphérie de sa circonférence mentale.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire de prime abord, Denis Savard, ce jour-là, n'a pas parlé à travers son chapeau: il n'en portait pas. Il a tout simplement parlé à travers ses

cheveux. Ses cheveux sont-ils commandités par Hairfax comme ceux de Guy Lafleur? Je l'ignore. Mais je sais que ces deux-là, avec la majorité de nos héros très sportifs, pensent et parlent très positif envers leur égard.

Qu'est-ce que ça prouve? Oh! pas grand-chose: « Que l'homme est fait pour penser, et que toute sa dignité réside dans sa pensée. » Ça, c'est du Pascal, pas du Hairfax.

Et comme disait Sam Elkas, un autre de nos ministres parfaitement bilingues, quelques semaines avant le dernier tour du chapeau linguistique de Denis Savard: « La présence de la police sont pas là. » Admettons: ça se peut. Mais il se peut aussi bien, dans son cas comme dans celui de Guy et de Céline, que le commanditaire soit le ministère des Affaires multiculturelles du Canada limited from coast to coast.

Les déclarations de Denis, Sam et Guy, trois p'tits gars bien de chez nous, comme « le p'tit gars de Shawinigan » et la p'tite garce d'Outremont devenue Gouverneuse Générale du Canada, prouvent aussi qu'il est vain d'agrandir le tour du chapeau ou de multiplier les tours du chapeau, si la tête qui porte le chapeau est plus basse que les épaules ou la ceinture. Chez nous, on ne pénalise pas ces coups de tête bas: ça reste, comme disent nos euphémiques et enthousiastes commentateurs sportifs, « dans les limites de la légalité ». Mieux encore: tout le monde comprend et trouve normal le charabia de Denis et des autres. Comme disait aussi le p'tit gars de Shawinigan devant le Sénat de France: « Le Canada va rester ensemble. » Là, tu parles! Mais pour dire quoi?

Et dans nos cégeps, combien de têtes volant aussi bas a-t-on couronnées d'un DEC ou d'un BAC (« bateau à fond plat » ou « récipient servant à divers usages », dit le Petit Robert), assurant ainsi une clientèle stable pour Hairfax... et Anthony, pour les sondages d'opiniON et Droit de parole, pour Julie Snyder, pour le multiculturalisme et Le déclin de l'empire américain?

En conséquence très logique, le thème de notre prochaine journée pédagogique pourrait être: Denis Savard, Hairfax et le tour de chapeau de nos DEC. Et pour illustrer cette décomposition linguistique et mentale, on pourrait mettre comme premier point à l'ordre du jour cette autre déclaration historique d'un de nos braves et compatissants policiers municipaux: « C'est une année que définitivement les accidents routiers auraient pu être moins. » Et demander aux participants la fonction grammaticale exacte de ce que, le sens précis de ce définitivement, et si ce moins est plus ou moins in, out ou super. Ne serait-il pas, lui aussi, extrasuperplus, comme nos diplômés?

Ça se discute.

(L'échange, août 1993)

32. QUÉBEC, PLURALITÉ LINGUISTIQUE ET IDENTITÉ

La question n'est évidemment pas de savoir si le français est une langue pour notre temps. Il l'est. Comme toutes les autres langues peuvent l'être. Ni plus, ni moins.

Si la question est de savoir comment donner au français plus de rayonnement, la réponse est aussi simple: une langue rayonne, dans la mesure où les peuples qui l'utilisent sont eux-mêmes vivants, rayonnants, présents et actifs sur la scène internationale. Une langue rayonne, quand elle est soutenue par une force économique et politique rayonnantes. Ce qui explique pourquoi les langues des Lapons et des Inuits ont peu d'auditeurs.

Les peuples d'Europe ou d'ailleurs sont présentement menacés dans leur identité, s'ils n'adoptent que l'anglais comme langue étrangère: l'uniformisation est un puissant facteur de déchéance et d'asservissement.

Si en plus - et c'est le cas du Québec - le peuple menacé n'a pas d'autonomie politique, son identité est à la merci du premier dominateur venu. À plus forte raison si ce dominateur est là depuis plus de 200 ans, dispose de tous les moyens, et les prend, pour réaliser « sa » planification, vieux rêve permanent, obsédant, omniprésent de tout dominateur lucide qui se respecte. Il serait donc dérisoire, illusoire et fatal de compter sur la seule pluralité linguistique pour sauver l'identité québécoise. Le peuple québécois est menacé de mort; il n'échappera pas à ce péril en devenant polyglotte.

Au Québec, un peuple francophone de 5 millions est isolé dans un océan anglophone de 250 millions. Il sauvera son identité, s'il se donne la force économique et politique qui permet à d'autres petits peuples, comme ceux de la Hollande, de l'Islande ou d'Israël, de résister à d'autres océans.

Or, depuis plus de 200 ans, le peuple québécois vit sous une domination étrangère qui a su varier ses moyens de domination, sans jamais renoncer à son objectif de domination. Cette domination a toujours privé le peuple québécois des pouvoirs économiques et politiques essentiels. Dans le Canada anglais, le Québec compte pour le quart; on lui laisse donc, en vertu même de la démocratie, le quart des pouvoirs.

Le Canada est un pays anglais, avec des apparences et une propagande biculturelles et bilingues. Un peuple privé des trois quarts de ses pouvoirs et de ses responsabilités, est un peuple menacé, brimé dans son identité. C'est tellement vrai qu'on nie même au peuple québécois son existence comme peuple. Le Canada anglais dit qu'au Canada, il n'y a qu'un seul peuple: le canadian people. Les Québécois sont une minorité comme les autres: Sioux, Doukhobors ou Chinois, et on leur laisse des pouvoirs mineurs. Ce n'est donc pas notre langue qu'il faut d'abord sauver: c'est notre être global, notre dignité d'hommes et de peuple.

Depuis sa fondation, l'Association québécoise des professeurs de français a toujours soutenu que la qualité de la langue française s'améliorerait au Québec, dans la mesure même où s'améliorerait la qualité d'être du peuple québécois dont les pouvoirs économique et politique sont des composantes essentielles; qu'il est par conséquent vain, et très

dangereux, de dissocier chez nous langue et situation économique et politique.

Le Canada anglais accepterait volontiers que nous ne soyons qu'une langue: ce serait un élément folklorique intéressant, comme le costume emplumé des Sioux, dans le décor canadian. Au Québec même, on a cru trop longtemps que des campagnes de Bon parler français suffisaient à nous sauver comme peuple. Mais un peuple qui conserverait sa langue, sans vouloir conserver tout le reste, aurait déjà perdu son identité. Du moins cette identité serait-elle réduite à l'insignifiante, celle d'une coquille vide. C'est pourquoi la seule langue signifiante dans le Québec contemporain est celle de l'enracinement, de la résistance et de la revendication nationale.

(Résumé d'une communication que je devais présenter au congrès de la Fédération internationale des professeurs de français, à Rio de Janeiro, en juillet 1981.)

33. LETTRE

À Monsieur André Mareuil, Université de Sherbrooke

Cher monsieur,

J'ai reçu vos Conversations sur l'apprentissage de la langue française..., et je vous en remercie.

À lire ces savantes réflexions, mes instincts de pédagogue se sont émus. C'est presque une provocation malhonnête de faire voir au chasseur que je suis des oreilles de lièvre, avec ce petit air innocent de lui demander ce qu'il pourrait bien en faire. Bien sûr qu'il pensera à transformer ces oreilles en civet! Ce fut un peu ma réaction.

Depuis une dizaine d'années, je travaille, à petit feu, à un projet de méthode d'enseignement du français au niveau secondaire, qui intégrerait l'analyse, la grammaire et la création. Aussi longtemps qu'a sévi le Programme-cadre mal conçu et mal compris, combiné au mépris de l'analyse et de la grammaire considérés comme répressives, antidémocratiques et artificielles, etc. , il eût semblé presque immoral de proposer une méthode qui fît appel à ces disciplines discréditées.

J'attendais donc que la vague de la libération à tout prix se retirât, en mettant à nu un paysage désolé. Après le déluge viendrait un temps où l'on découvrirait avec étonnement que, pour tirer le vin de la vigne, il faut peut-être procéder avec méthode comme le fait le vigneron. On découvrirait aussi que cette méthode n'a rien d'outrageant ni pour la vigne, ni pour le vigneron, ni pour le dégustateur (bec fin ou ivrogne).

Sommes-nous rendus à ce degré de conscience? Certes, le joual est retourné à sa mangeoire, mais les maîtres à penser de l'à-peu-près et de la spontanéité déboussolée ont-ils compris le besoin de s'autodiscipliner? Je l'espère, sans en avoir la preuve.

Alors, le temps est-il venu de se remettre à cultiver sa vigne, au lieu de laisser Molson ou Pepsi nous vendre leur culture? Peut-être pouvez-vous me le dire.

Enseignant depuis peu au cégep, je constate que la bouillie mentale y est en grand honneur, aussi bien qu'au secondaire. La langue écrite a été dynamitée; la langue, c'est-à-dire, automatiquement, la pensée. C'est devenu un défi presque téméraire de faire lire aux étudiants du cégep Le joual de Troie ou Terre des hommes et de les amener à comprendre la pensée contenue dans ces deux oeuvres et à se comprendre eux-mêmes quand ils ont à exprimer leur propre pensée.

Pourtant, ces mêmes étudiants réussissent très bien en philosophie et en psychologie; ce qui laisse rêveur sur la lucidité de ceux qui enseignent ces matières où, normalement, il faut que l'étudiant ait appris à ne pas faire dire n'importe quoi à n'importe qui, et à ne pas s'exprimer lui-même n'importe comment sur n'importe quel sujet.

Nous, les professeurs de français, encore exigeants sur la rigueur intellectuelle et la clarté de l'expression, serions-nous les survivants d'un âge révolu où l'usage de la langue parlée ou écrite était autre chose qu'un heureux « happening » de sourds inconscients? Disant cela, je n'ai aucunement l'intention de me faire le champion du passé: c'est le présent et le futur qui m'intéressent.

Alors, le temps est-il venu de se remettre à cultiver la vigne?

En plus clair, cela veut dire que si vous étiez intéressé à recevoir plus d'information sur mon projet de restauration de l'enseignement du français, il me ferait plaisir de vous la donner. Peut-être que j'en viendrais à considérer comme sérieux un projet de collaboration avec une équipe ou un professeur de l'Université de Sherbrooke.

Voilà quelque trente ans que j'enseigne à tous les degrés du secondaire et du collégial, et ayant eu presque toujours à piloter, comme directeur des études ou vétéran, des équipes de praticiens. De plus, ces dernières années, j'ai publié dix livres où j'essayais de ne pas trahir la langue que j'utilisais. Cette expérience de création permet d'aborder le problème de la langue avec des préoccupations peut-être moins théoriques que celles des linguistes purs et durs. En exigeant des racines qu'elles nourrissent des fleurs et des fruits, on les empêche de se dessécher en froides abstractions, qui transforment l'arbre vivant en beau poteau stérile.

Bref, je vous offre mon éventuelle collaboration. Si elle vous intéresse, je vous propose, à vous ou à l'un de vos collaborateurs, de venir à Sept-Îles vérifier si par hasard un pays si fret peut donner des promesses de printemps.

(Le 16 décembre 1979)

34. LE PETIT GUÉRIN EXPRESS

Pour voyager en avion ou en fusée express, il est souhaitable de savoir exactement où l'on veut aller. Sinon, mieux vaut ne pas prendre l'express, mais des moyens de locomotion plus lents: ils donneront le temps de penser à la position géographique de l'endroit où l'on veut se rendre.

Quand on commence à écrire ou à marcher, la méthode express est sans doute la plus mauvaise.

Un dictionnaire express pour des analphabètes, c'est aussi dangereux qu'une voiture Formule I pour un aveugle ou la navette Challenger pour un Béotien mâtiné de Vandale.

La méthode de lecture dite du Sablier a fait la preuve qu'en mettant l'accent sur la vitesse, elle handicapait ses patients pour le reste de leur vie, en faisant d'eux des attardés, des demeurés linguistiques baragouinant au son leur langue écrite à l'oeil.

Ces truismes, servis avant de prendre l'Express Guérin.

Le tout nouveau Petit Guérin express me semble un piège à cons de cette nature. Il a reçu la bénédiction du ministère de l'Éducation; à elle seule, cette bénédiction suffirait à le rendre suspect, si on se rappelle que les successives bénédictions de ce sacré ministère ont contribué puissamment au crétinisme actuel de notre système d'éducation. Des examens objectifs, par exemple, c'est une méthode d'évaluation express, expressément conçue, bénie et pratiquée, pour obtenir, avec un minimum de temps et d'effort, le maximum de désintégration de la pensée et de la langue.

L'auteur de ce dictionnaire criminel nous dit qu'il a battu tous les records de temps dans la fabrication et la mise en marché de sa navette spatiale express. Ce gendre d'exploit n'impressionnera que les fans de Terry Fox et ceux parmi nos contemporains qui, sans aucun lest, s'adonnent au voyage astral et à la méditation transcossmique. Un gars sensé qui, une fois dans sa vie, a cultivé sensément des carottes, sait quoi penser de ces expéditions publicitaires unijambistes, aérobiques, psychédéliques, orbitales et même transcendantales.

Il nous informe aussi qu'il a voulu créer un outil de travail unique; unique, au sens où son outil offre à l'usager des renseignements express qu'on trouve habituellement dispersés dans plusieurs familles de dictionnaires. L'équivalent, en somme, de ce miraculeux « couteau de survie » dont le manche contient un fabuleux arsenal: une boussole, une tente miniature, un fil métallique dentelé pour abattre les arbres, des agrès de pêche, des allumettes, du papier White Swan, des collets à lièvres, du poivre et du sel.

Avec ce couteau-kit superplusextra, un gars de la Côte-Nord, perdu en forêt, sauve de l'argent, du travail et beaucoup de temps. Ce qui lui permettra d'arriver à temps pour grimper sur l'express de l'Iron Ore qui file de Sept-Îles à Schefferville, et ainsi sauver sa vie.

C'est pourquoi les propagandistes et apôtres de ce couteau nous affirment expressément que ledit couteau miraculeux « a sauvé bien des vies ». Possible. Mais on ne nous dit pas combien d'innocents ont perdu la vie pour l'avoir

mise sous la protection de ce couteau. Le Petit Guérin express nous promet les mêmes miracles; à nous de prévoir les tragédies consécutives.

DANGERS DE L'EXPRESS

a) La définition express

C'est maintenant presque universellement admis: les définitions données par les dictionnaires sont souvent très déficientes lorsqu'il s'agit de quelque chose d'un peu plus complexe que le tournevis, Bourassa, ton couteau (à moins qu'il ne soit miraculeux), et la pipe (à moins que ce ne soit celle de Magritte). Dès qu'il s'agit de ton nombril, la définition se complique déjà drôlement (as-tu déjà essayé sérieusement de définir ton nombril?); et quand tu arrives à ta pensée, là tu nages dans l'ineffable ténébreux, et tous les dictionnaires avec toi.

D'autant plus que souvent le même mot a des emplois fort différents. Tu t'en souviens peut-être: tu as eu tout un choc, à la fois émotif et intellectuel, le jour où tu as appris que le chat de Marie-Louise et le chat dans ta gorge étaient des animaux distincts par le nombre et même par l'espèce. C'est pourquoi les dictionnaires sentent l'impérieux besoin de faire la distinction entre le chat qui ronronne dans ta gorge et cet autre chat ronronnant sur la gorge de Marie-Louise.

Le Petit Guérin express, lui, ne te casse pas la tête avec ces subtiles niaiseries: il va au plus pressé, prend des raccourcis très express et expéditifs. Et ça donne des définitions incroyablement express comme celles-ci:

Fille: personne de sexe féminin.

Langue: organe du goût et de la parole.

Pneu: qui contient de l'air.

Gamin: petit garçon à tout faire.

Fils: personne mâle.

(Pour être impartial, l'auteur aurait pu tout de même nous donner sa définition express de sa bicyclette: elle contient des pneus, peut-être.)

b) Les synonymes express

Quant aux synonymes du petit train express, n'importe quoi peut être n'importe quoi et ta soeur.

C'est peut-être la caractéristique dominante de cette méthode express; celle aussi qui permet d'espérer le plus de suicides express Formule I.

Les synonymes les plus farfelus, jetés en vrac, sans aucun garde-fous, sans aucun panneau de signalisation. Par exemple:

Homme: âme, bipède (toujours?), créature, cannibale (ah oui?), chrétien (et les musulmans?) coco (fam.), corps, diable, être, échalas, escogriffe (de quel genre?), eunuque, espèce, esprit, fantôme, gaillard, gigolo, humain, hercule, individu, hère, masculin, mortel, mâle, garçon, ouvrier (et les pianistes), personnage, particulier, prochain, puceau, monsieur, sexe fort, sexe (toujours?), sujet (toujours?), autrui, mec, zèbre (rayé?), zigoto, monde, type.

Et pourquoi pas: grand singe, parrain ou baron, bipède, fédéraliste, consommateur averti? oto-rhino-laryngologiste? etc. etc.)

Fille: bouchon (ça commence bien!), demoiselle, donzelle, descendante, enfant, femme, fillette, nénette, nymphe, originaire de, poule, poulette, pucelle, quille, servante, religieuse, tendron, vierge, fille légère, vieille fille, Jeanne d'Arc, Charlotte. (Et ta soeur? Est elle Jeanne d'Arc, quille, nénette ou de sexe féminin?)

Les antonymes, homonymes, paronymes et analogies que le Petit crétin express nous donne pour le même prix, sont de la même farine lacrymogène, hilarante ou explosive.

Il faudrait déjà être joliment fort en français pour pouvoir s'aventurer sans danger dans ces marécages. Sinon, je vous jure que votre « couteau de survie » vous laissera en panne dans cette baille à merde. Et j'ai plus urgent à faire qu'aller vous sortir de là.

Or, à qui est destiné cet outil suicidaire ? On vous le dit:

« Ce dictionnaire est destiné surtout à l'étudiant et à toute personne qui désirent n'avoir qu'un seul outil de recherche et de travail pour accéder rapidement au vocabulaire usuel le plus étendu nécessaire à l'écriture et au langage de tous les jours. »

Cela étant bien compris, imaginez ce qu'ils feront de ces synonymes désintégrés, implosés et explosés! On peut

toujours essayer de voir ce que dirait le cégépien moyen à qui on demanderait de dire en bon français: Le fils du ministre montra sa langue à la fille du policier.

« Ya rien là, stie! qu'il dirait. Il suffit de consulter le Petit Guérin express et d'écrire en criant lapin: La personne mâle du ministre montra son organe du goût au bouchon du policier. »

N'y aurait-il pas là matière à contravention?

Imaginez toutes les merveilles qu'ils pourraient trouver à l'aide des synonymes du Petit Guérin! Des textes humoristiques, je le veux bien; mais d'un humour tout à fait involontaire; bref, d'un humour à la Diefenbaker ou à la Brian Mulroney parlant en français, et d'un Roch Lasalle ou d'un M. Jourdain, l'un faisant des syllogismes paralipomènes ou paralympiques, et l'autre de la poésie paralittéraire ou d'avant-garde. (Libre à vous, si ça vous chante ou si je vous offense, de remplacer ces personnages types par des personnages synonymes, antonymes ou analogues de votre famille intellectuelle. Je crois tout de même utile de vous signaler que Jean Chrétien, cet illustre p'tit gars de Shawinigan, lui, n'aurait nullement besoin de consulter le Petit Guérin pour vous étonner avec ses synonymes, paronymes et même antonymes.

J'ai tout de même des doutes. Non pas sur ce que je viens de dire, mais sur l'utilité des synonymes, antonymes, homonymes, paronymes et analogies en général; et en particulier sur les synonymes, etc. du Petit Guérin express. Et je dois, en conscience, vous en faire part.

Voici. Je crois savoir qu'un écrivain, pour peu qu'il soit déluré, ne s'encombre pas de dictionnaires de synonymes, etc. Je vois mal Rabelais, Chesterton, Jacques Ferron, Queneau, Prévert entourés de pareils miroirs aux alouettes. Ils consultent sûrement les dictionnaires généraux, et très souvent; mais, chose étrange, eux si forts en synonymes, etc., ne les puisent pas dans les dictionnaires de synonymes, etc. Essayez de savoir pourquoi. Et si vous n'arrivez pas à comprendre ça tout seul, à quoi servirait-il que j'essaie de vous l'expliquer?

Quant à ceux qui, pauvres d'imagination et tout à fait inexpérimentés dans l'usage de la langue, compteraient sur les synonymes, etc. pour se déconstiper et l'imagination et la langue, ils ont leurs synonymes, analogues et sosies dans les andouilles qui comptent sur les « cours de belle personnalité » pour devenir aussi irrésistibles que les belles personnalités du catalogue Sears, de Dallas, des Yvettes, de Cottonelle, d'André Ouellet, et de ceux qui chauffent leur pensée à *l'électrification* et au sapin, synonymes pour eux de culture. Si moi, je n'ai pas eu besoin de dictionnaires de synonymes, etc. pour écrire ce paragraphe, n'importe qui peut en faire autant et, pourquoi pas? beaucoup mieux. À la condition de ne pas compter sur les synonymes, etc. pour être intelligent.

Pour le peintre, pour tout artiste ou artisan, « la nature est un dictionnaire », disait Baudelaire. Ils ne l'imitent pas en perroquets, mais ils s'en servent où, comme et quand ça leur plaît. Pour avoir fréquenté assez longuement Baudelaire, je sais ce qu'il penserait du fameux dictionnaire dont il a déjà été trop question ici.

Et je sais, de science sinon irréfutable, du moins plus que probable, voire même certaine, ce que feraient les trois quarts des étudiants de mon cégep et plus que probablement du vôtre avec les synonymes express du dictionnaire express. Leur esprit et leur langue, déjà expressément déboussolés, trouveraient dans cet outil un stimulant expressément très efficace à leur incohérence.

Je me considérerais donc criminel, si je leur recommandais cet outil proprement suicidaire; ni plus ni moins que si je mettais entre les mains d'un enfant un pistolet et mon douze à deux coups (synonymes) chargés, ou n'importe quelle autre arme synonyme. Parce que cette arme serait synonyme de mort. Vérifiez, tout de même, si Le Petit Guérin express donne, au mot arme, le synonyme mort.

Ce dictionnaire très dangereux est précédé d'une longue dédicace, où l'auteur nous donne toutes sortes de renseignements, utiles pour lui, sa famille et ses amis, sur les circonstances épiques qui ont entouré la réalisation de ce monument. Il y rend, entre autres, un vibrant hommage posthume à tous ses intrépides devanciers, de Pythagore à Réal Caouette inclusivement. Et il y fait des mises en garde salutaires contre les dangers - qu'il soupçonne tout de même nombreux - que son dictionnaire toxique fera courir à bien du monde. Est-ce suffisant? Combien d'usagers liront ces mises en garde? Et même s'ils les lisent, combien d'entre eux les comprendront et sauront les utiliser en temps utile?

Malgré tout, ce dictionnaire aura-t-il beaucoup de succès? Autant, sans doute, que les examens dits objectifs par un abus flagrant de langage. Et pour les mêmes raisons.

Et ça vous laisse rêveurs?

- Monsieur a l'air rêveur, dit le veilleur de nuit.

- Ce n'est pas mon genre, dit Pierrot. Mais ça m'arrive souvent de ne penser à rien.

- C'est déjà mieux que de ne pas penser du tout, dit le veilleur de nuit.

(Raymond Queneau)

Voilà sans doute ce qu'aurait dit ce brave veilleur de nuit, s'il avait vu le gars (synonymes: garce ou garcette) du ministère de Héducation en train de rêver à la bénédiction qu'il (elle) donnerait au Petit Guérin express.

(Cégep de Sept-Îles, au temps des cerises)

3 . LA PAVANE DES FRANCOGÈNES

Comme vous sans doute, je ne connaissais pas les adamites; je les ai connus récemment, par pur hasard, et grâce aux francogènes. Vous attendez des explications; les voici.

Les adamites, qu'on appelle aussi adamiens, sont des hérétiques du II^e siècle qui, sous prétexte qu'Adam ne portait pas la feuille de vigne découverte accidentellement par Noé, voulaient que, toujours et en tous lieux, on circulât nu, flambant nu, pour signifier à l'évidence qu'on n'avait pas honte de son illustre ancêtre.

Vous le voyez, les nudistes, les strip-teaseurs et strip-teaseuses du XX^e siècle, qui se veulent pourtant à l'avant-garde de la civilisation, ont beaucoup de retard à rattraper.

Les francogènes, eux, sont nés de la dernière pluie, plus précisément du dernier recensement canadien. Il s'agirait d'anciens Québécois qui, devenus hérétiques quelque part au Canada anglais, se rappelleraient aujourd'hui avec émotion qu'ils descendent en ligne directe de Clovis, de Louis Hébert et de Madeleine de Verchères. Avec des sparages magnanimes, ils auraient déclaré tout net aux recenseurs canadiens qu'ils sont des francogènes, à la vie, à la mort. Rien de plus, mais rien de moins.

De telles ambitions donnent le vertige. Mais ces singes de haute voltige, s'ils voulaient bien descendre des hauteurs de leur arbre généalogique jusqu'à la racine du père Adam et de

l'australopithèque, se mériteraient encore plus l'admiration des anthropologues.

Mais il faut revenir sur terre, et constater tout bonnement que cette nouvelle espèce de pithécantropes a été inventée de toutes pièces par les darwiniens fédéraux chargés d'interpréter «scientifiquement » les données de leur recensement scientifique.

En effet, si les anthropologues fédéraux arrivaient à faire de tous les Canadiens français, de Halifax à Vancouver, des francogènes purs et durs, réduits à l'état d'hormones préhistoriques, ils l'auraient enfin, leur beau grand Canada fortement unifié en Adam et peuplé d'anthropopithèques fraternels.

Ce prologue loufoque, mesdames et messieurs, pour vous dire que je ne situerai pas mon propos dans les marécages brumeux de la préhistoire ou sur la planète des singes. Laissons aux hérétiques et aux recenseurs fédéralisants leur passion pour l'archéologie, leur culte vicieux et hypocrite pour Adam. Et venons-en aux Québécois d'icitte et d'astheure.

Certes, pas plus que Bill Davis et Elliott alias francogène Trudeau, nous n'avons à rougir d'avoir Adam pour ancêtre. Mais ce n'est pas une raison pour circuler tout nu dans le Québec d'aujourd'hui en nous glorifiant d'être des francogènes. Il y aura toujours des francogènes parmi nous, et même en beaucoup d'autres endroits de la planète; reste à savoir si nos gènes sont pathogènes, cancérigènes, fumigènes comme le Canada Bill et lacrymogènes comme les sénateurs De Bané et Joyal frottés à l'oignon francophone.

Des augures moroses nous disent que les Québécois, depuis quelques années, souffrent de morosité. À les en croire, les nègres blancs d'Amérique fileraient un mauvais coton. Ils en auraient marre d'entendre parler de langue, d'identité, d'autonomie. Désormais, leur passion dominante serait de ne plus rien dire et de laisser braire, puis de se mettre à l'informatique. « Tristes et pensifs, assis au bord des flots, au courant fugitif » ils laisseraient couler en douce leur triste vie au rythme ennuyé du Saint-Laurent qui passe. Et quand passent les outardes au printemps, ils se demanderaient pourquoi diable elles se donnent tant de mal pour fuir l'hiver et gagner le printemps, maintenant qu'eux, les Québécois, ont décidé, par référendum, de prolonger indéfiniment leur triiste hiver déjà presque tricentenaire.

Des moroses, vous voyez, ça ne se gêne pas pour faire la pluie, le mauvais temps et l'hiver. Évidemment, ça ferait l'affaire de bien du monde si nos moroses arrivaient à nous geler aux hallucinogènes moroses et francogènes. Une outarde devenue morose comme le sénateur francogène De Bané rêverait aux plages de Floride, au lieu de rêver à la toundra. Un Québécois morose, tout spontanément, ça rêvera aux fesses argentées du caribou canadien et aux filles savoureuses du catalogue Sears, au lieu de rêver au caribou à poil raide de l'Ungava et aux fraises à cultiver sur l'Île d'Orléans.

Vous me dites: « Et la langue des Québécois dans tout ça? » J'y arrive.

La langue des francogènes, vous savez ce qu'elle est devenue. Diefenbaker devait être francogène par sa grand-mère mérovingienne: il parlait le français avec des échos venus du haut Moyen Âge. La langue des francogènes hors Québec a subi le même sort que les langues aztèque, inca, montagnaise, sioux et franco-américaine. Et pour les mêmes raisons.

Pour qu'un individu ou un peuple perde sa langue, il n'est pas indispensable qu'on la lui coupe ras: il suffit amplement de lui couper autre chose. Pour qu'il tire une langue bleue congestionnée, il n'est pas indispensable qu'on le pendre avec la corde qui pendit Louis Riel: il suffira qu'on le dégrade au rang de mineur irresponsable.

Les individus et les peuples qui acceptent cette castration, deviennent vite in-signifiants de corps et d'esprit. Ils commencent à parler avec de drôles de voix de faussets, avec ces modulations étranges, décomposées en glissando, qui fait toute la mélodie des eunuques, des annonceurs de savons miraculeux et de nos grands ténors fédéralistes. Surveillez tout particulièrement ces molles inflexions en queue de lapin qui donnent à leur finales de phrases le charmes langoureux des somnifères exotiques. Ce sont des cantates de chattes, du Michel Girouard coupé de Diane Tell, enrubanné de White Swan, parfumé à l'irrésistible Impulse et servi avec le ton nasillard Trudeau.

La qualité du français au Québec dépend et dépendra toujours de la qualité d'être du Québécois. Si le Québécois se fait volontairement eunuque, non pas pour le royaume des cieux, mais pour le royaume canadien, il parlera fatalement du nez et du bout de la langue. Au lieu de dire OUI, il dira

NOUI, se méritant ainsi de bons coups de pied au derrière, à temps, à contretemps, tout le temps.

Pour ma part, je refuse tout net de parler de la situation de la langue au Québec, sans rappeler d'abord qu'une langue, ça ne parle pas toute seule: elle parle sous la dictée d'une tête. Et si un individu ou un peuple est assez morose ou ramolli pour remettre à d'autres têtes ses décisions capitales, eh bien, sa langue aura toujours la molle consistance de l'acéphale ou des céphalopodes qui la parlent.

Il n'y a pas de crise du français en France, ni de crise de l'anglais aux États-Unis, ni même de crise du néerlandais en Hollande, petit pays entouré d'un océan de 800 millions d'Européens qui n'entendent rien au néerlandais. Pourquoi donc? Parce que la France, les États-Unis et la Hollande sont des pays souverains. Ils préfèrent leur souveraineté bien définie aux contour confus et visqueux d'un gros mollusque.

La crise du français au Québec a commencé avec la défaite de 1760, et elle se perpétue et s'enrichit de défaite en défaite. Un peuple qui n'a que des demi-pouvoirs a une demi-personnalité, une personnalité d'hybride faite de compromis et de soumission confédérale. Un tel peuple parle fatalement une langue molle d'hybride, même si elle s'enivre aux accents épiques du tabarnak et du calvaire.

Et puisque nous voilà rendus à Jérusalem, restons-y un moment.

Les Juifs sont ressuscité une langue morte, l'hébreu, pour en faire la langue nationale de leur petit peuple, baigné, lui aussi, par un océan de 200 millions d'Arabes hostiles. Il n'y a pas de crise d'hébreu en Israël, parce que le peuple d'Israël a décidé d'être vivant et de jouir de sa plaine autonomie.

Mais au Québec, il nous a fallu des commissions d'enquête royales, le Bill 63, la Loi 22 et la Loi 101, avant que nous osions proclamer solennellement à la face des nations cette lapalissade humiliante: « Notre langue, c'est la nôtre. »

Pareil ramollissement de la tête et de la personnalité a des conséquences directes et graves sur la qualité de la langue. Telle pensée, telle langue. Tel peuple, telle langue. Ne cherchez pas midi à quatorze heures pourquoi notre langue est gravement malade; ne cherchez pas les gènes de Frontenac dans les cheveux du P'tit Simard.

Un peuple normal tient à sa langue et la défend farouchement, comme un individu normal tient à sa tête, à ses mains, à son nez, à son nombril, et les défend farouchement. Pour la raison toute simple, impérieuse et exhaustive, que sa tête, ses mains, son nez et son nombril sont les siens, et non ceux de Pierre-Jean-Jacques-Poutine.

Au Québec, nous sommes encore loin de cette farouche et saine conviction. Une bonne moitié des Québécois se sentent gênés, pour ne pas dire coupables, d'affirmer ce qu'ils sont et de parler français en Amérique du Nord anglaisée. Ils considèrent comme tout un exploit de survivre: « Je survis, donc je suis. » Belle devise! Vivre pleinement leur différence, c'est-à-dire leur identité, les terrorise. Ils préfèrent le

compromis hybride du NOUI, à l'image de leur personnalité entortillée en forme de NOUIlles.

Sir Georges-Étienne Cartier, une de nos éminentes personnalités en compote hybride, a trouvé cette définition lumineuse de lui-même: «Un Canadien français, c'est un Anglais qui parle français. » Il disait cela sans rire, comme un concierge du musée de cire. Avec la même assurance d'acéphale, Bona Arsenault professait haut et clair: «Mon pays, c'est le Canada; mais ma patrie, c'est le Québec. » En v'là de la bouillie mentale!

Et voilà pourquoi, mesdames et messieurs, votre fille est muette, ou du moins parle comme les Yvettes. Voilà aussi pourquoi les professeurs de l'Alliance de Montréal chantent le O Canada. Pourquoi donc? Pour bien affirmer leur identité et faire comprendre à qui veut bien l'entendre qu'ils sont des Québécois décidés à tout. Mesdames et messieurs, observons une minute de silence à la mémoire de ces valeureux francogènes...

Jules Fournier écrivait en 1917: «Vous voulez changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau! » Si l'Office de la langue française oubliait qu'une langue en compote ou en compost est le fruit d'un cerveau, d'une personnalité en compote ou en compost, son action se résumerait à vouloir guérir le cancer du cerveau par des compresses de beurre d'arachide sur les fesses du patient. De ces compresses et cataplasmes aussi inutiles que miraculeux, les anciennes campagnes du Bon parler français nous en ont donné trop de spécimens accablants.

J'apporterai ici un exemple «tiré de mon vécu », comme on dit dans les forums télévisés. J'enseigne le français dans un cégep, et je voudrais bien que tous les professeurs, dans toutes les disciplines, l'enseignent eux aussi. Mais pour la majorité d'entre eux, tenir compte de la qualité du français chez eux et chez leurs élèves, c'est d'abord tenir compte de ce qu'ils appellent « les fautes de français », c'est-à-dire fautes de ponctuation, d'orthographe et de grammaire.

Vous les étonnerez beaucoup en leur disant que l'homme n'a pas inventé la langue d'abord pour éviter les fautes de ponctuation, de grammaire et d'orthographe, mais pour communiquer clairement une pensée intelligente.

Ici encore, même incompréhension de l'essentiel. On pense qu'avec des exercices dit correctifs, ou de récupération, ou de mise à jour, ou de mise à niveau, on arrivera à donner une forme acceptable à la bouillie mentale. Autant s'acharner à faire fleurir des roses sur un madrier d'épinette noire planté dans un bloc d'asphalte. Et cela, en plein mois de janvier à Sept-Îles.

En bref, mesdames et messieurs, pour que la langue d'un individu ne soit pas en crise de décomposition, il faut que cet individu se donne une pensée capable de nourrir, d'animer sa langue. (« Je pense, donc je suis », voilà un axiome qu'il est urgent de mettre en valeur au Québec.)

Et si un peuple veut faire entendre une voix éloquente dans le concert des nations, il faut que ce peuple ait l'intelligence et le courage de revendiquer la propriété exclusive de sa pensée et de sa tête. Les individus et les peuples normaux comprennent cela d'instinct, sans avoir

besoin d'une loi spéciale pour leur rappeler que ce serait peut-être bien s'ils essayaient d'être eux-mêmes.

Mais faut-il vous rappeler que, depuis plus de deux cents ans, nous sommes un peuple anormal, si anormal qu'il a dû proclamer solennellement que sa langue, eh bien! c'était la sienne? Tant que nous resterons comme collectivité à cette profondeur de confusion, nous parlerons une langue qui aura tous les signes non équivoques d'une pensée en compost. Tsé zveu dire? Moé zveu ien sawère, stie!

Il faut respecter les allophones du Québec, créer chez nous une terre d'accueil. Mais si, dans le passé, nous avons été si accueillants, ce n'est pas par un élan de générosité exceptionnel: c'est tout simplement parce que nous n'avions pas les moyens et le goût de nous comporter en maîtres chez nous. Je croirai à l'authenticité de notre respect des autres, quand nous aurons sans équivoque le respect de nous-mêmes.

L'ouverture d'esprit, la gentillesse des mous ressemble à l'expansion généreuse d'une montagne de margarine exposée au soleil d'un midi de juillet. Dans la mesure où nos mains seront fermes, nous pourrons donner des poignées de main plus accueillantes et signifiantes que les flasques attouchements de margarine tiède.

Jusqu'ici, par exemple, nous n'avons pu commettre de crimes à l'égard de notre minorité anglophone, tout simplement parce que les maîtres chez nous, ce n'était pas nous, mais eux. La vraie dignité, la seule liberté authentiques commenceront le jour où nous aurons le pouvoir d'être injustes, d'abuser de notre liberté, et que nous nous en

abstiendrons, par respect de nous-mêmes et des autres. D'ici ce grand jour, nous respecterons par impuissance respectueuse mais conne.

Je vous ai rappelé des truismes, des lapalissades, des évidences, des vérités premières. C'est tout de même ce qu'il y a de plus urgent à faire en ce pays où, comme dit Gaston Miron, «la confusion (est) une brunante dans nos profondeurs et nos surfaces ». Quand les surfaces elles-mêmes de sa conscience sont obscures, ne vous étonnez pas si ce peuple barbouillé répond NON quand on lui demande s'il veut être lui-même et non un autre. Il préfère devenir un vague francogène issu d'Adam par l'opération de James Wolfe, de Lord Durham et de Lord Elliott-Trudeau.

(Conférence donnée en mai 1983. Où?)